

DISSERTATION

SUR

LA GOUTTE.

Quercus 20 Feb 1928
100 frs

DISSERTATION
SUR
LA GOUTTE,

Et la Méthode de la guérir radicalement ; avec un Recueil d'Obſervations ſur les Maladies dépendantes du défaut de la Perſpiration.

Par PIERRE DESAULT, *Docteur en Médecine, Agregé au College des Médecins de Bordeaux.*

NOUVELLE EDITION.



A PARIS,
De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, Quay des Auguſtins.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbations & Privilege du Roy.



Artis Peritorum demonſtrationes ; ex Operibus jucundiùs, quàm ex ſermonibus demonſtrantur. *Hippocr. Lib. de arte, ad calcem.*

Approbation de Monſieur LE HOC, *Docteur Regent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, Conſeiller, Médecin ordinaire du Roi au Châtelet.*

SI chaque ſiecle avoit enrichi la Medecine d'un ſeul remede ſûr, combien de maladies ne feroit-on pas certain de guérir. Quoiqu'en diſent les empiriques & le vulgaire, propoſant par tout leurs drogues ſuivant leurs caprices, l'obſervation eſt conſtante, que le remede le plus efficace en tue ſouvent plus qu'il n'en réchape, s'il n'eſt appliqué avec connoiſſance & diſcernement dans les circonſtances convenables. Perſonne n'en peut juger plus ſainement, que ceux qui ſont profeſſion journaliere de la Medecine. De tout tems les ſouverains & les riches ont acheté des ſecrets particuliers, & la vie de l'homme n'en eſt pas ſujette à de moindres tribulations. Une telle épreuve devroit enfin ouvrir les yeux du public aujourd'hui ſi infecté de gens à ſpecifiques. Mais comme nous ne ſommes ni plus parfaits, ni plus éclairés que nos prédéceſſeurs, il y a toute apparence que l'envie mal raiſonnée de prolonger nos jours, nous fera donner dans les mêmes panneaux. Ce qu'on peut dire avec vérité de cette Diſſertation ſur la Goutte, c'eſt que l'Auteur y ſoutient parfaitement la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans ſes Traités ſur les Maladies Veneriennes, la Pthiſie, &c. La théorie en eſt fondée ſur des principes ſolides; & la pratique conduite ſous les yeux d'un Médecin habile, n'en peut être

que très-avantageuse aux Goutteux. A Paris ce 28. Decembre 1734.

LE HOC.

Approbation de Monsieur BELLOT, *Docteur Regent en la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

J'AI lû avec attention la Dissertation sur la Goutte, &c. par M. Desault, dans laquelle cet Auteur n'avance rien sur la nature, les causes, & le traitement de cette maladie, qu'il n'ait tiré des grands Maîtres, ou fondé sur ses propres observations. A Paris ce 24. Decembre 1734.

BELLOT.

Approbation de la Faculté de Medecine de Paris.

VU les Approbations de Messieurs LE HOC & BELLOT, Docteurs-Regens de la Faculté de Medecine de Paris, & Commissaires nommés par ladite Faculté pour examiner une Dissertation sur la Goutte, par M. Desault Docteur en Medecine, & Professeur à Bordeaux; je consens pour elle qu'il soit imprimé. A Paris ce 28. Decembre 1734.

RENEAUME, *Doyen.*

DISSERTATION



DISSERTATION SUR LA GOUTTE,

Avec la Méthode pour la guerir Radicalement.

LES préjugés qu'on a généralement conçûs de l'incurabilité de la Goutte, par rapport aux effets inutiles, ou malheureux de la plûpart des remedes qu'on employe pour la guerir, ne doivent point empêcher ceux qui ſont chargés de la ſanté publique, de faire des nouveaux efforts pour découvrir la véritable cauſe de ce mal, & pour chercher le remede que l'on doit

y apporter pour en procurer la guériſon radicale.

Fernel parlant de la Goutte *Conſil.* 12. proteſte que l'avis & l'autorité des Anciens, quoiqu'il les ait tous lûs bons & mauvais, ne l'empêchera jamais de chercher la verité. *Neque in his, neque in aliis artis operibus me unquam ab inveſtigando deterrebit veterum authoritas, licet ne vel minimum quidem ſcriptorem neglexerim.*

Si nous en croyons Sydenham dans ſa Préface, point de maladie qui ſoit incurable en ſoi; la Nature renferme dans ſon ſein les remedes convenables à nos maux; & ſi nous ne gueriſſons pas les maladies qui ſont reputées incurables, c'eſt que nous n'en connoiſſons pas la cauſe: ainſi ce n'eſt pas la faute de la Medecine, c'eſt celle du Medecin.

Notre honneur & notre devoir nous engagent également à nous efforcer de diminuer le catalogue des maladies incurables. C'eſt une tache à la Medecine qu'il faut laver; il n'eſt pas impoſſible d'y réüſſir; rien ne reſiſte à un travail patient, à des méditations forcées & redoublées ſur les mouvemens

& les operations de la Nature, ſur la ſtructure du corps humain, ſur les effets des remedes, principalement quand on y joint, & que l'on met à profit les découvertes de nos peres en Medecine, qu'ils nous ont tranſmiſes comme par héritage.

C'eſt chez eux que j'ai puiſé mes idées ſur la véritable cauſe de la Goutte, & ſur la méthode pour la guérir radicalement. Mes méditations ont pour baze, les aphoriſmes d'Hippocrate, les Obſervations de Sydenham, les Experiences de Sanctorius, & les faits anatomiques expoſés dans le livre dont M. Vinſlow vient d'enrichir la Medecine. Toutes ces lumieres jointes & réünies forment un éclat, une évidence à la portée même du ſens commun.

Une pathologie de la Goutte paroît bâtie ſur un fondement bien ſolide, lorſqu'on la produit ſous la garantie de ces quatre Auteurs. L'autorité du premier reſpectée de tout tems dans la Medecine, les obſervations du ſecond fidelles & ſinceres, les expériences du troiſiéme redoublées pendant plus de trente ans, & l'expoſition exacte de faits anatomiques du dernier, doivent pré-

venir en faveur d'un ſyſtême, auquel je n'ai, pour ainſi dire, rien mis du mien; je n'ai eu que la peine de raſſembler leurs faits, qui, comme autant de pierres taillées avec proportion & meſure, s'ajuſtent d'elles-mêmes, ſans avoir beſoin d'aucun ciment pour bâtir un édifice qui dévoile la cauſe d'une maladie qui paſſoit pour incurable, & la range dans le catalogue de celles qui ſont les plus faciles à guérir.

Les Auteurs cités ne ſont pas du nombre de ceux qui ont donné la torture à leur eſprit, & à leur imagination, pour enfanter des ſyſtêmes difficiles à comprendre, & plus encore à ſoûtenir : ils n'ont fait que copier la Nature (qu'ils avoient toûjours devant les yeux) ſoit dans ſes mouvemens, ſoit dans ſon méchaniſme.

J'ai toûjours regardé les cauſes qu'on accuſe dans les maladies comme très-ſuſpectes, pour ne pas dire fauſſes, lorſque, pour les comprendre, on eſt oblige de forcer l'eſprit & l'imagination. La Nature étant ſimple en elle-même, & dans ſes opérations, les idées dont on l'enviſage doivent l'être auſſi, & Dieu ſemble en la créant avoir voulu

s'accommoder à la portée de l'eſprit humain, puiſqu'il ſemble avoir diſpoſé toute la méchanique du corps humain ſuivant les regles de la Mathématique la plus ſimple, & en même tems la plus admirable & la mieux ordonnée. *Ita volente ſupremo rerum omnium conditore Deo, qui ut corporis humani compages, imperio mentis commodiùs obſequeretur, ordinatiſſimas Mathematicorum motuum ſeries ſolo Mathematices penicillo delineaſſe videtur* (1).

Hippocrate avoit bien connu que toutes les operations du corps humain, ſoit dans la ſanté, ſoit dans la maladie, s'exécutoient ſuivant les regles de la Mathématique, & que l'artifice merveilleux qu'on y voit regner par tout, étoit tracé au compas géométrique; on le peut aiſément comprendre par les termes de ſa lettre écrite à Theſſalus ſon fils. Un pere auſſi grave, & auſſi ſerieux qu'Hippocrate parle à ſon fils en ces termes: » Attachez-vous, mon fils, avec ſoin à » l'étude de la Géométrie & de l'Arith» métique; non-ſeulement cette con» noiſſance vous fera honneur, & vous » ſera utile dans pluſieurs affaires de la

(1) Bag. prax. Med.

» societé civile, mais même vous ren-
» dra l'esprit plus juste & plus pénétrant
» dans les matieres qui concernent l'art
» de la Medecine. La Géométrie est
» très-étenduë, toutes ses preuves sont
» des demonstrations, & vous en con-
» cevrez mieux l'utilité des os, leur
» situation, leur déplacement & la
» structure de toutes les parties du corps
» humain ». Il conclut enfin sa lettre par ces paroles : *Quapropter ad hujus experientiæ facultatem valde contendito. Vale.*

On peut lire la sçavante These que M. Reneaume a fait soutenir dans les Ecoles de Medecine à Paris, *An Mathesis Medico necessaria*, où l'on voit fort au long combien la Mathématique est importante à la Medecine.

La cause que j'accuse, & que je propose sur la Goutte est simple & naturelle, démontrée par les regles de Géometrie & d'Arithmétique : *Ex numerorum serie. . . præclarum enim est id tibi in re medica subministrari, quod intensionis ac remissionis partium, quæ ex parte inæquales sunt, facilem tibi absque errore notitiam præbeat* (1). Point d'esprit

(1) *Hipp. Epist. ad Thessal. supr. cit.*

ſi borné qui ne le comprenne, & point de Medecin après, qui ne trouve l'indication qui ſe preſente naturellement, & qui ne propoſe les moyens & les remedes pour la guérir.

Je me flatte que les Goutteux liront avec plaiſir cette Diſſertation. Un ouvrage qui montre à découvert la cauſe d'un mal qu'on croyoit incurable, prouvé par des démonſtrations tirées (toute métaphore à part) des regles & des calculs d'Arithmétique, qui propoſe des remedes ſimples & connus, dont un chacun voit la convenance à la cauſe démontrée ; un ouvrage de cette eſpece, dis-je, ne peut être qu'agréable à ceux qui ont le malheur d'être ſujets à la Goutte.

Quand je n'aurois compoſé qu'un Roman dans lequel j'aurois ſauvé les apparences de la vérité, ou du moins fait entrevoir la poſſibilité de la guériſon de la Goutte, un Goutteux dans ſon loiſir liroit ma Diſſertation avec complaiſance : à plus forte raiſon lorſque j'atteſte que tous les faits ſur leſquels je bâtis mon ſyſtême ſont vrais, & que je me flatte d'être à l'abri de pouvoir être ſoupçonné d'a-

voir voulu tromper perſonne.

Suivant l'obſervation de Sydenham, les Goutteux ſont la plûpart gens d'eſprit & de bon ſens (*a*) ; je les établis juges de ma Diſſertation ; l'innocence reconnuë des remedes que je propoſe les obligera à en faire l'eſſai, & le ſuccès à les continuer.

Bien que j'euſſe réſolu de ne plus écrire qu'en Latin, pour n'eſſuyer que la cenſure des Medecins & des gens de Lettres ; néanmoins en faveur des Goutteux de notre Nation, qui n'entendent pas la Langue Latine, j'ai mis cette Diſſertation en François.

Pour donner quelque ordre à l'ouvrage, je le reduis à trois Chapitres. Dans le premier je donnerai la deſcription de la Goutte & de ſes ſymptômes : dans le ſecond j'en chercherai la cauſe ; & dans le troiſiéme j'en propoſerai les remedes.

(a) *Podagra plures occidit ſapientes quàm fatuos, plures divites quàm pauperes.*

CHAPITRE PREMIER.

De la description de la Goutte, & de ses symptômes.

SYDENHAM est un auteur qui décrit les maladies avec autant de sincérité que d'exactitude, il imite l'industrie de ces peintres qui expriment & font sentir dans leurs tableaux, jusques aux seings & aux moindres traits des originaux qu'ils veulent peindre. *Exquisitam pictorum industriam imitando, qui vel nævos vel levissimas maculas in imagine exprimunt* (1). J'ai crû que devant donner la description de la Goutte & de ses symptômes, je ne pourrois mieux faire que de traduire cet auteur mot à mot.

D'ailleurs comme (*a*) il avoit été tourmenté de la Goutte pendant trente ans, il avoit eu le loisir de copier sur lui-même tous les traits de cette maladie qu'il nous a tracé, & on ne peut

(1) *Syd. in præf.*

(a) *Quippe & ab annis plus minus triginta & calculo & podagra malè mulctatus, &c.* Syd. tract. de podag.

trouver ſur ce mal rien de plus exact que la deſcription qu'il nous a laiſſée.

« La Goutte, dit-il, attaque pour » l'ordinaire les vieillards, qui après » avoir paſſé leurs meilleurs jours dans » la molleſſe, dans la délicateſſe, dans » des grands repas, prenant beaucoup » de vin & de liqueurs ſpiritueuſes, » viennent enfin à interrompre les exer- » cices corporels auſquels ils s'étoient » livrés pendant leur jeuneſſe ; ou » bien la pareſſe, qui eſt ordinairement » la compagne de l'âge, les oblige à les » ſupprimer.

» De plus, ceux qui ſont ſujets à » la Goutte ont des grands crânes, » ſont d'une corpulence pleine, humi- » de & molle, ont une conſtitution » forte & robuſte, & de très-bons prin- » cipes de vie.

» Je ne dis pas que la Goutte atta- » que uniquement les gens gros & re- » plets, puiſque les maigres & déchar- » nés en ſont quelquefois tourmentés, » mais plus rarement.

» Cette maladie même n'attend pas » la vieilleſſe dans tous ceux qu'elle » attaque, puiſqu'elle ſaiſit dans la fleur » même de l'âge lorſque le mal vient

» par héritage, & eſt traduit du pere » aux enfans; ou bien lorſqu'on s'eſt » livré aux excès de luxure un peu trop » de bonne heure, ou qu'on a interrom- » pu les exercices violens dont on uſoit » auparavant, ou qu'on s'eſt adonné » à la gourmandiſe, mangeant à toute » heure, bûvant des liqueurs ſpiritueu- » ſes d'une maniere immoderée, qu'en- » ſuite tout à coup on uſe de boiſſons » ſimples & rafraichiſſantes.

» Si la Goutte attaque un vieillard, » elle n'a pas des periodes ſi reglés, & » ne le tourmente pas avec de ſi atroces » douleurs, que lorſqu'elle ſaiſit un jeu- » ne homme, ſoit parce que la vie » pour l'ordinaire eſt écoulée avant » que le mal ſoit parvenu à ſon état, » ſoit parce que la chaleur naturelle, & » la vigueur du corps étant conſidéra- » blement affoiblis, l'humeur de la Gout- » te ne peut être portée regulierement » ſur les articles; mais lorſqu'elle ſai- » ſit un jeune homme, quoiqu'elle ne » ſoit pas encore bien caracteriſée, & » qu'elle ne le maltraite pas tant, mais » ſeulement qu'elle le fatigue par des » retours irréguliers, lorſqu'il y donne » occaſion, & le fait ſouffrir legere-

» ment quelques jours, l'attaquant irré-
» gulierement, & se dissipant de même;
» cependant peu à peu elle se met en
» regle, soit à l'égard du tems de l'an-
» née qu'elle leve le masque, soit à
» l'égard de la durée de ses accès, dont
» les derniers sont beaucoup plus vifs
» que les premiers.

» Je veux ici en premier lieu par-
» ler de la Goutte qui garde sa re-
» gle; je parlerai ensuite de ses atta-
» ques irrégulieres qui dépendent, ou
» des remedes donnés mal à propos,
» qui ont dérangé la regularité de la
» Goutte, ou de la foiblesse & de la
» débilité du malade, qui n'ont pas
» permis à la Nature de faire éclater les
» symptômes naturels & reguliers de
» cette maladie.

» Voici de quelle maniere la Gout-
» te attaque le malade lorsqu'elle est re-
» guliere. Elle vient à la fin de Janvier
» ou au commencement de Fevrier tout
» à coup, sans presque aucun avant-
» coureur, sauf quelque crudité ou
» indigestion d'estomac quelques semai-
» nes auparavant, & une espece d'en-
» flure du corps, comme s'il avoit été
» soufflé, qui va tous les jours en au-

» gmentant, jusques à ce que l'attaque » de la Goutte se déclare : elle est an- » noncée peu de jours auparavant par » une espece d'engourdissement, & » comme par des vents qui se prome- » neroient dans les cuisses avec une es- » pece de crampe.

» Il paroît néanmois se porter bien ; » il se couche & s'endort, mais à deux » heures après minuit, il est reveillé par » une douleur qui occupe le gros or- » teil, quelquefois c'est le calcaneum » (os où s'attache le tendon d'Achille) » le gras de la jambe, le talon, &c.

» Cette douleur imite celle qui ac- » compagne la dislocation de ses os » avec un sentiment semblable à celui » que pourroit exciter de l'eau qui ne » seroit pas tout à fait froide qu'on » verseroit sur ses membranes. D'abord » après c'est une rigueur & une horreur » avec une espece de fiévre.

» Cette douleur, qui dans le com- » mencement paroissoit legere, augmen- » te peu à peu, & à mesure le froid » & le tremblement se dissipent, & cela » se renouvelle d'heure en heure jus- » ques à ce que dans la nuit cette dou- » leur soit parvenuë à son dernier pe-

» riode, & se soit moulée sur les différens os du tarse & metatarse dont » elle occupe les ligamens ; tantôt elle » fait ressentir une vive tension, & comme une dilaceration de ces ligamens, » tantôt comme la morsure d'un chien » qui les rongeroit, tantôt ils sont comme serrés, & comme dans une vive » contraction.

» Ajoûtez à cela que la partie affligée ressent une douleur si vive, que » le malade ne peut souffrir le drap » dessus, ni que personne se promene » dans sa chambre ; & de là vient que » non-seulement la nuit se passe dans » les tourmens, mais même que le malade change à tous momens la situation de la partie affligée. Le reste du » corps est dans un mouvement pareil, » puisque le malade se tourne sans cesse, » & cette inquietude est toujours un » avant-coureur de l'accès. De-là vient » qu'il est toûjours dans des efforts continuels de changer la situation, soit » de son corps, soit de la partie affligée pour chercher en vain un soulagement à sa douleur qu'il ne trouve que le matin deux ou trois heures » avant le jour ; c'est-à-dire, qu'il de-

» meure dans sa souffrance vingt-qua-
» tre heures, à compter de l'heure de la
» premiere attaque : pour lors la matie-
» re étant préparée & dissipée un peu,
» il a un soudain soulagement dans sa
» douleur, qu'il attribuë mal à propos à
» la derniere situation dans laquelle il
» a mis la partie affligée.

» Alors après une legere moiteur il
» s'endort. A son reveil sa douleur étant
» fort diminuée, il s'apperçoit que la
» partie malade vient d'enfler, au lieu
» qu'auparavant il n'y avoit que les
« veines répanduës sur la partie affli-
» gée très-enflées : (ce que l'on voit
» constamment arriver dans toutes les
» attaques de Goutte).

» Le jour suivant, & quelquefois
» deux ou trois jours après, à mesure
» que l'humeur de la Goutte est plus ou
» moins abondante, la douleur se re-
» veille un peu au même pied, & augmen-
» te considérablement le soir, & dimi-
» nue vers le point du jour.

» Dans peu l'autre pied est attaqué
» de la même maniere que le premier
» qui reprend la force, & guérit com-
» me s'il n'avoit jamais eu de mal, à
» mesure que l'autre est cruellement

» tourmenté; cette douleur jouë le mê-
» me rolle qu'elle avoit joüé dans le pre-
» mier, ſoit quant à la vehemence, ſoit
» quant à la durée de la douleur.

» Quelques fois dès les premiers jours
» lorſque l'humeur eſt ſi abondante,
» qu'un ſeul pied n'eſt pas capable de
» la contenir, elle fatigue les deux à la
» fois avec la même vehemence; mais
» pour l'ordinaire ce n'eſt que l'un après
» l'autre comme nous l'avons dit.

» Après que les deux pieds ont été
» ainſi tourmentés, les accés qui ſui-
» vent ne ſont pas ſi violens, ſoit par
» rapport au tems de l'invaſion, ſoit
» par rapport à leur durée. Cependant
» ils obſervent toûjours conſtamment
» cette regle que la douleur augmente
» le ſoir, & diminue le matin: & c'eſt
» de l'aſſemblage de ces petits accès
» particuliers qu'eſt composé le grand
» qu'on appelle la Goutte. Car il ne
» faut pas s'imaginer qu'un Goutteux
» pendant deux ou trois mois n'a qu'un
» ſeul & même accès, mais c'eſt plû-
» tôt un aſſemblage & une chaîne de
» ces petits accés qui vont toûjours en
» diminuant, ſoit à l'égard de la dou-
» leur, ſoit à l'égard de la durée, juſ-
ques

» ques à ce que toute la matiere de la » Goutte ſoit épuiſée. Alors le malade » revient en parfaite ſanté ; ce qui n'arri- » ve guéres dans lesp lus vigoureux, & » qui en ont été attaqués rarement que » dans quatorze jours : dans les gens » avancés en âge, & qui ont eu ſouvent » la Goutte dans deux mois ; dans » ceux qui ſont caſſés, ou par les an- » nées, ou par la maladie, elle ne les » quitte que l'Eté ne ſoit avancé.

» Les quatorze premiers jours l'uri- » ne eſt colorée, laiſſant un ſédiment » rouge plein de petits ſables, & le » malade ne rend par les urines que » la troiſiéme partie de ce qu'il boit. » Pendant ce tems le ventre eſt ſerré, » l'appetit abatu, le malade a un leger » trémouſſement par tout le corps, le » ſoir il reſſent même dans toutes les » autres parties, quoiqu'elles ne ſoient » pas le ſiége de la Goutte, une pe- » ſanteur inquiétante qui dure autant » que l'attaque.

» A la fin de l'accès ſurvient une demen- » geaiſon aux pieds, mais ſur-tout entre les » doigts, dont la peau ſe leve comme des » particules de ſon qui tombe par écaille, » de même que ſi on avoit pris du poiſon.

» Le mal fini, les forces & l'appétit » se rétablissent, & le Goutteux se » porte bien jusques à une nouvel- » le attaque qui revient plus ou moins » tard à proportion que la douleur pré- » cedente a été plus ou moins vive. » Cette seconde attaque ne doit être at- » tenduë que dans un an, & dans la mê- » me saison que la premiere.

» Voilà comment se comporte la » Goutte lorsqu'elle est reguliere, & » qu'elle se montre par ses symptômes » naturels; mais lorsqu'elle est deran- » gée par des remedes donnés mal à » propos, ou qu'à raison de la durée » opiniâtre du mal, la substance du » corps s'est tournée en humeur de » Goutte, ou que la Nature affoiblie » n'a pas assez de force pour la chas- » ser de la maniere qu'elle avoit accoû- » tumé, on voit éclater des phénome- » nes bien differens de ceux que nous » venons de décrire.

» Lorsque la douleur, qui jusques à » present ne s'étoit fait ressentir qu'aux » pieds, qui sont le siége naturel de » la Goutte, vient porter la guerre aux » autres parties; c'est un signe certain » que la regle du mal a été renversée

» ou que la force du corps a diminué » peu à peu : la Goutte occupe pre- » ſentement les mains, les poignets, les » genoux, & les autres parties du corps; » quelquefois après avoir tourmenté » un ou pluſieurs doigts, elle les rend » ſemblables à une gerbe de racine » de panais, les prive peu à peu du » mouvement, & forme autour des li- » gamens des articles des matieres to- » phacées qui détruiſent la peau & la » ſurpeau, & font voir à découvert » les nodus comme de la craye, ou » des yeux d'écreviſſe, qu'on peut ti- » rer avec la pointe d'une épingle: quel- » quefois l'humeur de la Goutte ſe dé- » poſant ſur l'articulation du coude, y » forme une tumeur blanche de la groſ- » ſeur d'un œuf, qui peu à peu devient » rouge & s'enflamme.

» D'autres fois la Goutte ſe jettant » ſur le femur, y fait ſentir une dou- » leur comme ſi on y avoit attaché un » gros poids, ſans pourtant exciter de » notable douleur; enſuite s'étendant » ſur le genou, elle le preſſe vivement, » & le prive de tout mouvement, de » ſorte qu'il demeure au lit comme s'il » y étoit cloué, ſans pouvoir changer

» de place de l'épaiſſeur d'un cheveu ;
» & lorſqu'à raiſon de l'inquietude du
» corps ſi ordinaire dans le mal, ou
» de quelque beſoin naturel, on eſt
» obligé de remuer le malade, il faut
» bien prendre garde qu'un faux mou-
» vement ne réveille la douleur qui n'eſt
» ſupportable que parce qu'elle s'éva-
» nouit auſſi-tôt. Cette précaution dont
» on doit uſer quand on remuë le corps
» du malade, n'eſt pas le plus petit in-
» convenient qui accompagne la Gout-
» te, car la violence de la douleur ne
» ſubſiſte pas pendant tout l'accès, pour-
» vû qu'on garde le repos.

» La Goutte, qui auparavant ne re-
» venoit qu'à l'iſſuë de l'hiver, & qui
» ceſſoit après deux ou trois mois, tour-
» mente à preſent un an entier, à la re-
» ſerve des deux ou trois mois les plus
» chauds de l'été ; & ce qui eſt à ob-
» ſerver, comme le grand paroxiſme
» eſt plus allongé qu'auparavant, de
» même auſſi les petits accès dont le
» grand eſt composé ſont plus longs ;
» car comme les petits ne duroient qu'un
» ou deux jours, à preſent quelque
» partie qu'ils occupent, ſur-tout ſi
» c'eſt les pieds ou les genoux, ils ne

» finissent point avant le quatorziéme » jour ; de plus le premier & le se» cond jour de l'attaque le Goutteux » se sent malade, & son appetit est en» tierement renversé.

» Enfin si le malade, avant que le » mal fût si avancé, avoit de grands in» tervalles entre les attaques, pendant » lesquelles il se portoit bien, soit de son » corps, soit de ses membres, sans au» cune lezion de ses facultés, presente» ment il a tous ses membres resserrés » & embarrassés, de sorte que bien » qu'il puisse se tenir debout, & mar» cher un peu, ce n'est néantmoins que » d'un pas boiteux & si fatiguant, qu'il » semble ne pas se remuer quand il se » promene, & s'il veut s'efforcer à dou» bler le pas pour dégourdir ses pieds, » plus il les fortifie par la promenade, » & les munit contre la douleur, plus » l'humeur de la Goutte, qui n'est ja» mais entierement dissipée dans cet » intervalle, menace les visceres lors» qu'elle ne peut librement se jetter sur » les pieds ; car dans le tems même de l'in» tervalle les Goutteux ne sont jamais » absolument sans douleur, mais ils en » conservent toûjours quelque fâcheux

»reſſentiment plus ou moins grand.
» D'ailleurs le malade eſt tourmenté
» de pluſieurs autres ſymptômes ; dou-
» leur dans les veines hemorroïdales,
» rots qui ſentent les œufs couvés, &
» dont l'odeur eſt ſemblable à ces ali-
» mens pris qui ſe pouriſſent dans l'eſto-
» mac toutes les fois qu'il prend des
» mets de dure digeſtion, ou qu'il en
» mange même des bons autant qu'un
» homme qui ſe porte bien ; l'appetit
» eſt languiſſant par le défaut d'eſprits ;
» enfin il ne vit que pour être malheu-
» reux & miſerable, ſans joüir d'aucune
» des douceurs de la vie.
» L'urine qui auparavant étoit co-
» lorée dans les accès & en petite
» quantité, reſſemble à celle que l'on
» rend dans les diabetes, ſoit par ſa
» couleur, ſoit par ſon abondance ; on
» reſſent dans le dos, & dans les au-
» tres parties du corps une demangeai-
» ſon fâcheuſe, ſur-tout à l'heure du
» ſommeil : il arrive même quand le
» mal eſt invereré, que par les baille-
» mens qu'on a, principalement le ma-
» tin, les ligamens des os du metatarſe
» ſouffrent une vive douleur avec une
» ſenſation ſemblable à celle qu'excite-

» roit la forte compreſſion d'une main » vigoureuſe : quelquefois auſſi ſans » qu'aucun baillement precede, le ma- » lade voulant s'endormir il reſſent ſu- » bitement comme un coup de clef » qui lui caſſeroit le metatarſe, & ſe » reveille en criant ; les tendons des muſ- » cles extenſeurs de la jambe ſont ſai- » ſis d'une douleur ſi vive, que pour » peu qu'elle durât, elle ſurmonteroit » toute patience humaine.

» Après pluſieurs & cruels tour- » mens qui ſont comme un gage du » paſſe - port que la mort qui approche » donne, les accès ne ſe font point » ſentir avec tant de vivacité, ſoit que » la nature ſe trouve opprimée par le » poids de l'humeur, ſoit qu'à raiſon » de la vieilleſſe elle n'ait pas aſſez de » force pour la pouſſer dans les extre- » mités ; mais à la place de la douleur, » il ſurvient une eſpece de mal d'eſ- » tomac accompagné de tranchées, » de laſſitudes ſans cauſe manifeſte, » & quelquefois un commencement » de diarrhée. Lorſque ces ſymptômes » paroiſſent, la douleur dans les muſ- » cles ceſſe, & ces ſymptômes s'éva- » nouiſſent dès que la douleur des mem-

» bres se reveille, ainsi la douleur des » membres & celle de l'estomac se suc- » cedent tour à tour.

» L'accès est fort long, car il est à » observer que lorsqu'un malade a eu » la Goutte plusieurs années la dou- » leur est moins vive d'accès en accès, » & que le malade meurt plûtôt de mal » d'estomac que de la douleur ; car » celle qu'il ressent alors à peine va-t- » elle au dixiéme de ce qu'il souffroit » quand il avoit toutes ses forces. Néan- » moins la violence de la douleur étoit » compensée par la longueur des in- » tervalles entre les accès, & par la » santé dont il joüissoit pendant la du- » rée de la treve ; car dans cette ma- » ladie la douleur est le remede fort » amer dont se sert la Nature ; plus la » douleur est vive, plûtôt l'accès est » fini, & le relâche long & parfait ; » au contraire moins la douleur est vive, » plus l'accès est long, & l'intervalle » est court.

» Mais la douleur qui fait boiter, le » mouvement des parties s'affoiblit, le » mal d'estomac, & les autres symptômes » que nous venons de décrire ne fi- » nissent pas la tragedie de ce mal, puisqu'il

» puiſqu'il procure encore la pierre » dans les reins à pluſieurs, ſoit parce » que dans les attaques on eſt long-» temps couché ſur le dos, ſoit parce » que la fonction des reins eſt ſuſ-» penduë, ſoit enfin parce que l'hu-» meur de la Goutte eſt également pro-» pre à former la pierre. Je ne déci-» derai point quelle en eſt la véritable » cauſe; mais quelle qu'elle ſoit, le ma-» lade réve quelquefois, lequel des » deux maux eſt le plus cruel, ou de » la pierre, ou de la Goutte; quelque-» fois une pierre s'engageant dans un » des deux conduits, qui vont des reins » à la veſſie, ſupprime l'urine & cauſe » la mort au malade, ſans attendre que » la Goutte parcoure les états que nous » avons décrits.

» Ce n'eſt pas encore aſſez que le » malade ſoit déchiré de tant de divers » maux, qu'il ne ſoit plus le maître de » ſon corps, qu'il ait beſoin d'aide; » mais le comble de la miſere eſt que » pendant l'accès, l'eſprit ſe reſſent de » l'infirmité du corps, & comme ſi la » douleur étoit contagieuſe, & ſe com-» muniquoit à l'eſprit, on auroit de la » peine à décider lequel des deux eſt le

» plus malade ; de ſorte que le mal ne » peut pas mieux être appellé un accès » de Goutte que de colere ; car la rai- » ſon & le jugement ſont tellement af- » foiblis par l'infirmité du corps, que » la moindre agitation les dérange, & » que le malade eſt auſſi inſupportable » aux autres, qu'il l'eſt à lui-même.

» Finiſſons la cataſtrophe de ce mal. » Les viſceres du malade farcis de l'hu- » meur de la Goutte, ne peuvent plus » exercer leurs fonctions, le ſang ſur- » chargé de limon & d'ordures ne peut » plus circuler, ni la matiere de la » Goutte ſe porter ſur les articles, com- » me elle avoit accoûtumé : enfin la » mort ſurvient qui change une vie » malheureuſe avec la fin de ſes mi- » ſeres.

» Mais ce qui doit me conſoler auſſi » bien que les autres goutteux, qui » n'ont ni grand bien ni grand genie, » c'eſt que les Rois, les grands Capi- » taines, les Généraux d'armée, les Sa- » ges, les Philoſophes, &c. ſont morts. » Je dirai en un mot que la Goutte a » cela de particulier, que vous ne trou- » verez dans aucune autre maladie, » c'eſt qu'elle tuë plus de gens riches

» que de pauvres, plus de gens d'esprit » que de fats.

» Ne semble-t-il pas que la Nature » nous montre comme du bout du » doigt, qu'elle ne fait point d'injustice » à ses enfans (*a*). Ceux qu'elle a fait » naître dans l'indigence sont partagés » d'une bonne santé, préférable à tous » les autres avantages de la vie ; & » ceux qu'elle a favorisé avec pro- » digalité des biens de la fortune, se » trouvent à proportion chargés d'in- » firmités : de sorte que c'est une loi » établie, & presque inviolable. Point » d'homme parfaitement heureux, point » d'homme parfaitement malheureux ; » & ce mélange de bien & de mal est

(*a*) J'ai vû un valet envier le bonheur de son maître. Il couche, disoit-il, dans un lit de damas, il boit le meilleur vin de la ville & toûjours pur, il mange ses morceaux tous chauds, il a des revenus solides, une belle femme, des domestiques attentifs à lui plaire, &c. Tandis que le maître gissant dans son lit tourmenté de la goutte & de la gravelle, regardoit avec envie à son tour, la bonne santé, l'agilité & le bon appetit de son domestique. Il m'a dit plusieurs fois que la nécessité de travailler, dans laquelle Dieu faisoit naître les laboureurs & les artisans, étoit un bienfait singulier, & un bonheur réel au-dessus des richesses, puisqu'il est très-peu de riches qui n'en abusent au lieu que ceux qui sont sages par force, & qui ont besoin de gagner leur vie, trouvent dans l'exercice une bonne santé, dont on ne connoît le prix qu'après qu'on l'a preduë.

» peut-être un avantage pour nous.
» Rarement les femmes ſont-elles ſu» jettes à la Goutte, & ce n'eſt même » que dans leurs vieux jours, & encore » n'attaque-t-elle que celles qui par » leur temperament approchent de ce» lui des hommes. Lorſque les femmes » maigres ont quelquefois dans leur » jeuneſſe ou dans l'âge de conſiſtance, » des ſymptômes qui paroiſſent être la » Goutte, ils doivent être attribués à » des affections hyſteriques, ou à des » reſtes de rhumatiſme, dont elles ont » été autrefois attaquées.

» Je n'ai point encore vû des en» fans ni de ceux qui ſont au-deſſous » de la jeuneſſe, attaqués de cette ma» ladie: j'en connois pourtant quelques» uns qui dans cet âge tendre en ont » reſſenti quelque légere attaque: leurs » peres étoient actuellement attaqués » de la Goutte lorſqu'ils les engendre» rent, & voilà tout ce que j'avois à » dire ſur l'hiſtoire de la Goutte ».

Cette deſcription que nous devons à Sydenham, & que j'ai fidelement traduite, eſt auſſi exacte qu'on la puiſſe deſirer. Point de goutteux qui ne ſe reconnoiſſe à ce fidéle tableau. La deſcription que

Baglivi propose, n'ajoûte rien à celle-ci. Il dit que Sydenham n'est pas d'un autre avis que le sien, il auroit pû ajoûter, qu'il l'avoit copié mot pour mot.

CHAPITRE SECOND.

De la cause de la Goutte.

NOUS établissons la cause de la Goutte dans la peau. Cette partie du corps humain devenuë dure & ridée par le penchant de l'âge, ou obstruée par les fautes qui procurent la Goutte, (que nous ferons voir toutes propres à diminuer l'insensible transpiration,) ses tuyaux excretoires sont la plûpart sans usage, la matiere qu'ils versoient est retenuë peu à peu, circule avec le sang & les autres liqueurs, se mêle avec la lymphe que la nature fait couler dans les articles & parvenuë à un certain dégré, force le diametre des tuyaux excretoires de cette lymphe, coule avec elle dans les articulations, pinse par sa salure les membranes & les tendons qui y aboutissent, & cause cette vive douleur que nous appellons Goutte.

Les pieds ſont pour l'ordinaire le premier théâtre de ce mal, parce que les tuyaux de cette (*a*) lymphe y ſont plus ouverts & en plus grand nombre; car comme ſon uſage eſt de rendre le mouvement doux & facile, d'éviter le froiſſement & le deſſechement des cartilages qui recouvrent les têtes des os dans leurs jointures, la nature ſe ſeroit démentie dans la ſageſſe de ſes précautions, ſi elle n'en avoit abondament pourvû les pieds, qui ſupportent tout le poids du corps, qui exécutent les plus pénibles mouvemens, & qui ſont mûs par nos plus puiſſans muſcles.

Mais comme chaque dépôt ſur les articles laiſſe à la fin quelque lie, quelque marc qui forme une eſpece de concretion, qui augmente couche ſur couche à chaque attaque; il ſe forme des matieres tophacées qui bouchent l'orifice de ces tuyaux: alors la matiere de

(*a*) C'eſt ſans doute l'abondance de cette lymphe, qui après avoir rempli ſon uſage devient tranſpirable briſée par le froiſſement des os, qui fait que les piés ſentent ſi mauvais dans ceux qui les exercent beaucoup, & n'ont pas ſoin de les tenir nets. Cette lymphe eſt huileuſe & filante, on la trouve conſtamment dans les articulations, & il faut la diſtinguer de la graiſſe que la nature a placée dans leur voiſinage. *Duverney dans ſon Oſteologie.*

la Goutte ſe porte ſur les autres articles où elle trouve moins de réſiſtance, & y produit par ſucceſſion d'attaques, des nodoſités comme elle a fait aux pieds. Enfin ne trouvant plus d'iſſuë dans les articulations, ſoit ſupérieures, ſoit inferieures, elle ſe dépoſe ſur les viſceres, & cauſe ce qu'on appelle vulgairement la Goutte remontée.

Pour donner de l'évidence à la propoſition que je viens d'avancer, je n'ai beſoin que de joindre les obſervations de Sydenham ſur cette maladie avec les expériences de Sanctorius ſur l'inſenſible tranſpiration. Le livre *de ſtaticâ medicinâ* de ce dernier ſemble avoir été compoſé exprès pour devoiler la cauſe de ce mal que nous foulions, pour ainſi dire, aux pieds, ſans la connoître.

J'eſpere de faire ſentir qu'on a cherché querelle mal à propos à la tête, comme Fernel, à l'eſtomac comme Sydenham, à la compoſition de certains levains comme Willis, à la foibleſſe des viſceres, à la décadence du ſang, &c. & que la cauſe principale qui doit fixer nos vûës & déterminer l'indication, eſt dans la peau, dont les ouvertures ſont

retrecies & la tranſpiration inſenſible diminué. *Sanis ſi à ſomno ſudor frigidiuſculus accidat, minus juſto perſpirant, & temporis progreſſu fiunt podagrici* (a).

Je propoſe & mets en avant pour y proceder avec ordre, quatre faits reconnus & averés de tous les Medecins, & de tous les Phyſiciens qui connoiſſent l'œconomie du corps humain. J'ai crû devoir les rapporter ici en faveur des Goutteux, qui ignorent ces ſciences, qui peut-être liront cette diſſertation.

PREMIER FAIT.

LA peau, outre ſes ouvertures ſenſibles, eſt encore percée comme un crible de pluſieurs petits trous qu'on appelle pores. Ils ſont de deux eſpeces; les uns abſorbants, dont M. Vieuſſens a parlé le premier: ceux-ci ſont faits en maniere d'entonnoir, & reſſemblent à l'extremité d'une trompette; c'eſt par eux que l'eau dans le bain, le mercure dans les frictions, s'inſinuent dans le corps. Les autres ſont excretoires, & leur uſage eſt tout-à-fait oppoſé à

(a) *Sanct. aph. 69. sect. 4.*

ceux dont nous venons de parler, puisqu'au lieu de rien introduire dans le corps, ils donnent iſſuë aux matieres qui ſortent par ſon habitude & ſa ſurface.

Ces derniers pores ſe ſubdiviſent en ſudoriferes & perſpirables : les premiers donnent iſſuë à la ſueur, les autres à la matiere de l'inſenſible tranſpiration, que nous appellerons deſormais perſpiration. Les ſudoriferes ſont grands & ouverts, & en petit nombre : les perſpirables ſont très-petits, mais leur infinie multiplicité compenſe avantageuſement leur petiteſſe, & la ſomme de leurs petites évacuations inſenſibles ſurpaſſe celle de la ſueur. De-là vient qu'un corps qui ſuë, perd moins de ſon poids, que celui qui tranſpire, comme Noguez le propoſe dans ſa préface, & que Sanctorius (*a*) le prouve par la balance.

Outre la preuve que fournit la balance de l'exiſtence & de la réalité de cette perſpiration, elle eſt encore démontrée par trois experiences tirées de trois différens auteurs.

(*a*) Sudor ſemper fit à causâ violentâ, & ut talis (ſicut ſtatica experimenta docent) impedit coctorum perſpirabilium occultam excretionem. *Sanct. Aph.* 3. *ſect.* 5.

Verrheyen (*a*) dit, « Un doigt quoi-
» que bien lavé & essuyé, qui touche
» une écuelle d'étain ou d'argent récem-
» ment fabriquée, y laisse une tache
» qui ne peut venir que de la matiere
» de l'insensible transpiration ; & com-
» me elle est volatile, elle s'évapore
» d'abord, & la tache disparoît. »

Noguez dans sa préface, dit, « Qu'on
» mette un bras nud dans une grande
» & longue cantine de verre, qu'on at-
» tache une peau autour de l'ouvertu-
» re de la cantine, qui soit aussi pa-
» reillement attachée au bras, de ma-
» niere que rien ne puisse exhaler ; on
» verra bientôt le vase couvert d'un
» nuage, & peu après la matiere distil-
» ler goutte à goutte au fonds.

M. Vinslow, que j'aurois dû citer le premier, si je n'avois voulu reserver la plus noble experience pour la derniere, dit, exposition anatomique, *tom. 3. n. 59.* » J'ai trouvé il y a très-long-temps
» la maniere de rendre la perspiration
» sensible à la vûë, depuis la sortie des
» pores jusques à plus d'un demi pied
» de distance. Ce moyen dont je fis
» mention dans une thése imprimée à

(a) *Pag. 137. in supplem anat.*

» Copenhague, eſt de regarder l'ombre de
» ſa tête ou celle d'une autre perſonne
» ſur une muraille blanche dans un beau
» ſoleil, principalement en été : alors
» on voit très-diſtinctement l'ombre
» d'une fumée volante qui ſort de la
» tête, & monte en haut, ſans que l'on
» s'apperçoive de la fumée même : cette
» expérience réuſſit auſſi avec un chien,
» une poule, &c.

Ajoûtez à toutes ces preuves l'autorité d'Hippocrate. Ce grand obſervateur n'a pas ignoré la perſpiration, (*a*) les corps ouverts ſont propres à la perſpiration ; plus elle eſt abondante, mieux ils ſe portent. Les corps ſerrés ſont peu diſpoſés à la perſpiration, moins ils perdent, plus ils ſont mal ſains.

Il paroît par ces deux textes qu'Hippocrate a voulu nous faire entendre que la perſpiration étoit, pour ainſi dire, un thermomêtre de la ſanté & de la maladie, & dont l'abondance ou la diminution indiquoit la bonne ou la mauvaiſe ſanté.

(a) Corporis raritas ad perſpirationem, quibus amplius aufertur, ſalubrior. Corporis denſitas, ad perſpirationem, quibus minus aufertur, inſalubrior, *Hipp.* De alimento, Sect. 4. p. 51.

SECOND FAIT.

CETTE matiere de la perſpiration eſt ſi abondante dans l'état naturel, qu'elle ſurpaſſe toutes les autres évacuations unies enſemble. *Perſpiratio ſola ſolet eſſe longe plenior, quàm omnes ſenſibiles ſimul unitæ.* (1)

De huit livres d'alimens, par exemple, que nous prenons, cinq s'en vont par la perſpiration, & trois par les évacuations ſenſibles. *Si cibus & potus unius diei ſit ponderis octo librarum, tranſpiratio inſenſibilis ſolet aſcendere ad quinque libras circiter.* (2)

Ce fait eſt prouvé par la balance, & tombe dans les calculs d'arithmetique. Peſez un homme à jeun, je ſuppoſe qu'il peſe un cent, donnez-lui huit livres d'aliments dans un jour, peſez tous les excremens ſenſibles qu'il rendra dans les 24. heures, vous trouverez qu'ils ne peſent que trois livres : peſez le lendemain le même homme à la même heure, vous verrez qu'il ne peſe qu'un cent : donc il s'eſt évaporé par la perſpiration cinq livres peſant.

(1) *Sanct. aph.* 4. *ſect.* 1. | (2) *Sanct. aph.* 6. *ſect.* 1.

Mais ſans avoir beſoin de la balance, pour peu qu'on réfléchiſſe à la quantité des alimens que nous prenons, tant ſolides, que liquides, & à la modicité des excremens que nous rendons, on verra d'un coup d'œil que la perſpiration ſurpaſſe toutes les autres évacuations réunies enſemble.

Qu'on ne diſe pas que cette fameuſe experience de Sanctorius peut-être vraye en Italie & non en France; car bien qu'il y ait quelque réduction à faire par rapport au climat, à l'âge, à la ſaiſon, &c. comme Sanctorius même l'avouë: *Quantitas perſpirationis aliquam patitur varietatem pro varietate, regionis, ætatis, temporis* (1): néanmoins M. Dodart qui s'eſt attaché à verifier les Aphoriſmes de Sanctorius & de les paſſer, pour ainſi dire, par le creuſet, nous aſſûre qu'à Paris, où il a fait ſes experiences, (*a*) la perſpiration excedoit les autres évacuations ſenſibles; à plus forte raiſon à Bor-

(1) *Aph. 7. ſect.* 1.

(a) Perſpirationis quantitatem majorem eſſe ſenſibilium excrementorum quantitate, imprimis in juventute, imò & conſtanti & integra ætate, maximo experimentorum numero didici: verum ingraveſcente ætate atque in ſenibus haud rem ita ſe habere ratio & obſervationes plurimæ ſuadent. *Dodart. Medicina ſtatica gallica.*

deaux, où nous ſommes plus près du midi de quelques dégrés, devons-nous croire que nous approchons d'avantage du calcul de Sanctorius. Le même a pareillement obſervé qu'on rend moins en quinze jours par les ſelles, qu'en un ſeul par la perſpiration. *Tantum uno die perſpirat vir ſanus, quantum quindecim diebus per alvum.* (1)

Ce fait eſt donc bien établi, & eſt, pour ainſi dire, de notorieté publique, puiſqu'on le trouve tout au long dans un livre qu'on imprime tous les ans, qui eſt entre les mains de tout le monde: on peut le lire dans le chapitre des curioſités naturelles.

Par cette fameuſe expérience, Sanctorius a levé la pierre qui couvroit la cauſe d'une infinité de maux, & ouvert une ſource féconde d'indications juſtes & ſalutaires. Cette importante découverte me paroît plus utile à la Medecine que celle de la circulation du ſang, ou du moins aller de pair. Celle-ci a fait d'excellens Phyſiologiſtes, l'autre eſt capable de faire de bons praticiens; & ſi nous en croyons Baglivi, c'eſt principalement ſur ces deux découvertes

(1) *Sanct. Aph.* 10. *ſect.* 3.

que doit rouler la véritable Théorie de la Medecine comme ſur deux poles ſolides. *Statice Sanctoriana & circulatio ſanguinis Harveiana, ſunt duo poli, quibus univerſa regitur veræ medicinæ moles....* (1) *In Theorices quæſtionibus agitandis Sanctoriani & Harveiani præferuntur.* (2)

TROISIE'ME FAIT.

LA matiére de la perſpiration eſt ſaline, voyez l'*aph.* 10. *ſect.* 4. de Sanctorius : *Acrimonia perſpirabilis retenti, &c.* Il en parle auſſi dans pluſieurs autres : & quoique cet auteur ne ſoit pas ſans faute, lorſqu'il a quitté la balance & ſes calculs d'arithmetique pour faire le Phyſicien, j'employe néanmoins ſon autorité pour premiere raiſon.

Je trouve la ſeconde dans l'Expoſition anatomique tome 3. page 410. » La matiere qui tranſpire eſt plus ou » moins ſaline, comme on le peut ex» perimenter en appliquant ſa langue à » la paulme de la main, principalement » lorſqu'elle n'a pas été lavée depuis » peu ; c'eſt peut-être pourquoi une » playe fait moins de douleur par l'at-

(1) *Bagl. Can.* 10. | (2) *Id. Can.* 52.

» touchement d'un doigt garni de ſoye, » que par celui d'un doigt nud. On » pourroit par la même raiſon préve- » nir, ou du moins diminuer cet in- » convenient ſans autre artifice que de » ſe bien laver les mains & les doigts, » avant que de faire un panſement. »

Je tire la troiſiéme preuve de l'expérience. Pluſieurs femmes œconomes m'ont aſſûré qu'une chemiſe ſale qu'on négligera de faire blanchir, s'uſe & ſe détruit beaucoup. D'ailleurs cette inquiétude, cette eſpece de démangeaiſon que nous ſentons à la peau lorſque nous portons long-temps la même chemiſe, ne peut venir que de cette matiere ſaline dont elle eſt impregnée, qui appliquée ſur la peau l'irrite. M. Dodart a éprouvé qu'une chemiſe qu'on garde quatre jours, augmente de poids par les corpuſcules de l'inſenſible tranſpiration les plus groſſiers qui s'y attachent, tandis que les plus volatiles ſe diſſipent.

QUATRIE'ME FAIT.

APRE'S l'âge de 45. ou 50. ans la perſpiration eſt moindre que dans la jeuneſſe ou l'âge de conſiſtance. Plus nous avançons

avançons en âge & dans notre carriere, plus la perſpiration diminuë & ſe perd. Sanctorius l'inſinuë, dans pluſieurs endroits: M. Dodart eſt d'accord avec lui ſur ce point. *Senſim enim ab ætate conſtanti & integrâ, ad ætatis flexum minuitur perſpiratio; & quo magis ingraveſcit ætas, eo minor fit hæc evacuatio.* (1)

Quand ce fait ne ſeroit point prouvé par la balance & par l'expérience, la raiſon ſuivante ſuffiroit pour nous en convaincre. Dans les vieillards la peau durcit & ſe ride: ce changement peut-il arriver ſans apporter un grand dérangement à la diſpoſition des tuyaux excretoires de la peau que nous avons obſervés? Les uns ſont comme enſevelis dans les foſſés des rides; le calibre des autres eſt reſſerré, & l'on ne doit point chercher ailleurs la cauſe des maladies qui ſont l'appanage de la vieilleſſe ſuivant l'aph. d'Hipp. 31. ſect. 3. dont la Goutte eſt du nombre. *At ſenibus ſpirandi difficultates, tuſſes inferentes, ſtranguriæ, urinæ difficultates, articulorum & renum dolores, vertigines, apoplexiæ, mali corporis habitus, totius corporis pruritus, vigiliæ alvi, ocu-*

(1) *Dod. Med. Stat. gallica.*

lorum & narium humiditates, visus hebetudines, gravedines, auditus graves.

Nous voyons dans la pratique journaliere de la Medecine, ces maladies causées par la suppression ou la diminution de la perspiration, même dans les jeunes gens : & Gallien dans son commentaire sur cet aph. parle de la densité de la peau. *Rationabile si quidem existit & cutim in ipsis ex frigiditate densiorem esse, & superfluitates plures simul & crassiores existere.... difficilem habent per cutim evacuationem.*

Que devient dans les vieillards cette matiere de la perspiration retenuë, surtout dans ceux qui boivent & mangent, comme des jeunes gens (*a*), & qui se croyent en droit de jouir dans une molle oisiveté de la fortune que leurs travaux leur ont acquise ? peut-on méconnoître la cause de la Goutte & des autres maux énoncés dans l'aph. cité?

Ces faits ainsi établis, confrontons les observations de Sydenham sur la Goutte, avec les expériences de Sanctorius sur la perspiration. Selon Sydenham, la Goutte attaque les vieillards. Nous ve-

(a) Potio plus justo, cœnare ut juvenes &c. *Sanct. aph.* 84. *sect.* 1.

nons d'établir par Sanctorius & M. Dodart, que la perſpiration eſt diminuée chez eux à meſure de l'âge.

Sydenham dit : La Goutte attaque ceux qui ont ceſſé les exercices auſquels ils s'étoient livrés pendant leur jeuneſſe. Sanctorius fait voir que l'oiſiveté diminuë la perſpiration, & que l'exercice l'augmente. *Quies longa efficit corpora ægrotantia & ponderoſiora; perſpirabilia enim excrementa motu ad excretionem præparantur* (1). *Bonæ valetudinis peſtis corpus ex toto tradere quieti* (2). *Exercitio corpora leviora fiunt; omnes enim partes, præcipuè muſculi & ligamenta motu ab excrementis purgantur, perſpirabile ad exhalationem præparatur, & ſpiritus tenuiores fiunt* (3).

Sydenham dit que les gens d'une corpulence humide, lâche & molle, ſont plus ſujets à la Goutte que les autres. Sanctorius dit que ce ſont ces gens préciſément qui tranſpirent le moins. *Imminutæ vel parcioris perſpirationis ſigna ſunt, obeſitas craſſitieſque corporis.*

Sydenham : Ceux qui ont des grands

(1) *Aph.* 12. *ſect.* 5. (2) *Aph.* 105. *ſect.* 3.
(3) *Aph.* 9. *ſect.* 5.

cranes ſont ſujets à la Goutte. Bien que la grandeur du crane par elle-même ne ſupprime pas la perſpiration, elle peut pourtant par contre-coup produire cet effet; & pour en comprendre la raiſon, il faut refléchir que les hommes auſquels la Nature a formé les cranes plus grands qu'aux autres, ſont des gens de grand jugement, capables de ſerieuſes méditations, aimant la reflexion: & comme leur (*a*) étude forcée & la vie ſedentaire dans leur cabinet, ſont des puiſſans moyens pour diminuer la perſpiration, il s'en trouve parmi eux pluſieurs, ſujets à la Goutte.

Parmi les bêtes celles qui ont le plus de cervelle ſont les plus diſciplinables; l'homme parmi tous les animaux eſt celui qui a le plus grand cerveau; parmi les hommes, ceux qui en ont le plus, ſont, pour l'ordinaire, ceux qui ont le plus de jugement, & ceux-là forcent ordinairement l'eſprit par l'excès de leurs méditations & de leurs reflexions, & tombent par-là dans le défaut de la perſpiration.

Sydenham. Les jeunes gens attaqués de la Goutte ont prématuré leur vieilleſſe par les excès immodérés de Venus. Sanc

(a) Studium, &c. *Aph.* 44. *ſect.* 7. *Sanct.*

torius prouve que cet exercice immodéré ſupprime ordinairement le quart de la perſpiration. (1) *Poſt coitum immoderatum quarta pars ſolitæ perſpirationis in pluribus prohiberi ſolet.*

Sydenham: Ceux qui mangent à toute heure contractent la Goutte. Sanctorius prouve qu'après le repas la perſpiration languit pendant quatre heures, durant leſquelles elle ne coule qu'à la quantité de près d'une livre; mais depuis la quatriéme heure du repas juſques à la neuviéme, elle coule à la quantité de deux livres. *A cibo quatuor horis circiter vix libram plurimi perſpirant; inde ad nonam duas libras, à nonâ ad decimam ſextam vix libram.* (2) Si donc dans les temps du torrent de la perſpiration, c'eſt-à-dire, depuis la quatriéme heure juſques à la neuviéme, vous redoublez un repas, vous ſuſpendez de nouveau pendant quatres heures la perſpiration; & la multiplicité des repas entaſſés les uns ſur les autres, rendent les tuyaux excretoires oiſifs, ils ſe collent, ſe bouchent & s'obſtruent, de même que les vaiſſeaux umbilicaux après la naiſſance faute d'uſage.

(1) *Aph.* 2. *ſect.* 6. | (2) *Aph.* 76. *ſect.* 3.

Sydenham : Ceux qui boivent beaucoup de vin & de liqueurs ſpiritueuſes, contractent la Goutte. Sanctorius établit que l'uſage immodéré du vin ſupprime la perſpiration. *A nimio meri potu ſuffocantur vires, ceſſat utilis perſpiratio* (1).

Sydenham: Ceux qui ſe mettent après à boire de l'eau, ce qu'il dit lui être arrivé, & qu'il atteſte par ſa propre expérience. *Aquam puram crudamque & periculoſam exiſtimo, & expertus ſum meo damno* (2). Sanctorius dit que la boiſſon de l'eau ſupprime la perſpiration. *Aquæ potatio inſenſibilem tranſpirationem impedit* (3).

Cherchons encore de plus amples preuves pour donner de l'évidence à la cauſe que nous avons accuſée, & fouillons dans le caractére du ſang même des goutteux. Conſidérons le temps de l'invaſion de la Goutte, les ſymptômes qui l'accompagnent, & les remédes qui la ſoulagent.

Sydenham dit dans ſon traité de la Goutte que le (*a*) ſang qu'on tire aux goutteux reſſemble à celui des pleure-

(1) *Aph. 70. ſect. 4.*
(2) *Syd. tract. de pod. p. 584.*
(3) *Aph. 6. ſect. 3.*

(*a*) Sanguis podagricorum iſti qui è pleuriticorum rhumatiſmo laboran-

tiques, ou de ceux qui ſont attaqués de rhumatiſme. Qui doute que la pleureſie & le rhumatiſme ne ſoient cauſés par la ſuppreſſion de la perſpiration, & par conſéquent la Goutte auſſi?

Cette pellicule blanche qu'on voit ſur la ſurface du ſang des pleuretiques goutteux ou attaqués de rhumatiſme, dépend de la conſiſtance que la matiere ſaline de la perſpiration retenue donne au ſang, qui fait que le chile qui lui aborde, ne peut s'unir intimement; de-là vient que cette partie chileuſe ſurnage d'abord ſur le ſang, avec lequel elle n'a pû s'amagalmer.

Si vous voulez empêcher que cette pellicule paroiſſe dans le ſang des pleuretiques, remuez-le avec le doigt dans les pallettes, tandis qu'il eſt encore chaud; vous la mêlangerez, & la ſuperficie en ſera rouge : c'eſt une expérience de (*a*) Sydenham,

Mais n'y a-t'il donc point de différence entre la Goutte & le rhumatiſ-

tium aliorumque morborum inflammatorium pertuſis venis elicitur, perſimilis eſt. *Syd. p.* 554. & 560.

(*a*) Obſervavi etiam quod ſi ſanguis recens extractus quocumque demum modo fluxerit immiſſo digito agitetur ſuperficie rubenti & florida, ut in aliis morbis quibuſcumque ſpectabitur. *Idem. p.* 334.

me. Je réponds qu'il y en a malgré plusieurs ſymptômes, dans leſquels ils ſe reſſemblent. Le rhumatiſme eſt cauſé par une ſuppreſſion ſubite de la perſpiration ; la Goutte par une ſuppreſſion lente qui ſe fait peu à peu. Dans le rhumatiſme l'obſtacle qui empêche la perſpiration, vient du dehors, un air froid imprévû, quand on a chaud, qui friſe les filets dont la peau eſt conſtruite ; la Goutte reconnoît pour cauſe la denſité de la peau qui vient peu à peu, mais qui produit le même étranglement aux tuyaux excrétoires de la perſpiration : le premier obſtacle eſt plus facile à enlever, le ſecond plus difficile à détruire.

Sydenham a obſervé que la Goutte ſaiſiſſoit pour l'ordinaire à la fin de Janvier, ou au commencement de Février. C'eſt dans ce temps que la matiere de la perſpiration a eu le loiſir de s'accumuler pour faire éclater la Goutte ; & (*a*) Sanctorius a trouvé par la balance que depuis l'équinoxe de l'automne juſqu'au ſolſtice de l'hiver, la perſpira-

(*a*) Ab æquinoctio autumnali ad hiemis ſolſtitium qualibet die minus libram circiter perſpiramus ; inde ad æquinoctium vernale incipimus liberius perſpirare. *Sanct. Aph.* 4. *ſect.* 2.

tion

tion diminuë chaque jour d'une livre, & qu'à l'équinoxe du printemps on commence à transpirer plus aisément. M. Dodart (*a*) a observé que l'hiver la perspiration est moindre de presque de moitié.

C'est à cet amas de la matiere de la perspiration retenuë pendant l'hiver, qu'on doit imputer les maladies qui nous affligent au commencement du printemps, suivant la pensée du fameux praticien de Montpellier : *Si pravorum humorum prægressa hieme collectorum congeries adfuerit, illi verno tempore funduntur, commoventur & putrescunt : unde varii morbi excitari possunt* (1).

Hippocrate, dans le détail des maladies du printemps, n'a pas oublié la Goutte; elles sont comprises dans l'aph. 20. l. 3. *Vere autem insaniæ, melancholiæ commitiales, sanguinis profusiones, anginæ, gravedines, raucitates, tusses, lepræ, impetigines, vitiligines & papulæ ulcerosæ plurimæ & tubercula & Articulorum dolores.*

Qu'on ne dise pas que la Nature trou-

(*a*) Observavi hiemalem perspirationem dimidia ferè parte minorem esse, sicut ipse Sanctorius testatur. *Dodart de Medicina statica gallica.*

(1) *Riviere, instit. Med. l. 4. cap. 26.*

vant la porte de la perſpiration fermée, pouſſe & évacuë ſa matiere par les autres émunctoires, comme les urines, les ſelles, les crachats, &c. car quoiqu'il ſoit vrai que les autres évacuations augmentent l'hiver; elles ſont néanmoins inſuffiſantes pour épuiſer tout ce qui a été retenu. La preuve en eſt dans Sanctorius, puiſque les corps de ceux qui ſe portent le mieux, augmentent de trois livres de poids pendant l'hiver. *Æſtate corpora temperata ſunt minoris ponderis, quàm hieme, tribus circiter libris* (1). Que ſera-ce dans les goutteux, dont la peau eſt denſe & ſerrée, ſoit par le penchant de l'âge, ſoit par les fautes qui procurent la Goutte? Auſſi a-t-on vû des goutteux qui ſe trouvent au commencement du printemps peſer ſix & ſept livres de plus, qu'à l'entrée de l'automne.

Cette augmentation conſidérable de poids inutile & ſuperflu, démontré par la balance, ſera toûjours regardé par des juges équitables, comme dépendant de la diminution de la perſpiration, & comme la cauſe immédiate & prochaine qui procure la Goutte.

Si nous réfléchiſſons aux ſymptômes

(1) *Sanct. aph. 23. ſect. 2.*

qui accompagnent les accès de la Goutte, nous ſerons convaincus de plus en plus que nous devons en chercher la cauſe dans la diminution de la perſpiration.

Dans l'attaque le malade eſt ſaiſi de froid & de tremblement à diverſes repriſes qui diminuent à meſure que la douleur augmente ; une eſpece de fiévre ſurvient, l'urine eſt rouge, avec ſediment de même couleur : le malade, après une légere moiteur, a du ſoulagement & s'endort. *Sydenham.*

Ne reconnoiſſez-vous pas à ces ſymptômes une cauſe analogue à celle des fiévres intermittentes, qui ſont produites par la diminution de la perſpiration, comme nous le ferons voir dans le Chapitre ſuivant, quand nous parlerons de la maniere d'operer du Kina ? Liſez le commentaire de M. Noguez ſur l'aph. 95. de Sanctorius, ſect. 1. *In febre intermittente cur perſpiratio prohibetur ? quia humor peccans eſt in ambitu corporis.*

La comparaiſon des accès de la Goutte, avec ceux des fiévres intermittentes, a été propoſée par Hollier *arthritis eſt febris articulorum*, & par Sydenham en divers endroits de ſon

Traité de la Goutte, & notament p. 565. & 593.

Ce trémoussement léger que le Goutteux ressent le soir par tout son corps, cette pesanteur, cette situation inquiétante, qui afflige même les parties qui ne sont pas le siége de la Goutte, pendant le temps de sa durée, peuvent-elles venir que de la matiere de la perspiration qui ne trouve pas les issuës libres; & qui brisée par les corrugations des fibres qui les tendent en les racourcissant, se dissipe enfin & transpire comme par force, & paroît en forme de moiteur? *Humores podagricorum, etiamsi crassissimi sint, solum per modum vaporis resolvuntur* (1).

La douleur est le remede de l'accès de la Goutte; plus elle est vive, plûtôt il finit. Cette vive crispature qui menace l'ame de la rupture des fibres, & de la solution de continuité (en quoi consiste la véritable cause de la tristesse & de la douleur) brise cette matiere de la perspiration; & la rend propre à s'évaporer en forme de moiteur.

La douleur dans la Goutte produit

(1) *Sanct. aph.* 88. *sect.* 1.

le même effet que le battement redoublé des arteres dans la fiévre : l'une & l'autre maladie ſont un effort redoublé que la Nature fait pour briſer les cauſes qui les produiſent, & les rendre tranſpirables. *Naturæ conamen materiæ morbificæ exterminationem in ægri ſalutem omni ope molientis* (1).

L'accès de la Goutte eſt une criſe, comme nous le dirons ailleurs. *Quid arthritis, niſi naturæ providentiâ ad depurandum ſenum ſanguinem, atque expurgandum corporis profundum, ut cum Hippocrate loquamur* (2)?

Jettons encore les yeux en paſſant ſur tous les remedes qu'on a vantés pour ſoulager la Goutte, nous verrons qu'ils ſont tous propres à rappeller la perſpiration. Le régime de vie, le mouvement, l'exercice à cheval, le lait, le kina, l'électuaire de Sydenham, l'ail, & le remede que je dois propoſer à la fin du Chapitre ſuivant, dans lequel nous aurons lieu d'examiner & de ſuivre de plus près cette preuve.

Enfin pour ne laiſſer aucun doute, & pour conſommer la preuve que la

(1) *Syd. cap. de morbis acutis.*
(2) *Syd. cap. de morbis acutis in genere.*

Goutte dépend de la denſité de la peau, que la matiere qui la produit immédiatement, n'eſt autre que celle de la perſpiration retenuë ; j'ajoûte les ſuivantes réflexions.

Premiere Réflexion.

NOUS venons de voir ceux qui ſont ſujets à la Goutte ; voyons maintenant ceux qui en ſont exempts. Ces derniers ſont les vignerons, les laboureurs, les valets de pié, & généralement ceux qui par leur état & leur condition ſont forcés de vivre d'un travail corporel : ils ne connoiſſent la Goutte que lorſque, parvenus à une meilleure fortune, ils ſe plongent dans l'oiſiveté, le vin & la bonne chere.

Qui doute que l'exercice ne ſoit un moyen pour procurer la perſpiration ? *Ubi perſpiratio in ſanis deficit, exercitio reſtauratur* (1). La contraction alternative des muſcles placés ſous la peau, preſſe les tuyaux excretoires qui verſent la matiere de la perſpiration, & en accelerent la ſortie par la même méchanique, que dans la ſaignée du bras,

(1) *Sanct.*

le ſang coule par l'ouverture avec plus d'impétuoſité, lorſque le Chirurgien donne au malade ſon étui à tourner avec les doigts du bras qui vient d'être ſaigné, parce que la contraction des muſcles ſublime & profond, placés ſous la veine ouverte, la compriment & fouettent le ſang qui y eſt contenu, & en accelerent la ſortie.

De cette alternative contraction des muſcles placés ſous la peau, dépend l'abondance de la perſpiration dans ceux qui joüent au palet, comme l'a obſervé Sanctorius. *Exercitium diſci, compoſitum ex motu moderato & violento, deambulatione ſcilicet & agitatione brachiorum, perſpirationi conducit* (1). Nous parlerons plus amplement de l'utilité de l'exercice pour favoriſer la perſpiration.

Il eſt à remarquer, que quoique nous ayons dit que la ſueur diminuoit la perſpiration, néanmoins celle qui eſt excitée par des mouvemens corporels & aſſidus, eſt bien differente de celle que procurent les ſudorifiques, les couvertures, ou les chaleurs caniculaires ; car bien que pendant la ſueur du tra-

(1) *Aph. 32. ſect. 5.*

vail la perſpiration ſoit retardée, néanmoins ce même mouvement violent a briſé la matiere de la perſpiration qui coule en abondance après la ſueur de l'exercice, ce que l'on peut induire de l'aph. 12. ſect. 5. de Sanctorius : *Perſpirabile enim motu ad excretionem præparatur.*

Mais ceux qui faiſant bonne chere, vivent dans l'oiſiveté, tombent dans la Goutte, parce que la perſpiration ſe ſupprime chez eux, comme l'a obſervée M. Winſlow tom. 3. pag. 415. n. 74. « La graiſſe, dit-il, augmente par le » repos & la bonne chere, il n'eſt pas » moins aiſé de concevoir que le repos » continuel & une vie oiſive, la rendent » moins coulante, & par conſéquent » capable d'embarraſſer le paſſage de la » tranſpiration cutanée, & d'empêcher » la déperdition naturelle qui ſe fait par » là ; la fatigue au contraire la met en » fonte & la fait peu à peu accompagner » la matiere de la tranſpiration cutanée » hors du corps ».

Seconde Réflexion.

LES Japonois ſont exempts de Goutte

au rapport d'Ettmuler, *Japonenſes podagra non laborant*. Ces peuples habitent un climat tempéré ; ils ne connoiſſent ni le vin, ni l'eau de vie, ils ſont laborieux au ſuprême dégré, vivent de ris, ne mangent de la viande que très-frugalement, ils ſe baignent ſouvent, boivent du thé : ne ſont-ce pas des puiſſans moyens pour ſoûtenir toûjours une perſpiration égale ?

La Goutte eſt rare parmi les Turcs. J'ai toûjours crû qu'ils en étoient redevables auſſi-bien que de leur bonne ſanté, à la perfection de leur perſpiration (*a*). Leur loi leur ordonne de ſe purifier pluſieurs parties du corps chaque jour, c'eſt-à-dire de ſe laver. De plus ils doivent ſe baigner le corps entier deux fois la ſemaine ; ils doivent vivre d'un travail corporel qui les exerce ; chaque grand à ſon mêtier, tourneur, peintre, tonnelier, chaſſeur &c. ils ſont obligés de gagner le pain qu'ils mangent du travail de leurs mains. *In ſudore vultûs tui veſceris pane tuo & labores manuum tuarum manducabis*. Ils vont trois fois par jours à leurs moſquées, point

(*a*) Liſez l'Alcoran traduit de l'Arabe en François par le ſieur Duryer, ſieur de Lagarde Melaizair.

de vin, point d'eau-de-vie dans leur boiſſon, point de pourceau dans leurs mets, dont la viande eſt de ſi difficile perſpiration. *Uſus carnis ſuillæ & boletorum malus; tum quia hæc non perſpirant, tum quia impediunt cætera edulia, ſimul ingeſta perſpirare* (1). *Ex uſu carnis ſuillæ & boletorum, triente minus ſolito, corpus magna ex parte perſpirat* (2).

D'ailleurs leur habillement eſt très-propre à mettre leur perſpiration en ſûreté, ils ſe couvrent depuis le menton juſques aux talons : voilà des moyens efficaces pour ſoûtenir une perſpiration toûjours égale.

Ajoûtez à tout cela le ſoin qu'ils ont de ſe raſer ſouvent la tête, & de ſe dépiller avec une terre metallique, que Pomet appelle dans ſon Hiſtoire générale des drogues, *Ruſma*. Rien ne vaut le raſoir pour rappeller la perſpiration. Sydenham, page 660. propoſe de raſer la tête, pour rappeller la perſpiration de cette partie dans la phreneſie, & pour la diſſiper. *Ad quam tamen amovendam nihil perinde confert atque ægri caput radi, quod itaque ſemper præcipio.... Hac methodo cerebrum*

(1) *Sanct. aph.* 23. *ſect.* 3. | (2) *Sanct. aph.* 24. *ſect.* 3.

refrigeratur admodum & recreatur, ita ut ſenſim calidas impreſſiones phreneſim excitantes queat vincere.

L'obſervance de l'Alcoran, tout ridicule qu'il eſt, procure une bonne ſanté à ces infidéles, dont il ſemble que Dieu a voulu récompenſer dans cette vie leur charité, qui y eſt ſi bien marquée, auſſi-bien que leur protection pour les veuves & les orphelins, comme il tranſporta aux Romains l'empire du monde pour les récompenſer de leurs vertus morales, ſuivant la penſée de Saint Auguſtin.

Qu'on ne ſe perſuade pas que la multiplicité des femmes permiſe parmi ces peuples détruiſe les avantages que nous venons d'obſerver pour favoriſer leur perſpiration. Les Turcs ſur ce point reſſemblent aſſez à des grands ſeigneurs, qui par oſtentation & par grandeur nourriſſent nombre de chevaux dans leurs écuries, dont ils ne ſe ſervent preſque point; le cœur de l'homme n'eſtime guéres le bien qu'il poſſede en abondance; la poſſeſſion le dégoûte, ſur-tout ſur l'article des femmes.

Troisiéme Réflexion.

LES enfans au-dessous de l'âge de puberté sont exempts de la Goutte : *Puer podagrâ non laborat ante usum venereorum* (1). Sydenham ajoûte qu'il n'a point vû de Goutteux au-dessous de l'âge viril. *Neque pueros, neque juvenibus minores podagrâ verâ ac genuinâ hactenus vexatos observavi* (2).

Il est aisé d'en rendre raison. La peau chez eux est un reseau trés-ouvert, tendre & transpirable, comme Sydenham le dit page 413. *infantium laxior caro & texturæ rarioris.* Si la perspiration est retenuë subitement par quelque faute; elle se rétablit aisément, à cause que la peau est fine, & transpirable, & la matiere de la perspiration ne peut chez eux s'accumuler pour causer la Goutte, & nous avons démontré qu'elle venoit de cette maniere.

L'abondance de la perspiration dans les enfans est établie dans Sanctorius, aph. 104. sect. 1. *Corpora quæ insensibiliter multùm perspirant, neque purgantur, neque phlebotomantur, ut patet de*

(1) *Hipp. in aph.* | (2) *Pag.* 556.

pueris. L'interprete de Sanctorius a donné un démenti à ſon auteur ſur cet aph. p. 200. *Quod dicitur de pueris, id falſum videtur, etenim multò minùs quàm viri neceſſario perſpirant, aliàs nullum fieret corporis incrementum.* Pour moi je crois l'aph. très-véritable ſur le point de l'abondante perſpiration des enfans. Sanctorius ne propoſe aucun fait qu'il n'ait vérifié par la balance; & d'ailleurs, ſi l'on fait réflexion que les enfans mangent plus que les hommes faits, il faut auſſi néceſſairement qu'ils tranſpirent davantage; car ſi toute leur nourriture s'employoit à leur accroiſſement, les enfans ſeroient bien-tôt des geans; ils en prennent en aſſez grande quantité pour ſuffire, ſoit à leur accroiſſement, ſoit à l'abondance de leur perſpiration.

Outre l'expérience qui fait voir que les enfans mangent à toute heure, nous en trouvons la preuve dans l'aph. d'Hipp. *Senes facilè jejunium ferunt, ſecundo loco qui ætatem conſiſtentem habent, minus adoleſcentes, omnium minime pueri, præſertim qui inter ipſos ſunt vividiores.*

Ce grand appetit des enfans, ſurtout de ceux qui ont le plus de vivacité, la difficulté qu'ils ont à ſuppor-

ter le jeûne, ſont des ſignes infaillibles de l'abondance de leur perſpiration. L'appétit & le temps du repas, ſont, ſuivant Sanctorius, lorſque les alimens pris ſont évaporés par la perſpiration, *Tunc erit cibandi tempus.* (1). *Tunc erit occaſio alendi quando corpus reducetur ad illud pondus quo fruebatur paulò antequam heſterno die cibum ingeſſiſſet.* Et l'on peut aſſûrer en theſe que ceux qui tranſpirent le plus, ſont auſſi ceux qui ont beſoin de manger davantage.

Je pris il y a dix ans un pauvre à ma porte qui me parut avoir de l'eſprit, & réellement il en avoit; il étoit âgé de ſix ans, il avoit les marques propoſées par Sanctorius d'une copieuſe & abondante perſpiration. *Pili nigri, craſſi, duri, color ad nigredinem vergens.. Voracitas, eo enim majori ingerenda ſunt alimenta copia, quo major fit abſumptio* (2). Cet enfant mangeoit certainement beaucoup plus que moi, outre les repas qu'il prenoit avec mon domeſtique, j'avois le plaiſir de le trouver preſque toûjours quand je rentrois chez moi, le pain à la main qu'il ſavouroit comme des mets les plus exquis. Ce manége a duré huit ans,

(1) *Aph.* 77. *ſect.* 3. (2) *Pag.* 203.

ſans qu'il ait jamais été malade, ni qu'il ſoit devenu fort grand. Il eſt ſûr que la perſpiration joüoit beaucoup dans cet enfant; car ſi tant de nourriture n'avoit pas tranſpiré en abondance, & que diſtraction faite des excremens ſenſibles, une bonne partie eût été miſe à profit, il m'auroit emporté ſur la balance, quoique je peſe plus que bien d'autres.

Par la raiſon des contraires les animaux qui ne tranſpirent que très-peu, peuvent vivre long-temps ſans alimens, comme la vipere, la tortuë qui ont la peau très-ſerrée. J'ai vû une vipere dans une cucurbite de verre chez feu M. Soubiron, maître Apoticaire de Paris, ruë de la vieille Monnoye, qui vivoit depuis onze mois ſans alimens, & paroiſſoit ſe bien porter.

Cette fille de Confolans dont parle Mezeray, qui vêcut quatorze mois ſans alimens, avoit, au rapport de Citeſſius Docteur en Medecine, la peau ſerrée comme un parchemin.

Quatriéme Réflexion.

LES femmes qui ont leurs regles, ſont exemptes de Goutte, & ce n'eſt qu'a-

près qu'elles ont cessé, qu'elles ressentent des attaques de Goutte, *Mulier podagrâ non laborat, nisi menstrua defuerint* (1). Il est aisé d'en comprendre la raison, la matiere de la perspiration s'évacuë pêle mêle avec lcs menstruës. De là vient que les femmes qui travaillent aux champs, à la vigne, à la lescive, & qui par l'exercice transpirent beaucoup, n'ont leurs regles qu'en très-médiocre quantité, les femmes oisives au contraire les ont en très-grande abondance, parce que par le défaut d'exercice, ne transpirant que peu, la Nature rejette par les menstruës les arrérages de la perspiration retenuë, & par là elles sont exemptes de Goutte jusques à ce que leurs régles se suppriment, ou par l'âge, ou par quelque autre cause.

On ne peut douter que cette crise qui survient aux femmes chaque mois, n'emporte les restes de la perspiration, puisque la même chose se passe chez les hommes. Lisez l'aph. 65. sect. 1. de Sanctorius, « Les corps, dit-il, des hom-» mes sains, & qui vivent même fru-» galement, augmentent chaque mois » du poids d'une ou deux livres, & re-

(1) Hipp. in aph.

» viennent

» viennent à la fin du mois à leur juſte » peſanteur, de même que les femmes ; » mais leur criſe ſe fait par des urines » abondantes & troubles ».

Cette obſervation de Sanctorius ſe trouve véritable & conſtante, auſſi-bien que celle qu'il propoſe dans l'aph. ſuivant : *Ante dictam criſim menſtrualem à ſomno factam, vel gravitas capitis, vel corporis laſſitudo perſentitur & deinde paulo copioſiori urinâ omnia ſedantur.*

J'ai connu bien des hommes auſquels cette criſe vient chaque mois par un cours de ventre, à d'autres par les hémorroïdes.

Cette criſe qui arrive tous les mois aux hommes qui ſe portent le mieux, & qui n'y ont jamais peut-être fait réflexion, eſt de plus grande importance dans la pratique qu'on ne le penſe. J'en ai vû qui par la ſuppreſſion de cette évacuation, ſont tombés dans l'hydropiſie, l'aſthme, l'épilepſie, comme je le rapporterai dans mon traité *de Medicina Burdigalenſium*, & que j'ai guéris en rétabliſſant l'évacuation ſupprimée.

Cinquiéme Réflexion.

LES eunuques ſont exempts de la Goutte : *Eunuchi neque podagrâ laborant, neque calvi fiunt* (1). Comme les excès immodérés de Venus, ſont une des plus fréquentes cauſes de la Goutte, & que les eunuques ſont à l'abri de la tentation, ou du moins de l'exécution, peut-être leur malheur eſt un préſervatif contre la Goutte. Mais cet aph. d'Hipp. n'eſt pas ſans exception, & l'on peut lire dans Schenckius *Cap. de arthritide* pluſieurs exemples tirés de divers auteurs qui rapportent que divers eunuques ont été tourmentés de la Goutte.

Sixiéme Réflexion.

NICOLAS Cheſnau, natif de Marſeille, & praticien à Saint Sever (le livre duquel eſt dans le catalogue de ceux que Baglivi recommande aux jeunes Medecins) dans le journal qu'il nous donne de ſa vie & de ſa ſanté, obſervation 13. pag. 53. l. 1. nous fournit une preuve, & j'employe les raiſons dont

(1) *Hipp. in aph.*

il se sert pour prouver que les fluxions viennent de la tête, pour faire voir que la Goutte reconnoît pour cause primitive la densité de la peau qui diminuë l'écoulement de la perspiration.

1°. Ce qu'il baptise du nom de fluxion descenduë de la tête étoit une véritable Goutte, ne lui en déplaise. Dès l'âge de 45. ans jusques à 64. qu'il écrit son observation, il étoit tourmenté de douleurs à l'articulation du gros orteil du pié, où la Goutte commence presque toûjours, à la plante des piés, au talon, à la main, &c. *Alias quidem sicut & tunc temporis laboraveram quibusdam doloribus, primùm in plantis pedum circa talum, progressu temporis in media manu, in medio coxæ, tandem in articulatione pollicis pedis ubi semper arthritis incipit* (1).

Si ces douleurs ne le fatiguoient pas aûtant qu'un autre, il en étoit redevable au grand exercice qu'il faisoit à cheval, car il étoit appellé de toutes parts, même à Bordeaux.

2°. Il avoit couché jusques à l'âge de 22. ans la nuit sans bonnet. Qui ne sçait que la tête est une des parties

(1) *Chesnau*, *pag.* 58.

du corps qui tranſpire le plus, & vraiſemblablement c'eſt la raiſon qui fait croître les cheveux & la barbe, puiſque l'expérience fait voir qu'ils croiſſent plus l'été & plus vîte, lorſque la perſpiration eſt la plus ouverte.

3°. Il s'étoit plongé dans l'eau froide, la tête ſuante & le corps auſſi, non-ſeulement étant enfant, jeune homme, mais encore homme fait; en faut-il d'avantage pour épaiſſir le cuir, pour procurer à la peau une denſité, même avant le penchant de l'âge? N'eſt-ce pas la maniere dont on ſe ſert pour rendre le fer ſerré & compact, & le convertir en acier? on le fait bien chaufer & on le plonge tout chaud dans l'eau froide.

4° Enfin par quel moyen ſe guérit-il? en prenant une calotte qui lui recouvroit toute la tête, en ſe couvrant d'un double manteau, même en été, à la mode des Eſpagnols. *Statui in poſterum Hiſpanorum more uti quocumque tempore craſſioribus veſtimentis* (1), *tanti eſt momenti ad ſanitatem ſola caloris partium cuſtodia, præſertim dum calore diffluunt.*

Le réfroidiſſement de la tête, eſt non-ſeulement à craindre par rapport à l'a-

(1) *Pag.* 60.

bondance de la perſpiration de cette partie, mais encore par rapport à l'empire qu'elle a ſur le reſte du corps (comme nous le ferons voir dans la diſſertation ſur l'épilepſie.) La chaleur de la tête provoque des ſueurs abondantes par-tout le corps, comme Sydenham l'a éprouvé. *Quæ quidem capitis obtectio ad ſudorem ciendum plus proficit quàm quis facilè crediderit* (1). Par la loi des contraires le froid qui ſaiſit la tête porte préjudice à toutes les autres parties du corps.

Septiéme Réflexion.

LES raiſons que Sydenham rapporte pour prouver que la cauſe de la Goutte eſt un défaut de digeſtion, prouvent invinciblement qu'elle dépend du défaut de la perſpiration. « Il paroît évident, dit cet Auteur, que l'indigeſtion eſt la cauſe de pluſieurs maladies chroniques, parce que l'hiver favoriſe plus leur génération que l'été, quoique quelques-uns de ces maux ne paroiſſent qu'à la fin de l'hiver. Cependant ils dépendent de l'a-

(1) *Pag.* 153.

» mas qui s'eſt fait pendant l'hiver ;
» à cauſe du froid. De-là vient que
» ceux qui ſe portent bien pendant l'été,
» rarement peuvent-ils ſe garantir l'hi-
» ver de ces maux, je veux dire de la
» Goutte, l'aſthme, la toux, &c. &
» on peut par là rendre raiſon d'où
» vient que les voyages que ces ſortes
» de malades font dans les pays qui
» approchent le plus du midi, ſont ſi
» efficaces pour la guériſon de ces maux
» dont on tentoit envain la cure dans
» les climats froids ».

Sans m'écarter du reſpect & de la vénération que j'ai pour l'autorité de Sydenham, qu'il me ſoit permis de propoſer les ſuivantes réflexions. L'hiver, dit-il, favoriſe la génération de la Goutte plus que l'été, ce n'eſt donc pas le défaut de digeſtion qu'il faut accuſer, puiſqu'elle s'exécute mieux l'hiver que l'été. *Ventres hieme & vere naturâ calidiſſimi ſunt, quare per ea tempora alimenta copioſiora ſunt exhibenda*(1). N'eſt-il pas plus naturel d'en rejetter la cauſe ſur le défaut de la perſpiration, dont les arrérages s'accumulent, dit-il, pendant l'hiver à cauſe du froid?

(1) *Hipp. in aph. ſect 1.*

Cette ſeule réflexion que la Goutte ſaiſit dans le temps que la digeſtion ſe fait le mieux, qu'elle diſparoît dans les mois caniculaires, dans les ſujets même les plus podagres, temps auquel la digeſtion eſt imparfaite & languiſſante, prouve invinciblement que la Goutte ne dépend pas du défaut de digeſtion.

En même temps la réflexion que la Goutte ſaiſit dans le temps que la perſpiration a été ſupprimée, qu'elle diſparoît dans le temps chaud que la perſpiration eſt la plus ouverte, prouve qu'on en doit chercher la cauſe dans le défaut & la diminution de cette même perſpiration.

1°. Cet amas de la perſpiration qui commence à ſe retenir l'automne, & qui s'accumule pendant l'hiver, ſe prouve par la balance, *In automno augetur corporis pondus* (1). *Æſtate corpora etiam temperata ſunt minoris ponderis, quam hieme, tribus circiter libris* (2). Ne paroît-il pas clair & évident que cette augmentation de poids eſt la matiere féconde qui cauſe les maladies des vieillards pendant l'hiver & le printemps; & qu'on doit regarder ce poids inutile & ſuperflu que

(1) *Sanct. aph.* 115. *ſect.* 1.
(2) *Sanct. aph.* 23. *ſect.* 2.

fourniſſent les arrérages de la perſpiration, comme la véritable cauſe de la Goutte ?

2°. Le voyage dans les climats chauds eſt un moyen très-efficace pour guérir la Goutte, l'aſthme, la toux, qu'on cherchoit à guérir envain dans les climats froids. Eſt-ce que dans les climats chauds la digeſtion ſe fait mieux que dans les pays froids? Non, mais la perſpiration y eſt plus abondante, donc c'eſt la ſuppreſſion ou la diminution de la perſpiration que l'on doit accuſer. Cauſe très-fréquente & très-ordinaire dans la pratique journaliere de la Medecine; & qui ſeule eſt capable de mille mauvais effets pernicieux, & qui enfin ſe trouve preſque toûjours, ou principal auteur, ou complice de quantité de maladies.

Si la ſuppreſſion des excremens du ventre, & de l'urine, cauſent de ſi grands fracas, bien que la Nature ait formé des reſervoirs pour contenir la matiere de ces évacuations; que ſera-ce de la matiere de la perſpiration ſupprimée; qui ſurpaſſe toutes les autres évacuations rëünies enſemble, & qui n'a d'autre cavité, d'autre reſervoir que le ſang même avec lequel elle ſe trouve mêlée & confonduë?

Je

Je me ſuis trouvé à merveille dans des maladies opiniâtres, inconnuës, & en pluſieurs rencontres épineuſes, d'avoir tourné mes vûës du côté de la perſpiration violée : & je ne puis m'empècher de donner à la fin de cet ouvrage un petit recueil d'obſervations là-deſſus, dût-on me taxer une ſeconde fois d'inſérer dans mes diſſertations des choſes étrangeres.

Huitiéme Réflexion.

SYDENHAM nous avertit, pag. 561. que les purgatifs nuiſent à la Goutte, que bien que pendant l'effet de la purgation le malade ſe trouve ſoulagé, & qu'il ne ſouffre point de douleur, ou qu'elle ſoit très-légere, que néanmoins ceux qui continuent pluſieurs jours à prendre des purgatifs de la main des Charlatans, payent cher cette courte tréve, & que la Goutte revient, & plûtôt, & avec plus de fureur, & même ſouvent elle prend la route des viſceres (1).

Cela ne doit point ſurprendre ceux qui ont lû Sanctorius. Le purgatif ſupprime la perſpiration. (2) *In die medicinæ ex ſtaticis patet exiguam fieri perſpiratio-*

(1) *Pag.* 664. | (2) *Aph.* 53. *ſect.* 1.

nem. (1) *In fluxu & vomitu prohibetur perſpiratio, quia divertitur.* L'obſervation d'Hippocrate citée quadre à ces aphoriſmes. *Alvi laxitas, cutis denſitas; & vice verſâ.*

Mais il eſt à obſerver que Sanctorius ne parle ici que d'un cours de ventre aſſidu, & d'un vomiſſement continuel qui ſuppriment la perſpiration : car bien que le jour d'un purgatif ou d'un émetique, la perſpiration ſoit ſuſpenduë *in die medicinæ*, néanmoins lorſque les premieres voyes ſont farcies de matieres aigres, étrangeres, & de ſucs impurs, le vomitif & le purgatif, bien-loin de ſupprimer la perſpiration pendant l'opération du remede, ſont en état au contraire de la rétablir. 1°. Parce que retranchant le tas d'ordures & de corruption qui paſſe dans le ſang avec les alimens, on le garantit des coagulations & épaiſſiſſemens qu'il y pourroit cauſer. 2°. Les efforts du vomiſſement qui cauſent une eſpece d'ébranlement dans les nerfs, & même dans la peau, ſont capables de détruire les concretions qui ſont dans les canaux de la perſpiration, ſi elles ſont fraîches & récentes.

(1) *Et Aph.* 54.

Sydenham s'étonnoit qu'un émetique qui n'avoit causé qu'un vomissement médiocre, les matieres renduës ne paroissoient point de mauvaise qualité, d'où venoit cependant le grand soulagement que le malade en recevoit. Le succès dépendoit sans doute de ce que les efforts du vomissement avoient rétabli la perspiration. *Sæpè miratus sum, dum materiam vomitu rejectam curiosè contemplabar, eamque neque mole valdè spectabilem, nec pravis qualitatibus insignem; quî factum fuerit ut ægri tantùm levaminis exinde senserint. Nempe vomitu peracto, sæva illa symptomata, nausea v. g. anxietas, jactatio, suspiria luctuosa, linguæ nigredo, quæ & ipsos excruciárant & adstantes perterrefecerant, mitigari solent & solvi, quòdque morbi reliquum est faciliùs tolerari* (1).

Mais le vomitif ne sçauroit produire dans la Goutte un pareil effet, puisque la densité de la peau ne sçauroit être vaincuë par une secousse de cette espece.

Un purgatif long-temps continué soulage les douleurs de la Goutte, parce que l'évacuation par le ventre supplée au défaut de la perspiration, mais dans

(1) *Syd. de morbis acutis.*

le temps qu'on ſoulage la douleur, & qu'on remedie au ſymptôme, on augmente la cauſe du mal, puiſque rappellant la matiere de la circonférence au centre, on rend les pores excrétoires oiſifs, & on leur donne occaſion de ſe coller; & par conſéquent on doit s'attendre bien-tôt à un nouvel amas des matieres de la Goutte, qui trouvant plus d'obſtacle à ſortir par ſes iſſuës naturelles qu'avant les purgatifs, menace d'un accès, & plus violent, & de plus longue durée que les précédens. *Pœnas in poſterum pendet diriſſimas, &c* (1).

Le même auteur avertit, pag. 564. que les ſueurs nuiſent à la Goutte: & ſans rien rabattre des raiſons qu'il en donne, nous ajoûtons que les ſueurs diminuent la perſpiration, comme Sanctorius l'a obſervé, & que nous l'avons dit dans le traité des maladies vénériennes, obſervation 20. pag. 167.

Ce n'eſt pas l'abondante ſueur qu'il faut chercher pour la guériſon de la Goutte, c'eſt cette exhalaiſon, cette vapeur inviſible qui eſt la ſalutaire. *Perſpiratio, quæ ſalubriter aufert è corpore multum, illudque inutile pondus,*

(1) *Syd.*

non est quæ cum sudore fit, sed halitus ille invisibilis, qualis hieme uno die naturali ad 50. uncias & ultra exhalare solet (1). *Quantò subtilior & sine madore est perspiratio invisibilis, tantò salubrior* (2).

La saignée fréquente, comme dit Sydenham, pag. 559. est inutile dans la Goutte; car comme elle ne sçauroit remédier à la densité de la peau, ni rappeller la perspiration, lorsqu'elle est diminuée ou supprimée par cette cause, il n'est pas surprenant qu'elle soit inutile dans la Goutte, sauf dans les cas des jeunes gens échauffés par le vin ou les liqueurs spiritueuses, comme Sydenham le propose.

Neuviéme Réflexion.

NOUS trouvons dans Sydenham même une preuve que la Goutte dépend du défaut de la perspiration, pag. 557. *Succorum corporis excrementa quæ exercitiorum ope priùs excernebantur, dehinc in vasis seu morbi seminium reconduntur.* Et pag. 559. il propose le rappel de la perspiration comme la crise de la Goutte & son remede. Preuve évidente par la

(1) *Sanct. aph.* 21. *sect.* 1. | (2) *Aph.* 24. *sect.* 1.

loi des contraires, que la ſuppreſſion ou diminution de la perſpiration en étoit la cauſe. *Nihilhominùs naturæ quaſi prærogativa eſt, materiam peccantem ſuo modo exterminare & in articulos deponere, per inſenſibilem tranſpirationem diſſlandam.*

N'eſt-ce pas auſſi de la ſuppreſſion ou diminution de la perſpiration que dépend la fécondité des maladies qui infectent l'automne? *Autumnus morborum ferax* (1); puiſque Sanctorius nous avertit que pour s'en garantir, il n'y a qu'à devancer cette ſaiſon en ſe couvrant de bons habits. *Nulla autumno vexaberis ægritudine, ſi te autumnus invenerit veſtibus probe munitum* (2).

Le vulgaire, peu inſtruit de la Phyſique, attribuë les maladies à l'uſage des fruits dont cette ſaiſon abonde; mais ce n'eſt qu'aux fraîcheurs qui ſaiſiſſent quand on a chaud, ou aux premiers froids imprévûs de l'automne qu'il faut les attribuer. *Fallitur ignarum vulgus ſi credat ætate morbos vehementiùs lædere ob nimiam in eſu fructuum intemperantiam; ægrotant potiùs homines, quia inſenſibilem tranſpirationem æſtate copioſiorem aurâ frigidâ diù*

(1) *Hipp. in aph.* | (2) *Aph. 46. sect. 2.*

& noctu incautè sumptâ, repentè deprimunt atque coërcent (1).

Sanctorius a observé qu'une fraîcheur qui survient l'été, supprime le même jour une livre de la perspiration. *Æstivo calori superveniente frigore, eodem die libra circiter excrementorum perspirabilium magna ex parte difflari prohibetur* (2).

Nous avons vû la preuve de la doctrine que Baglivi établit. L'an 1709. nous n'eûmes pas un fruit de pas une espece, on ne fit pas même vendange dans une province comme la nôtre, presque toute plantée en vignes; cependant nous n'avons jamais eu tant de malades que cette année & la suivante 1710.

Dixiéme Réflexion.

IL paroît que Sydenham se défioit de la cause qu'il avoit proposée de la Goutte, & il est aisé de comprendre qu'il comptoit bien s'être trompé: voici ce qu'il dit, p. 606. & la suivante 607. dans son traité de la Goutte. « Les » longues réflexions que j'ai faites sur

(1) *Bagl. Can.* 12. | (2) *Aph.* 29. *sect.* 2.

» cette maladie, me forcent à croire
» qu'on trouvera un jour le remede
» pour la guérir radicalement; & si
» cela arrive jamais, on verra à dé-
» couvert l'ignorance des dogmatiques,
» & combien nous nous trompons
» grossiérement sur la nature & les
» causes des maladies, & sur les re-
» medes que nous employons pour les
» guérir, comme la découverte du
» Kina l'a fait voir ».

Si Sydenham étoit aujourd'hui sur la terre, qu'on lui prouvât démonstrativement que la Goutte dépend de la densité de la peau, & par conséquent de la diminution de la perspiration, dont les arrérages accumulés à un certain point, causent l'accès; il y a lieu de croire de sa probité, de son desintéressement, & de son zéle pour le salut du genre humain (car il n'écrivoit pas pour lui, mais bien pour les malades) qu'il auroit convenu de bonne foi qu'en ramolissant la peau, la rendant transpirable, & rappellant cette féconde évacuation qui se fait par la perspiration, par des moyens reconnus très-propres à produire cet effet, on auroit guéri radi-

calement la Goutte, comme nous le proposerons dans le Chapitre suivant.

Onziéme Réflexion.

LES douleurs de la Goutte augmentent la nuit à la maniere des rhumatismes, catharres, fluxions, & autres maux qui dépendent du défaut de la perspiration.

Nous avons expliqué dans le traité des Maux Vénériens, que l'augmentation de douleur pendant la nuit, vient de l'obstacle que la pesanteur de l'air porte, soit à la perspiration, soit à la circulation dans les vaisseaux capillaires par la plus forte compression qu'il fait alors sur la surface de nos corps.

Le soleil par sa chaleur & sa présence rarefie l'air de l'hemisphere qu'il éclaire, & qu'il échauffe; cette rarefaction le repousse & condense dans celui que la nuit occupe. Voyez l'explication que nous en avons donnée dans le traité des Maux Vénériens.

Il reste à expliquer les observations que M. Vainwrigt a faites avec son barometre: il trouve 1°. que l'air

après le coucher du ſoleil devient plus peſant, & que ſa peſanteur relâche après juſques avant minuit. 2°. Qu'à minuit il devient encore plus peſant que le ſoir. 3°. Qu'avant la levée du ſoleil ſa peſanteur augmente de nouveau plus qu'elle n'avoit fait, ſoit à minuit, ſoit au coucher du ſoleil.

Il eſt aiſé de concevoir que le ſoleil raréfiant l'air qu'il éclaire, & qu'il échauffe du côté de l'Occident, il eſt repouſſé ſur notre hemiſphere, & par conſéquent la compreſſion augmente, & ſa peſanteur. Joignez encore que dans ce temps pluſieurs vapeurs que le ſoleil avoit élevées, retombent ſur la ſurface de la terre, & c'eſt ce qu'on appelle vulgairement le ſerain; les vapeurs augmentent la peſanteur de l'air. A minuit il eſt midi chez nos Antipodes, l'air eſt raréfié ſur leur tête, repouſſé par conſéquent ſur la nôtre, ſoit du côté de l'Orient, ſoit du côté de l'Occident; ces deux compreſſions réünies ſur notre hemiſphere, rendent l'air plus peſant à cette heure, comme le barometre le démontre, mais à meſure que le ſoleil avance vers l'Orient, la compreſſion de l'Occident relâche,

& le barometre deſcend. Mais quand le ſoleil eſt proche de nous, & prêt à ſe lever, la raréfaction voiſine comprime l'air ſur notre hemiſphere ; & comme elle augmente de plus en plus à meſure que le ſoleil s'approche de l'horiſon, elle produit un vent actuel, qui ſe trouve froid dans tous les climats; & les voyageurs qui partent de grand matin, le trouvent tel en tout pays. Cette compreſſion & le mouvement de l'air ceſſent après la levée du ſoleil.

La raiſon pour laquelle la peſanteur de l'air eſt plus grande le matin que le ſoir, ou à minuit, vient de ce que le ſoleil vient à nous le matin, ou nous à lui, & qu'ainſi ſon approche doit de plus en plus augmenter, ſoit la compreſſion de l'air, ſoit ſon mouvement: au lieu que quand il ſe couche, il s'écarte de nous, à minuit il en eſt très-éloigné, & la compreſſion devient moindre à meſure.

Je crois que cette compreſſion de l'air à ces heures marquées par le barometre, eſt la véritable cauſe qui réveille le cocq, le fait battre des aîles, & chanter préciſément à minuit & avant le jour. Cet oiſeau n'attend pas les heu-

res dans un temps de broüillard que l'air eſt fort peſant, car il chante alors à toutes les heures de la nuit, & nos payſans couchés dans leur lit tiennent pour ſigne infaillible de broüillard, lorſqu'ils entendent chanter le cocq la nuit à toute heure.

Cette fraîcheur, qui eſt l'effet de l'air repouſſé ſur notre hémiſphere, eſt très-dangereuſe à ceux qui couchent nuds dans leur lit, & ſur-tout les fenêtres ouvertes. *Quodvis frigus minimum quidem, quod noctu dormiendo patimur, impedit perſpirationem* (1). Les temps de l'année les plus chauds ont les nuits quelques riſées de froideur, & elles ſont encore plus conſtantes & mieux marquées dans les climats qui approchent le plus de la Ligne.

Ce ſont les froideurs de la nuit qui ſont pour notre jeuneſſe Bourdeloiſe ſi pernicieuſes aux Iſles Françoiſes de l'Amérique: ces jeunes gens imprudens, après avoir eſſuyé des chaleurs vives pendant le jour, couchent ſouvent la nuit ſur le gaillard du vaiſſeau en chemiſe.

Un ancien Chirurgien Major d'un

(1) *Sanct. aphe 50. ſect. 1.*

régiment qui étoit en garnison au Château Trompette, m'a assûré que les troupes du Roi souffrirent plus en Italie par les fraîcheurs que la jeunesse Françoise prenoit imprudemment la nuit, que par les siéges & les batailles. *In æstate si corpus jaceat detectum, prohibetur perspiratio* (1). *Dormitio æstiva detecto corpore, vel sub dio, magnâ ex parte disponit ad putredinem, prohibendo perspirationem* (2).

Après toutes les preuves que nous avons entassées les unes sur les autres pour faire voir que la cause de la Goutte dépend de la densité de la peau, qui diminuë à mesure l'écoulement de la perspiration; on ne doit plus chercher querelle, ni au sang, ni aux visceres & principalement à l'estomac.

Voulez-vous avoir un sang pur & net, ouvrez la perspiration, & soyez en garde contre les fautes qui peuvent la supprimer: *Senectus reverà ægritudo est, sed diù protrahitur, si corpus reddatur perspirabile* (3). Cette attention à ménager la perspiration, à la mettre à couvert, à la rappeller quand elle

(1) *Sanct. aph.* 113. *sect.* 1.
(2) *Sanct. aph.* 36. *sect.* 2.
(3) *Sanct. aph.* 83. *sect.* 1.

eſt déroutée, eſt capable de produire en bien ce que ſa ſuppreſſion peut en mal, comme nous le ferons voir dans le recueil des obſervations à la fin de cette diſſertation.

Cette perſpiration violée de quels funeſtes effets n'eſt-elle point capable ? La ſanté d'un athlete n'eſt pas à l'abri d'un coup de vent froid lorſqu'il eſt échauffé. *Etiamſi pancraticè valeat, tamen quaſi rupto ponte præceps ruit.*

J'ai vû un gentilhomme de cette ville des mieux faits de cette province, & qui avoit le plus de ſentimens, âgé de 24. ans, & d'une ſanté vigoureuſe ; après avoir joüé toute une après-dinée à la paume, il ſe retire chez lui ; le ſoir il prend une legere robe de chambre, ſe promene dans ſon appartement les fenêtres ouvertes, & ne voulant point ſe coucher qu'il ne fût entiérement rafraîchi, fut éveiller le ſieur Oſlearti Docteur en Médecine, Irlandois (qui logeoit chez lui) pour lui tenir compagnie. Etant parvenu à ce dégré de fraîcheur qu'un vent frais lui procura, il ſe couche vers minuit : on le trouva le lendemain matin mort dans ſon lit, ſans que dans l'ouverture de

son cadavre on pût trouver ni soupçonner d'autre cause de sa mort que cette fraîcheur qui lui congela le sang, que nous trouvâmes caillé dans les ventricules du cœur & dans les grands vaisseaux. M. Silva notre Doyen étoit présent à l'ouverture de ce cadavre. *Si sobrii & in victu moderati præmaturè moriuntur, amici mirantur rei novitatem, quia de perspiratione insensibili nihil sciunt* (1).

Le plus fier cheval des écuries du Roi peut être terrassé par un vent froid qu'il recevra à la porte d'une écurie, lorsqu'il vient de faire le manege.

Les Ecuyers ne cedent rien à la Médecine par l'attention singuliere qu'ils ont de prévenir dans les chevaux la suppression de la perspiration, ou dans les moyens qu'ils employent pour la rappeller quand elle est déroutée.

Je ne rougirai point de prendre dans l'Anatomie & la Médecine des chevaux des preuves, puisqu'Hippocrate (*a*) en a

(1) *Sanct. Aph.* 72. *sect.* 3.

(*a*) Si quis enim aquam cæruleo colore aut minio inquinatam valdè sitienti, potui exhibeat, præcipuè vero sui; (hoc enim pecus neque curam adhibet & immundum est,) deinde adhuc bibenti jugulum secuerit, hunc potu coloratum reperiet: non igitur fides nobis est detrahenda de potu, quod in asperam arteriam hominis convertatur. *Hipp. l. de corde*, *sect.* 3. *p.* 50.

pris dans celle d'un pourceau, pour prouver qu'une partie de la boiſſon paſſe dans la trachée artere. J'avouë même d'avance que l'analogie des remedes que Soleizel propoſe dans ſon Parfait Maréchal, pour rappeller la perſpiration aux chevaux, m'a fait naître l'idée de faire des expériences ſur le remede que je dois propoſer pour rappeller la perſpiration dans les Goutteux.

Le Médecin eſt en droit de chercher des preuves dans tous les êtres qui compoſent l'Univers, & on ne peut trouver mauvais qu'on employe l'analogiſme du ſuccès des remedes ſur les bêtes, pour en tirer des conſéquences réfléchies pour ce qui peut convenir à l'homme.

A l'égard de l'eſtomac, les Goutteux l'ont excellent, on le peut aiſément comprendre par leur bon appetit, les mets les plus groſſiers ſont leurs délices. *Ciborum appetentiores ſunt & eorum maxime qui difficilè concoquuntur* (1). Point de ſigne chez eux qui marque d'indigeſtion, rien ne les bleſſe juſques à l'excrétion de la troiſiéme coction, & ſi l'on voit gronder quel-

(1) *Syd.*

ques

ques ſymptômes qui regardent l'eſtomac avant ou dans les accès, on doit l'attribuer aux reflux de cette matiere de la perſpiration ſur ce viſcere : on en verra la preuve dans le recueil des obſervations à la fin de cette diſſertation.

Point de défaut du reſſort des viſceres dans les Goutteux, ils ont au contraire de très-bons principes de vie. *Ditiſſima habent atque optima vitæ ſtamina* (1). Ce n'eſt qu'après que la matiere de la Goutte s'eſt elle-même bouchée les canaux par où elle couloit dans les articles par des accès redoublés, qu'elle ſe jette ſur les viſceres, les obſtruë, & cauſe la Goutte remontée, qui finit pour l'ordinaire la vie des Goutteux.

Si l'on médite ſans prévention & ſans préjugé les preuves que je viens de rapporter, laiſſant à l'écart tout deſſein de critique, je me flate que l'on demeurera convaincu que la véritable cauſe de la Goutte eſt celle que nous avons propoſée. La guériſon radicale du Goutteux dépend de ce point, puiſque dès-lors qu'on conviendra de la cauſe, on ne peut en

(1) *Syd.*

aucune maniere me contester l'indication, encore moins les remedes que je vais proposer pour la remplir.



CHAPITRE TROISIE'ME.

Contenant les remedes pour guérir la Goutte radicalement.

DES-LORS que nous avons établi que la Goutte avoit pour cauſe la denſité de la peau qui diminuë l'écoulement de la perſpiration, l'indication qui ſe préſente naturellement eſt de la ramollir, de la rendre perſpirable, & de rappeller par des moyens ſimples & connus cette féconde évacuation dans ſes anciens égouts, c'eſt-à-dire, dans les canaux excrétoires de la perſpiration.

Cette indication ne peut être conteſtée, dès-lors qu'on conviendra de la cauſe, que nous croyons avoir démontrée dans le Chapitre précédent : mais quand bien même on prouveroit que je me ſuis trompé, que la cauſe de la Goutte eſt une de celles que Manget a colligées dans ſa bibliothéque médicinale, on ne pourroit néanmoins s'empêcher d'adopter l'indica-

tion, par des raisons également solides.

1°. Si nous examinons la conduite de la Nature dans le temps de l'accès de la Goutte dans la crise qu'elle opere, nous verrons qu'elle ne cherche que la perspiration. Tout son dessein, tout son travail ne tendent qu'à briser par la crispature des fibres (qui causent la violence de la douleur) la matiere qui produit la Goutte pour la chasser par la perspiration : *Per insensibilem transpirationem diffiandam* (1). A la fin de chaque petit accès dont nous avons parlé, après une légere transpiration le malade a du soulagement, & s'endort. *Post difflationem aliqualem subitò à dolore respirat... Jam levi madore perfusus somno concedit* (2). Vous trouvez la même observation dans les aphorismes de Sanctorius : *Humores podagricorum per modum vaporis resolvuntur.*

Toute autre évacuation à la Nature l'irrite & l'éfarouche, saignées, sueurs, purgations, émétiques, &c. *Ego autem his omnibus plorare impero, & facientibus hæc atque irritantibus, me soleo occurrere multò iracundior* (3).

(1) *Syd.*
(2) *Syd.*
(3) *Lucien.*

C'eſt donc cette tranſpiration halitueuſe, cette légere moiteur, en un mot la perſpiration que la Nature appelle à ſon ſecours, lorſqu'elle veut diſſiper la Goutte, & non les ſueurs abondantes. « On en voit la preuve (dit Sydenham, pag. 565.) » dans les fiévres in» termittentes : ſi à la fin des accès la » ſueur qui ſurvient eſt modique, elle » ſoulage infiniment le malade ; mais ſi » la ſueur eſt trés-abondante, & va trop » loin, au lieu de finir l'accès, la fié» vre paſſe en continuë. Par la même » raiſon dans la Goutte cette légere moi» teur qui paroît le matin, & ſe diſſipe » d'elle-même après chaque petit accès » dont l'aſſemblage compoſe le grand, » ainſi que je l'ai démontré, adoucit & » ſoûlage, ſoit la douleur, ſoit l'in» quiétude qui ont tourmenté le ma» lade toute la nuit ; mais ſi cette moi» teur, qui doit être de ſa nature lé» gere, & doit ſe diſſiper d'elle-mê» me, vient à ſe convertir en ſueur » abondante, la Goutte reverdit, & » devient plus opiniâtre & farouche ».

Toutes ces obſervations montrent évidemment que la Nature, lorſqu'on la laiſſe agir, diſſipe l'humeur qui pro-

duit la Goutte par la voye de la perſpiration.

L'indication que je propoſe de rappeller la perſpiration en rendant la peau perſpirable, eſt donc juſte & inconteſtable, elle ſuit la Nature pas à pas, elle eſt copiée trait pour trait ſur ſes mouvemens critiques & ſalutaires; & quand bien même on ne conviendroit pas de la cauſe que j'ai propoſée, qu'on en voudroit ſubſtituer une autre, ou qu'on ſoûtiendroit que la cauſe de la Goutte eſt abſolument inconnuë, il n'eſt point de praticien qui puiſſe conteſter qu'une indication qui imite ſi parfaitement la criſe de la Nature dans la guériſon de la Goutte, ne ſoit juſte, & ſuivant les regles de l'art.

Il paroît donc évident que ſi avant l'attaque de la Goutte, dans le temps que ſa matiere eſt encore confonduë dans le ſang, je procure cette moiteur légere, cette tranſpiration inviſible que la Nature appelle à ſon ſecours lorſqu'elle veut diſſiper la Goutte, je préviendrai infailliblement l'accès, & j'épuiſerai par la même évacuation, que la Nature employe lorſqu'elle en fait la criſe, l'humeur qui l'auroit

produite de quelque caractere qu'on puisse la supposer.

Cette indication résulte encore naturellement de l'observation de Sydenham, pag. 592. & pag. 593. prenons les deux faits qu'il propose, & laissons les conséquences qu'il en tire, & qu'il adapte à la cause dont il étoit prévenu. *Æstivo tempore debita humorum per poros eliminatio ex voto naturæ succedit.... Tamen appetente brumâ, perspiratio per cutis poros impeditur necesse est, ut ingens materiæ indigestæ colluvies sit accumulata, quæ tandem paroxismum inducit.* Quoi de plus naturel pour prévenir la Goutte que de soûtenir l'hiver par les remedes & par le régime, la même perspiration que la chaleur de l'été procure.

Ne semble-t-il pas que Sydenham a entrevû, soit la véritable cause de la Goutte, soit l'indication juste qu'il falloit choisir? S'il avoit lû (*a*) Sanctorius, & qu'il eût vû combien les expériences de ce dernier sur la perspiration, quadroient à ses observations;

(*a*) Il y a lieu de croire que Sydenham n'a jamais lû Sanctorius, du moins n'en fait-il point mention dans ses ouvrages.

il y a lieu de croire, qu'il s'en seroit tenu à la cause & à l'indication que nous venons de proposer : mais quand on a conçû un préjugé, l'esprit, bien-loin de chercher à en sortir, tourne tant qu'il peut tout son raisonnement à le soûtenir & à accommoder par quelque subtilité philosophique, ce qui peut se trouver de discordant à son systême. *Si beneficio subtilitatis alicujus philosophicæ in ordinem redigi ac quoquo modo accommodari possit* (1).

La seconde raison est que la perspiration ne peut jamais qu'être utile dans la Goutte, comme elle l'est dans toutes les autres maladies, aussi-bien que pour la conservation de la santé & pour prolonger la vie.

Réfléchissons un peu sur la troisiéme coaque d'Hippocrate & sur les explications que Duret son fidéle interprete en donne: *Frigus tum rigida cute artubusque funestum.* Cette sécheresse, cette aridité de la peau dans les maladies viennent sans doute de ce que la matiere de la perspiration ne s'y porte plus. *Defraudata succo collapsa obriguit, quæ antea molliter erat solida succi plena & lævis* (2).

(1) Syd in præf.

(2) Duret. in coac. pag. 4.

Les

Les Praticiens expérimentés regardent de travers dans les maladies, ſoit chroniques, ſoit aiguës, l'aridité de la peau, & ſont très-content de la trouver douce, molle, & comme ſavonnée. *In quovis morbo cutem molleſcere bonum*, parceque c'eſt une preuve certaine que la perſpiration va ſon train.

Les Conſultations qui me ſont tombées en main (*a*) de ces fameux praticiens, dont la réputation s'eſt étenduë dans toute la France, les ouvrages du célébre Silvius Deleboé, qui paſſoit pour le plus heureux praticien de ſon tems, ſemblent nous prouver que ces grands hommes ne cherchoient que la perſpiration, du moins leurs remedes ſont propres à la procurer.

Enfin, ſuivant Hippocrate, ceux en qui la perſpiration eſt facile, ſont plûtôt délivrés des maladies. *Quibus corpus probè perſpirat, ſi in morbos inciderint, promptè ad ſanitatem reſtituuntur.* (1) Sanctorius promet une longue vieilleſſe à ceux qui ménagent la perſpiration, & Bagilvi ajoûte à la longue vie une parfaite ſanté. *Qui otioſam vel negotioſam vitam cum ſtatice*

(*a*) Meſſieurs Barberiac & de la Clauſure.

(1) *L. de alimento.*

Sanctorii rite accommodare noverit, rarò ægrotabit & securus erit longævitatis. (1)

Sydenham dans la fiévre continuë de 1661, 62, 63 & 64, propose une expérience heureuse, quoique non usitée & insolite, dont le succès dépendit, selon moi, du rappel de la perspiration. « Frustré, dit-il, du succès des autres » remedes, j'ai souvent été obligé de » porter mes vûës ailleurs, & ce avec » un succès surprenant. J'appliquois au » malade la chaleur vive & vigoureu- » se des jeunes gens, il n'y a pas à s'é- » tonner que par ce moyen le malade se » trouvât si bien, & que la Nature af- » foiblie fut fortifiée & mise en état de » séparer & pousser au-dehors les restes » de la matiere qui devoit être évacuée. » Il est aisé de comprendre qu'une » grande quantité de corpuscules vifs » & sains, sortent du corps d'un ath- » lette pour entrer dans celui d'un ma- » lade épuisé. Je n'ai jamais trouvé » dans l'application des linges & des » serviettes, quoique bien chauds, le » succès que j'ai trouvé dans la metho- » de que je viens de décrire; & depuis » que je m'en suis servi, elle a été pra-

(1) *Can.* 23.

» tiquée par d'autres avec ſuccès. Je
» n'ai point honte d'avoir fait mention
» de ce remede, bien que certains fats
» arrogans qui mépriſent les choſes vul-
» gaires, me mépriſeront peut-être par
» cet endroit, je préfere infiniment le
» ſalut du genre humain à leur eſtime.»

Pour moi je crois que le ſuccès de cette methode dépend de la chaleur douce, humide, égale, qui ramollit la peau, & rappelle la perſpiration.

Il ſemble que Sydenham ait pris & puiſé cette expérience dans le Livre de la Sainte Ecriture, l. 3. des Rois, où nous liſons... « Le Roi David étant
» devenu ancien & fort âgé; & quand
» on le couvroit des vêtemens, il n'é-
» chauffoit point; pourquoi ſes ſervi-
» teurs lui dirent, cherchons à notre Si-
» re le Roi, une Vierge adoleſcente, &
» qu'elle ſe tienne devant le Roi, & qu'el-
» le l'entretienne & dorme en ſon ſein,
» & qu'elle réchauffe le Seigneur notre
» Roi; ils chercherent donc une belle fil-
» le par tous les fins d'Iſraël, & trouve-
» rent Abiſal Sammonite, & l'ammene-
» rent au Roi: elle étoit fort belle, &
» dormoit avec le Roi, & le ſervoit,
» mais le Roi ne la connut point.

Sans prétendre rien diminuer ni rabattre du ſens myſterieux que les interprêtes de la Sainte Ecriture donnent à ce paſſage, à ſuivre en Medecin le ſens litteral, je crois que l'utilité que le Roi David recevoit de la couche de cette jeune & belle vierge, venoit de ſa chaleur douce, humide, égale & conſtante qui ramolliſſoit la peau du Roi, & rappelloit la perſpiration.

La perſpiration ne peut donc que bien réüſſir dans la Goutte; point de riſque, point de danger en la rappellant, d'autant mieux que l'innocence des moyens que je vais propoſer pour la rappeller, eſt un garant aſſûré qu'ils ne peuvent jamais être qu'utiles & profitables.

Mais avant de parler des moyens que j'employe pour rappeller la perſpiration dans la Goutte, il eſt à propos de rapporter deux avis importans, que Sydenham donne pour la guériſon de cette maladie, tous les deux également dignes de leur auteur, & conformes, ſoit à la raiſon, ſoit aux régles de l'art.

Le premier; « Que les remedes qu'il » propoſe ne doivent pas être pratiqués

» à la legére & en paſſant, mais qu'il
» faut opiniâtrement & long-tems per-
» ſeverer dans leur uſage; car on ne
» doit pas ſe perſuader qu'une maladie,
» qu'on s'eſt procurée par mille fautes
» redoublées, puiſſe être guérie & dé-
» truite par un ou deux legers remedes
» qu'on mettra en uſage en paſſant. Un
» mal qui vient de loin, qui reconnoît
» pour cauſe des excès dans le manger &
» le boire pendant pluſieurs années, une
» molleſſe outrée, ſoit dans la galanterie,
» ſoit dans l'oiſiveté, ne peut être reparé
» que par une pratique longue & patien-
» te des moyens qui peuvent détruire la
» cauſe, & reparer tous les deſordres
» qu'elle a produits. En un mot, c'eſt un
» nouvel homme qu'il faut reforger ſur
» une nouvelle enclume.» (1)

Cette patiente perſeverance que Sydenham recommande pour détruire la cauſe qu'il a accuſée, quadre parfaitement à celle que nous avons propoſée. Qui ſe perſuadera que la peau, qui a durci par l'âge avancé, ou par les fautes qui ont retreſſi les canaux de la perſpiration, puiſſe être ramollie du ſoir au lendemain? Il faut pour y parvenir

(1) *Sydenham*, p. 576.

un long uſage des moyens que nous allons propoſer, & il eſt ſûr que le Goutteux achete encore à vil prix ſa guériſon.

Si les hommes ſont ſi ardens, ſi laborieux pour acquerir de l'honneur, des richeſſes, une charge, un poſte éminent, &c. ſi les femmes prennent tant de meſures pour conſerver leur beauté, pourquoi les Goutteux refuſeroient-ils d'employer un peu de ſoin, & de veiller avec attention aux moyens d'acquerir la ſanté, qui eſt le plus grand & le plus ſolide de tous les biens de la vie.

Le ſecond avis que Sydenham donne, page 578. non moins important que le premier, eſt: « Que les remedes » que nous devons employer pour la » Goutte, de quelque nature qu'ils » ſoient, ne doivent point être mis en » uſage dans l'accès, mais bien dans » les intervalles les plus éloignés de » l'attaque qui doit venir; car comme » il faut beaucoup de tems & une opi- » niâtre perſéverance dans les reme- » des; on ne doit point perdre un » moment pour manœuvrer ſans relâ- » che, afin de détruire la cauſe de la

» Goutte, & ſurmonter l'obſtacle que
» la vieilleſſe apporte à ſa gueriſon. »

Ce dernier avis eſt très-conforme, ſoit à l'aph. d'Hippocrate, ſoit à l'uſage des Praticiens. L'accès de la Goutte étant une criſe que la Nature opere par la voye de la perſpiration, il faut la laiſſer faire pendant la durée du grand accès (*a*). Cette vive douleur eſt un ſûr garant de la vie du Goutteux. *Judicantur nec indicatæ ſunt integrè, non oportet movere, neque novare aliquid, ſive medicamentis, ſive aliter irritando, ſed ſinere.* (1) Et de même que dans les accès des fiévres intermittentes nous nous abſtenons de faire des remedes : *In acceſſionibus abſtinere oportet*, (2) & que nous choiſiſſons les relâches, autant qu'il nous eſt poſſible pour en faire, de même auſſi dans l'attaque & dans l'accès de la Goutte, il faut en laiſſer l'adminiſtration à la Nature, & mettre en pratique, après la fin de l'accès, les remedes que je vais propoſer pour prévenir ceux qui viendroient dans la ſuite.

Au reſte, je ne parle ici que de ce

(*a*) Ipſo dolore quod eſt amariſſimum naturæ Pharmacum ægro de vitâ proſpiciente. *Syd. fol.* 597.

(1) *Hipp. in aph.*

(2) *Hipp. in aph.*

qui convient à la Goutte réguliere; car à l'égard de l'autre qu'on appelle vulgairement la Goutte remontée, elle demande une methode différente qu'on trouvera ci-après, où je propoſe ce qui m'a réüſſi dans la Goutte déroutée; on y verra un ample détail des maux qui dépendoient de l'humeur de la Goutte, qui attaquoit les viſceres, & des moyens que j'ai mis en uſage pour y remedier.

Commençons par les moyens externes, nous propoſerons enſuite les internes.

Le premier moyen externe, pour rappeller la perſpiration, eſt de tenir la peau nette, ſoit en changeant ſouvent de linge, ſoit en ſe lavant & en ſe baignant.

Quand la propreté ne ſeroit pas utile à la ſanté, on en fait une vertu aujourd'hui en France, & on éleve, non-ſeulement les gens de condition, mais même les roturiers dans le goût de la propreté.

Saint Paul en fait un précepte au ſexe: *Eſtote ornatæ, ut ſitis viris gratiores.* Il y a lieu de croire que ce grand Apôtre n'a pas prétendu autoriſer tous

ces ridicules ornemens, dont bien des femmes se parent, & tous ces colifichets dont le bon sens murmure; mais qu'il a voulu seulement leur inspirer une propreté modeste qui consiste principalement à se tenir la peau nette, comme un moyen très-efficace à retrancher les mauvaises odeurs si desagréables aux maris.

Hippocrate recommande aux Medecins de se tenir propres & nets: *Debet esse in Medico mundities, &c.* (1)

Ce premier moyen paroîtra puerile à ceux qui n'ont point de vûës, & qui ne sçavent pas l'œconomie du corps humain; mais pour peu qu'on veüille reflechir aux raisons suivantes, on en connoîtra l'importance.

Sanctorius aph. 75. sect. 1. divise la matiere de la perspiration, en legere & pesante, c'est-à-dire, en volatile & crasse. *Perspirabile duas habet partes, levem & ponderosam.* Dans l'aph. 76. de la même section, il nous dit que cette derniere partie est si abondante, qu'elle donne naissance aux poux, punaises, &c. *Ponderosa pars adeo affluit, ut ex ipsa generentur animalia; ut ci-*

(1) *L. de decenti ornatu.*

mices, pediculi, & alia id genus; c'est-à-dire, pourtant que cette matiere attachée à la peau ou au linge qu'on porte long-tems, sert de matrice aux œufs de ces animaux, & les fait éclore. (Sanctorius auroit pû mettre *in ipsa*, au lieu de *ex ipsa.*)

Voulez-vous retrancher cette vermine aux enfans & aux adultes, ayez soin de les tenir nets, de les bien peigner, & de leur donner chaque jour du linge blanc; en un mot enlevez de la peau cette partie crasse & pesante de la perspiration qui s'y attache, ou qui se fixant dans le linge, en augmente le poids.

Cette même matiere bouche les pores excretoires de la perspiration. Lisez l'exposition anatomique de Mr. Winslow, tom.3. pag.412. n. 65. « La crasse » de la peau est une humeur plus ou » mois onctueuse, & graisseuse, qui » s'amasse insensiblement sur l'épiderme, » s'y épaissit, & y fait une espece de ver- » nis, lequel avec le tems devient nuisi- » ble en bouchant le passage de la trans- » piration cutanée. »

Il est donc avantageux, pour procurer la perspiration, de changer souvent

de linge. Ce plaiſir innocent que l'on goûte, lorſqu'on quitte une chemiſe ſale pour en prendre une blanche, lorſqu'on couche dans des draps blancs, ne peut dépendre que de ce que la peau n'eſt plus irritée comme elle l'étoit par l'application des linges empreints de la matiere craſſe & ſaline de la perſpiration. Mais quand on a du linge blanc, la peau ſe relâche, & laiſſe la liberté aux matieres de la perſpiration de couler en abondance.

Le bain eſt encore très-utile pour remplir la même indication. Mr. Dodart dans ſon Traité *de Med. Stat. Gallicâ*, parlant de cette matiere craſſeuſe de la perſpiration, conclut à la néceſſité de tenir la peau nette en lavant le corps. *Hinc patet neceſſitas abluendi corpora.* Mr. Winſlow nous dit qu'ayant bien lavé ſes mains, lorſqu'il travailloit l'hiver à ſes diſſections, il avoit moins de froid, parceque la craſſe étant emportée, la matiere de la perſpiration, ſe portant aux canaux excretoires, couloit facilement, & cauſoit du moins une diminution du froid.

Les Moſcovites quoique dans un climat froid, ont des bains dont ils

ufent même l'hiver ; point de maifon de Seigneur où il ne s'en trouve, foit pour le maître, foit pour les domeftiques ; & ces peuples ont reconnu par l'experience, combien il étoit important à la fanté, de tenir la peau nette, & de favorifer la perfpiration.

Le bain eft un moyen affuré pour la rappeller, *alvi profluvium tollitur iis quæ perfpirationem augent, ficuti eft balneum.* (1) Le même Auteur aph. 102. de la même fection, propofe le bain comme un moyen efficace pour rendre la peau perfpirable. *Hypocondriaci, fi frequentibus balneis eorum corpora redduntur perfpirabilia, & victu humido utantur, fani fiunt.*

Et certainement le bain, outre qu'il enleve la craffe qui portoit obftacle à la perfpiration, ramollit encore la peau, la relâche, & introduit dans le fang des parties aqueufes, fines & déliées, qui détrempent la matiere faline de la perfpiration, & la rendent perfpirable.

Quoiqu'à la fortie du bain le corps pefe plus qu'à l'entrée par l'intromiffion des particules aqueufes, néanmoins après le bain la perfpiration joue

(1) *Sanct. aph. 92. fect. 1.*

beaucoup plus qu'auparavant, comme l'a obſervé Keill (a) *de Med. ſtaticâ Britannicâ. A balneo aquæ tepidæ perſpiratio unius horæ ad ſequilibram aſſurgit, nec ſubſequentium horarum perſpiratio, à præcedente evacuatione inhibetur.* (1)

Je ſçai qu'on trouvera mauvais que je conſeille le bain dans la Goutte. Le préjugé général eſt qu'il ne faut point baigner les Goutteux, de peur de relâcher & d'affoiblir les articles, & de leur procurer la Goutte ; j'ai été moi-même long-tems dans cette erreur, mais l'expérience ſuivante m'a détrompé.

Un Magiſtrat diſtingué par ſa dignité & par ſes richeſſes, fut tourmenté de la Goutte reguliere, qui l'obligea à garder long-tems le lit. Jamais Goutte ne fut mieux marquée que la ſienne : elle le prenoit tous les ans vers la fin de Janvier ou au commencement de Février : cependant il ne vouloit point convenir du nom de ſon mal, tantôt il cherchoit querelle à ſon cordonnier qui lui avoit fait des ſouillers trop étroits,

(a) Elicitum eſt balneo aquæ tepidæ pondus unius libræ & unciarum octo, multum equitatum erat menſe Sept. *Keill.*

(1) *Aph.* 25.

qui avoient comprimé le gros orteil; tantôt c'étoit une entorſe, un faux pas; une autre année c'étoit une fluxion qu'il avoit gagnée pendant l'hiver.

La ſituation ſur les reins qu'il garda long-tems dans une attaque de Goutte, qu'il avoit effarouchée par des excès veneriens dans un âge aſſez avancé, lui procura nombre de pierres dans les reins, qui venant à s'engager ſucceſſivement l'une après l'autre dans les uretéres, produiſirent des coliques nephretiques affreuſes, avec vomiſſement, &c.

Je fus appellé pour le voir dans une de ſes terres. Il n'étoit point alors queſtion de la Goutte, il en étoit quitte (c'étoit vers les fêtes de Pâques) je n'avois qu'à remedier à la nephretique; j'étois dans le préjugé vulgaire que le bain relâchant les parties, ſi je le baignois, la Goutte pourroit revenir, mais la douleur & le danger de la nephretique l'emportoit ſur la crainte de renouveller la Goutte. Je le fis baigner, la douleur calma beaucoup au premier bain, & au ſecond il ſentit deſcendre une petite pierre qu'il rendit avec les urines au troiſiéme bain. La colique

nephretique s'étant renouvellée, je le replongeai dans le bain, qui soulagea la douleur, & par sa continuation il rendit une seconde pierre, & enfin successivement les bains furent continués près d'un mois, jusques à ce qu'il ne ressentit plus ni douleur ni pesanteur dans ses reins, & qu'il eût rendu une cinquiéme pierre.

Il sembloit que ce long usage des bains devoit attirer un accès de Goutte des plus affreux, suivant le préjugé vulgaire, & je m'y attendois; mais bien-loin de-là, je fus agréablement surpris de voir qu'il fut pendant trois ans exempt de Goutte, qui revint pourtant ensuite, parce qu'il se la procura par les mêmes fautes qui la lui avoient causée la premiere fois.

Peut-on attribuer cette longue tréve de la Goutte qu'à l'usage des fréquens bains, dont il fallut se servir pour guérir la nephretique. Ces bains ramollirent la peau, fondirent les concrétions qui pouvoient se trouver dans les canaux de la perspiration, & la rétablirent, comme les expériences de Sanctorius & Keill, que nous avons citées, le confirment.

Je connois un Millionaire attaqué de la Goutte & de la néphretique, qui dans la plus grande violence de l'accès ſe plonge dans le bain d'eau tiede, qui lui procure le même ſoulagement dans la douleur de la Goutte, que dans la néphretique, il a même éprouvé que le grand accès étoit beaucoup plûtôt fini.

C'eſt une expérience qu'il a voulu faire *Domi ſuæ* contre mon avis ; car quoiqu'il ait épuiſé par la perſpiration, que le bain procure, une partie de la matiere qui auroit allongé l'accés ; néanmoins comme il calme la douleur, qui eſt l'outil dont la Nature ſe ſert pour briſer les matieres qui ſont déja ſéqueſtrées dans les articles, il eſt à craindre qu'elles s'y candiront, & formeront des matieres tophacées qui le rendront perclus de bonne heure.

L'expérience m'a fait voir en pluſieurs occaſions que les Goutteux inquiets, impatiens de la douleur, qui mettent des cataplâmes anodins & narcotiques ſur la partie affligée, payent cher ce ſoulagement ; & qu'ils ſont privés de bonne heure du mouvement des articles.

Mais

Mais rien ne prouve tant l'utilité du bain dans la Goutte que le ſuccès incroyable que les Goutteux ont trouvé dans les bains de Bareges. Cette ſource miraculeuſe doit ſon efficacité principale au rappel de la perſpiration qu'elle opere, comme nous l'avons dit dans la Diſſertation ſur les maladies vénériennes pag. 171. remarque troiſiéme. C'eſt par-là qu'elle eſt ſouveraine dans toute ſorte de tumeurs qui fondent à Bareges. *In tumoribus perſpiratio utilis.* (1) C'eſt par le rappel de la perſpiration qu'elle eſt ſpécifique & ſouveraine dans les maladies inconnuës, & c'eſt auſſi par le même moyen qu'elle guérit les Goutteux.

Feu M. Monnereau, Avocat dans notre Parlement, d'une brillante réputation, tourmenté de la Goutte qu'il avoit à titre d'héritage, que ſon étude forcé & ſes méditations continuelles dans ſon cabinet, avoient fait éclore de bonne heure, ayant un grand crâne, beaucoup d'embonpoint, en un mot conforme au portrait que Sydenham donne d'un Goutteux, s'étoit guéri vingt ans avant ſa mort de la Goutte par les

(1) *Sanct. aph.* 100. *ſect.* 1.

bains de Bareges où il alloit de deux en deux ans.

M. Seris Docteur en Médecine, Professeur Royal dans l'Université de Bordeaux, & aggregé à notre collége, m'a dit avoir connu un Gentilhomme qui avoit trouvé le même succès pour la guérison de la Goutte dans les bains de Bareges.

Mais non seulement la douche des eaux appliquée sur la surface du corps rappelle la perspiration en ramollissant la peau, relâchant la crispature des fibres, fondant & détruisant les concrétions qui peuvent s'être formées dans les canaux de la perspiration ; mais encore leur boisson est excellente à produire cet effet.

Cette eau bûë à la quantité de trois ou quatre livres le matin, n'excite ni sueur, ni cours de ventre, ni vomissement, ni urines en abondance, le malade se trouve pourtant le lendemain du même poids, preuve certaine que cette eau passe par la perspiration, & le malade ne connoît d'autre effet de cette abondante boisson, que de trouver chaque jour sa chemise grasse & onctueuse, comme si on l'avoit trempée

dans de l'huile, & de voir diſparoître à vûë d'œil les ſymptômes de ſon mal qui l'a porté à faire le voyage de Bareges.

Au bain de Bareges ſe trouve analogue le bain dans la vendange de raiſins bien mûrs & échaufés par la fermentation. Cette douce chaleur des parties ſulphureuſes de la vendange échaufée, ramollit la peau, fond les concrétions qui ſervoient d'obſtacle à la ſortie de la perſpiration, & guérit la Goutte de cette maniere.

Liſez Skenchius page 661. & la ſuivante 662. vous verrez des ſuccès étonnans qu'il rapporte du bain fait dans la vendange des raiſins bien mûrs pour la guériſon de la Goutte.

Mais pourquoi aurions-nous recours au témoignage des étrangers, tandis que deux célebres auteurs, l'un de la Faculté de Paris, & l'autre de celle de Montpellier, font l'éloge des bains & des étuves dans la vendange pour la guériſon de la Goutte.

Louis Duret dans ſes annotations ſur Hollerius page 502. *Sed mirificè prodeſt vinaceorum uſus tempore vindemiarum, ſi vinacea exportentur è torculari in hor-*

ræum, & stragulis operta incalescant; in his æger contineat pedes, tibias, crura aut brachia, vel etiam totum corpus. Je l'ai éprouvé cent fois, & il n'y a rien de meilleur sous le ciel, *mustum præscribunt sed malè, quia est pingue, oleosum & frigidum, quamvis fervens.*

Riviere de Montpellier dans sa pratique page 294. fait mention du même remede, & rapporte tout au long un passage de Solennander *consilio* 12. *sect.* 4. qui prouve l'utilité de ce bain de la vendange, & finit en avertissant que plus les raisins sont mûrs, plus leur vendange est utile à la Goutte. *Quo autem uvæ maturiores sunt, eò plus adjumenti vinaceorum usus affert.*

Ce fait de pratique, que les Médecins François & étrangers établissent, est une preuve bien convaincante que nous devons chercher la cause primitive de la Goutte dans la peau que la vendange ramollit & désobstruë, & par-là procure la sortie libre de la perspiration; car qui pouroit se persuader que si la Goutte venoit de la tête, ou du suc nerveux de l'estomac, que la seule douche de vendange fût capable d'y remédier?

J'ai toûjours été persuadé que les préjugés qu'on avoit conçûs sur les causes erronées de la Goutte, & sur son incurabilité, avoient fait négliger cette expérience, & regarder le remede comme puerile.

Au reste, quand je propose le bain pour les Goutteux, j'en excepte ceux qui par la longueur de la maladie, ou par d'autres causes, ont de grandes dispositions à l'hydropisie, ayant les jambes & les pieds édémateux & enflés; car le bain fait croître les enflûres avec une rapidité inconcevable, & précipite dans l'hydropisie ceux qui y sont disposés, comme on peut le voir dans l'observation quatorziéme, page 143. du Traité des maux vénériens.

Le second moyen pour rappeller la perspiration, est l'exercice & le mouvement. *Quæ facilem perspirationem reddunt, hæc sunt jejunium, exercitium, vigilia, & ira.* (1) Nous avons fait voir dans le chapitre précédent combien l'exercice & le mouvement étoient efficaces pour procurer la perspiration, nous avons cité divers aph. de Sanctorius qui le prouvent, & que nous ne répeterons pas

(1) *Sanct. aph. 67. sect. 4.*

ici: nous ajoûterons ſeulement que les parties qui ont le plus de mouvement, ſont auſſi celles qui tranſpirent davantage; & la preuve en eſt évidente, puiſque la peau qui recouvre les muſcles qui ſont les plus employés, eſt couverte de poils, & plus longs, & en plus grand nombre, parce que la matiere de la perſpiration qui ſort en plus grande abondance, les arroſe comme autant de plantes, & les fait croître en plus grande quantité ſur les muſcles employés, qu'ailleurs.

La poitrine, par exemple, qui eſt dans un mouvement perpetuel, ſoit en veillant, ſoit en dormant, par le jeu de la reſpiration, ou par l'exercice de la parole, eſt recouverte de poil, ſoit parce que les muſcles de la reſpiration expriment en abondance cette matiere perſpirable, qui leur ſert de douce roſée & de nourriture, ſoit parce que les deux grands pectoraux, qui ſervent aux mouvemens des bras, & qui ſont ſouvent mis en uſage, contribuent à l'expreſſion de la perſpiration.

Les muſcles deltoïdes, ſi ſouvent employés pour les mouvemens des bras

(qui ſelon M. Duverney, ſont les muſcles les mieux marqués de tout le corps, dans leſquels un million des fibres font leur contraction & leur effort dans le même point) ſe trouvent parſemés dans la peau qui les récouvre, de poil, & les peintres qui repréſentent des bras des hommes nuds, ne manquent point à y peindre le poil long & en abondance.

Les muſcles qui ſont placés dans l'avant-bras, qui font joüer le poignet, la main & les doigts, ſont auſſi recouverts d'une peau veluë; les muſcles feſſiers, les jambes & autres parties qui ſont les plus exercées, ſont auſſi les plus veluës.

Les jouës & le menton, qui ſont dans un mouvement preſque continuel, ſoit à cauſe de la maſtication, ſoit à cauſe de la parole, expriment en abondance cette matiere de la perſpiration, & font croître la barbe.

On voit ſur la peau, qui recouvre la ligne blanche de l'abdomen, un rang de poil diſtingué & plus fourni & plus long qu'ailleurs, parce que la ligne blanche ſervant de point d'attache aux muſcles de l'abdomen, tout l'effort des

obliques externes & internes y aboutit; ſoit du côté droit, ſoit du côté gauche; & ce mouvement ſi conſidérable eſt la cauſe que le poil y croît plus qu'ailleurs, puiſque la perſpiration y abonde davantage.

Enfin les aiſſelles & les aînes, placées à la naiſſance des extrêmités, tant ſuperieures qu'inferieures, tranſpirent auſſi beaucoup, & par cette raiſon le poil y croît davantage.

Il eſt donc certain que l'exercice & le mouvement favoriſent la perſpiration, & qu'ils ſont utiles par conſéquent pour préſerver & guérir de la Goutte. Le vulgaire ſemble avoir fait cette obſervation, puiſqu'il a paſſé en proverbe, quand on parle d'un homme laborieux, il n'aura pas la Goutte, il agit trop.

Auſſi Sydenham dans pluſieurs endroits recommande l'exercice aux Goutteux comme le principal remede: *Exercitium corporis facile palmam præripit*; il avertit que cet exercice doit ſe faire chaque jour. *Exercitatio corporis, niſi quotidiana fuerit, nihil juvabit.* « Et » quoique, dit-il, un vieillard inquiet » peu diſpoſé à l'exercice, à cauſe de

la

» la douleur qu'il reſſent, regarde cette
» te propoſition comme une condition
» très-dure ; cependant, s'il y manque,
» le reſte ne lui ſervira de rien. Les in-
» tervales entre les attaques de la Gout-
» te ne peuvent être que courts ſans un
» exercice corporel & aſſidu ; & même
» il ſera très-ſujet à la génération de la
» pierre, qui eſt un mal plus dangereux
» que la Goutte.

» Ajoûtez à cela que vous empêchez
» que les nodoſités ne ſe forment dans
» les articles par un long repos, ce qui
» doit être compté pour beaucoup. (1)

» L'exercice à cheval doit être pré-
» feré à tous les autres, pourvû qu'on
» ne ſoit pas dans un âge fort avancé,
» ou qu'on n'ait pas la pierre dans la
» veſſie ; dans ces deux cas la voiture
» du caroſſe doit être préférée ; & com-
» me les Goutteux ſont ordinairement
» riches, & que leurs richeſſes leur ont
» procuré la Goutte, ils ont du moins
» la conſolation de pouvoir entretenir
» un caroſſe pour profiter de cet exer-
» cice, lorſqu'ils ne peuvent pas mon-
» ter à cheval. »

Cet exercice doit ſe faire dans un

(1) *Syd. pag.* 590.

bon air & à la campagne plûtôt que dans les grandes villes; nous en avons dit les raiſons dans la diſſertation ſur la Phtiſie.

L'exercice dans la Goutte, ſoit dans l'accès, ſoit dans les intervales, eſt encore recommandé par Baglivi dans ſa pratique. *Podagrici ſi aliter exerceri nequeant, exerceantur librum altâ voce legendo, nam & loquela inter exercitii genera à Plinio reponitur.*

« L'experience m'a fait connoître » que l'exercice corporel étoit utile & » profitable, non-ſeulement dans les intervales de la Goutte, mais même dans » les accès; & quoique la douleur & » l'impuiſſance de faire de l'exercice ſemblent former une contreindication inſurmontable, cependant le travail doit » être executé, quoiqu'au commencement des accès il paroiſſe impoſſible » d'être tranſporté dans un caroſſe, plus » encore d'en ſupporter la ſecouſſe; cependant ſi le malade en fait l'eſſai, il » éprouvera qu'il ſouffre moins par ce » mouvement, que lorſqu'il étoit aſſis » ſur ſa chaiſe dans ſa maiſon. (1)

» S'il ſe fait voiturer en caroſſe quel-

(1) *Syd. pag.* 595.

» ques heures le matin, & autant l'après-
» midi, cet exercice lui procure l'avan-
» tage de dormir presque toute la nuit
» sans douleur : au lieu que lorsqu'il
» restoit assis tout le jour chez lui, il
» passoit presque toute la nuit sans fer-
» mer l'œil. Cet exercice, quelque mo-
» dique qu'il soit, lasse le Goutteux, &
» lui procure le sommeil.

» Ajoûtez à ces avantages, celui de
» prévenir la pierre dans la vessie que
» la vie oisive, paresseuse & sedentaire
» engendre le plus souvent.

» Et ce qui doit encore engager le
» Goutteux à supporter cet exercice,
» c'est qu'il évite par-là d'être perclus de
» bonne heure de ses membres. Ce mal-
» heur est arrivé à plusieurs, qui refu-
» soient d'étendre leurs jambes dans des
» accès un peu longs, parce que la dou-
» leur occupoit le genouil. En un mot,
» rien de si frivole que l'espérance de
» guérir la Goutte sans l'exercice. » (1)

J'ai connu un Gentilhomme podagre depuis bien des années, qui d'abord que la Goutte le prenoit, se faisoit monter à cheval ; un quart d'heure après il ne souffroit point ; il alloit à la chasse

(1) *Syd. pag.* 596.

du liévre après les chiens courans, & diſſipoit ſon attaque de Goutte de bonne heure, & en diminuoit conſidérablement la douleur.

Cet avantage, cette utilité de l'exercice corporel, ſoit dans les accès de la Goutte, ſoit dans ſes intervales ſi bien marqués dans les auteurs, & prouvés par l'expérience, ne ſont-ils pas une preuve inconteſtable, que la Goutte dépend du défaut de la perſpiration, puiſqu'à meſure qu'on la rappelle par l'exercice, ou l'on la prévient, ou l'on la diſſipe? Or rien n'eſt plus propre à rappeller la perſpiration que l'exercice. Voyez la quatriéme ſection de Sanctorius, & autres aphoriſmes que nous avons cités ci-deſſus.

Mais non-ſeulement l'exercice corporel eſt utile & profitable, ſoit pour préſerver, ſoit pour guérir de la Goutte, mais il l'eſt encore dans toutes les maladies chroniques, ſur-tout l'exercice à cheval. *Demum in chronicis omnibus.* (1) Nous en avons parlé dans la diſſertation ſur la Phthiſie.

J'ai vû étant à Paris en 1698. un fait que la poſtérité aura de la peine à croire, & regardera comme un preſti-

(1) *Bag. pr. med.*

ge & une illuſion. Un payſan nommé Chriſtophle Ozanne, natif & habitant du village de Chaudray en Normandie, fut tout à coup réputé pour excellent Médecin: on diſoit, qu'il avoit été valet d'un Médecin qui lui avoit enſeigné la vertu de quelques ſimples; il eſt inconcevable combien de malades de Paris ſe faiſoient tranſporter à Chaudray pour conſulter l'oracle. Madame Blavet, ruë contreſcape fourniſſoit des caroſſes trois fois la ſemaine pour aller à Chaudray, & il étoit des jours qu'elle étoit obligée de doubler & tripler ſes voitures, ſans compter ceux qui y alloient dans leurs équipages ou ſur leurs chevaux. Ce payſan donnoit ſes audiences dans ſa chaumiere, & vouloit qu'on ſe fit inſcrire, afin que chacun fût expédié à ſon tour, ſuivant l'ordre de ſon arrivée, ſans diſtinction de rang ni de qualité. Ses remédes rouloient ſur quelques ſimples herbes ou racines, dont il faiſoit le plus ſouvent commencer l'uſage à Chaudray, ſur des ſachets qu'il faiſoit porter ſur la poitrine, ſur l'eſtomach, ou ſur la tête. Il ne ſouffroit aucune réplique quand il avoit prononcé ſon

avis, & ne vouloit point qu'on diſputât.

On diſoit qu'un jeune mari, ayant propoſé à ſon épouſe indiſpoſée d'aller à Chaudray, elle y conſentit. Etant admiſe à l'audience; cette jeune femme conta ſon mal, le mari y ajoûta tout de ſuite ce qu'il croyoit le plus convenable pour bien établir le fait de la maladie, afin d'avoir un avis ſolide. Madame, dit Chriſtophle, votre mal vient de ce que vous avez été mal accouchée. Le mari répondit que cela ne ſe pouvoit, qu'il n'y avoit que trois mois qu'ils étoient mariés, & que ſon épouſe n'avoit point eu d'autre mari que lui. Monſieur, je n'ai point autre choſe à vous dire, repartit Chriſtophle, c'eſt à vous à vous payer de raiſon ſi vous voulez. A un autre.

J'ai ſouvent fait reflexion qu'une réputation ſi étenduë qui attiroit à Chaudray, non-ſeulement un concours de Pariſiens, mais même des Provinces circonvoiſines, avoit quelque fondement; & je ſuis perſuadé que le ſoulagement qu'éprouverent certains malades du voyage de Chaudray, qui furent la baſe & le fondement du grand bruit que fit ce particulier, dépendoit,

non des ſimples qu'il donnoit, mais du mouvement de la voiture, & du changement d'air.

Ce n'étoit point des malades atteints de maladies aiguës qui ſe faiſoient voiturer à Chaudray, ce n'étoit que ceux qui avoient des maladies chroniques, qui leur permettoient le tranſport ; & nous avons fait voir ailleurs de quel ſecours ſont la voiture & le changement d'air pour la guériſon de ces ſortes de maladies.

Quantité de Pariſiens ne ſont preſque jamais ſortis de l'enceinte de leurs murs ou des environs, où l'air eſt épais & peſant comme dans toutes les grandes villes, la perſpiration par conſéquent difficile : la ſecouſſe d'une voiture de 80. lieuës allant & venant, & l'air de la campagne rétabliſſoit la perſpiration, & l'on étoit redevable à ce rappel, du ſuccès qu'on attribuoit mal à propos, à l'herbe ou à la racine que donnoit le payſan.

Je crois que c'eſt cette peſanteur de l'air occaſionnée, ſoit par la ſituation de Paris, ſoit par la pouſſiere imperceptible qui eſt volatiliſée dans l'air par tant de mouvemens rapides & conti-

nuels, ſoit pour les vapeurs qui s'exhalent des boutiques, des écuries, &c. qui eſt la véritable cauſe qui produit des cours de ventre aux nouveaux venus de notre Province, & non pas l'eau de la Seine, comme pluſieurs l'ont cru. Je connois de mes compatriotes, qui pour ſe garantir du cours de ventre à leur arrivée, n'en ont point bû du tout, & qui cependant ont payé ce tribut.

Cette compreſſion de l'air portant obſtacle à la perſpiration, ſa matiere refoule dans les boyaux & cauſe les cours de ventre. *Cutis denſitas, alvi laxitas.* (1)

Mais s'il m'eſt permis de recherche encore d'autres preuves de l'utilité du mouvement, j'en trouverai dans les animaux, dans les arbres & dans les plantes.

Il eſt ſûr qu'on fait faire de l'exercice aux chevaux de prix, qu'on les promene, qu'on les exerce chaque jour au manége, & qu'ils s'en portent mieux.

Soleiſel recommande de les exercer par degrés avant d'entreprendre un voyage, & ils ſont mieux en état après de ſoutenir une longue traite. (2)

(1) *Hipp. in epid.*

(2) *Partie 2. pag. 169.*

Le vent fait croître les arbres suivant le ſentiment des Philoſophes. Les tuyaux qui contiennent la ſéve,ſont entrecoupés de diſtance en diſtance par des valvules, qui non-ſeulement partagent le poids de la colonne de la ſéve depuis les branches les plus élevées juſqu'à la racine, mais même qui ne lui permettent pas de rétrograder, mais d'avancer toûjours en haut. Lorſque le vent donne du mouvement à l'arbre, le plie & lui fait perdre de ſa rectitude, les tuyaux ſont allongés ; & perdant de leur diamêtre, ſont comprimés, & la ſéve par conſéquent forcée de monter en haut pour développer les feüilles & les fruits, & faire en même temps la croiſſance des arbres.

Enfin un vigneron fort experimenté m'a dit, qu'un pié de vigne attaché & aſſujetti à un eſchalat ferme & ſolide, periſſoit à vûë d'œil, lorſque ce pié de vigne ne pouvoit point avoir le jeu & le mouvement que le vent lui donne, & qu'il falloit que le pié de la vigne dominât l'eſchalat: (ce ſont ſes propres termes.)

Le troiſiéme moyen pour rappeller la perſpiration, & pour la favoriſer, eſt

de conserver une chaleur actuelle dans toutes les parties du corps. *Tanti est momenti ad sanitatem, sola caloris partium custodia* (1). Quand nous n'aurions d'autre Physique que celle d'Aristote, nous concevrions aisément l'efficacité de la chaleur pour procurer la perspiration. *Caloris est aperire, frigoris verò condensare.* Mais si nous lisons les Physiciens de nos jours, nous verrons que la nature de la chaleur consiste dans un mouvement rapide, vortiqueux & expansif des parties insensibles. (2) Quoi de plus propre que le mouvement rapide & expansif à tenir les tuyaux de la perspiration toûjours ouverts : & comme le froid les serre & les étrangle, par la raison des contraires, la chaleur doit les ouvrir & les dilater.

Il est donc question, pour soutenir une douce chaleur, & toûjours égale, que le Goutteux soit bien couvert. *Bene munitus vestibus probè perspirat, & redditur minoris ponderis.* (3)

Il faut qu'il soit vêtu dès qu'il est levé, & que l'air ne frappe la surface de son corps, ni la nuit, ni le jour, *cor-*

(1) *Chesnau.* pag. 452.
(2) *Duhan*, *quæst.* 16.
(3) *Sanct. aph.* 47. *sect.* 2.

poris partes tectæ salubriter perspirant : si vero à somno detectæ inveniantur, etiam ab aëre calidissimo eorum pori condensantur. (1)

L'interprête de Sanctorius prétend que son auteur s'est trompé, lorsqu'il a dit dans cet aphorisme, que l'air même très-chaud serroit les pores. Mais outre que tous les faits que Sanctorius propose, & qu'il a vérifiés par la balance, méritent du respect & de la croyance, il ne paroît pas difficile à concevoir que l'air étant un corps très-fluide & d'un grand ressort, lorsqu'il frappe la surface de nos corps immédiatement, il s'y moule & comprime fortement, soit les petites écailles, soit l'extrêmité des tuyaux excretoires qui débordent la peau ; il n'en est pas de même lorsque l'air ne le comprime que par-dessus les habits intermédiaires, qui ne pouvant jamais s'appliquer & se mouler sur la peau, comme fait l'air, laissent toûjours à la matiere de la perspiration la liberté de couler & de sortir.

J'ai oui dire à nos vieilles grand-meres, lorsqu'elles nous voyoient l'été sans bas, que rien n'étoit si mal sain ; qu'il falloit toûjours être vêtu, & il

(1) *Sanct. aph. 59. sect. 2.*

ſemble qu'elles avoient appris par expérience ou par tradition la vérité de cet aphoriſme de Sanctorius.

Ce même Auteur a obſervé que ſi l'on dort, les extrêmités inférieures découvertes qu'on tranſpire dans une nuit une livre de moins qu'à l'ordinaire : *Qui dormiunt pedibus ac coxis detectis, noctis ſpatio libra perſpirabilis exhalare prohibetur.* (1) Il a auſſi obſervé que le froid d'une ſeule partie ſupprime la perſpiration de tout le corps : *Si corporis pars hieme valde frigeſcat, ita totum corpus conſentit, ut totius perſpiratio minor fiat.*

Il n'eſt preſque perſonne qui n'ait obſervé que quand on a dormi la nuit découvert, on ſe trouve le lendemain ou travaillé de laſſitudes ſpontanées, ou fatigué par des douleurs, que l'exercice pourtant du jour diſſipe, s'il eſt aſſez conſidérable pour rappeller la perſpiration.

Au reſte, quand Sanctorius recommande d'être bien couvert, ce ne ſont pas des habits peſans dont il entend parler, puiſqu'il dit lui-même qu'ils nuiſent à la perſpiration : *Amictus valdè oneroſi, ſunt impedimento perſpirationi.* (2)

(1) *Aph.* 12. *ſect.* 4. (2) *Aph.* 55. *ſect.* 1.

attendu que le poids de ces habits comprime les petites écailles de la peau, ſous leſquelles ſont placés les canaux excretoires par où ſort la matiere de la perſpiration.

C'eſt donc des habits moëleux, faits d'étoffes neuves que Sanctorius veut qu'on ſe couvre. Le vulgaire a obſervé que les habits neufs ſont beaucoup plus chauds que les vieux & les uſés ; ce qui vient d'un duvet fin qui ſe trouve dans les habits neufs qui donne la chaleur, & qui s'eſt détruit & élimé dans les vieux par l'uſage.

De quelle importance ne ſont pas les flanelles d'Angleterre, portées ſur la peau pour préſerver, ſoit des douleurs rhumatiſmales, ſoit des fluxions ? Mais nous aurons lieu d'en parler dans le ſeptiéme moyen que nous propoſerons dans ce Chapitre.

L'avis important que Sydenham donne aux Goutteux, de ſe coucher de bonne heure, ſur-tout l'hiver, doit ſon efficacité à la chaleur douce actuelle, qui rappelle la perſpiration : *Eſt & aliud, quod tametſi parvi pendatur, magni tamen momenti eſt, tum in digerendo morbi fomite paroxyſmo adhuc vigente,*

quàm ad prohibendam ejuſdem materiæ generationem; nempe ut æger, maximè hiemis tempore, maturè lectum petat. Rien n'eſt ſi propre que le lit, pour conſerver une chaleur douce & unie, & pour rappeller la perſpiration : liſez le même Auteur, pag. 452. *At non teſtatur experientia, quemlibet lecto incluſum tempore brumali, ſtragulis modicè contectum, foco non accenſo, magis percaleſcere, quàm ſi idem probè veſtitus in eodem cubiculo extra lectum verſetur... de differentia notabili ſatis conſtat.*

Mais non-ſeulement le Goutteux doit être bien couvert, il doit encore faire un bon feu dans ſa chambre pendant l'hiver, qui eſt la ſaiſon où s'accumule la matiere de la Goutte : & pour prévenir cet inconvenient, il faut corriger la froideur de l'air par un bon feu. Kiell nous aſſure dans ſon aph. 26. que la perſpiration qu'excite un bon feu, va auſſi loin que celle que produit la chaleur de l'été : *Non minor eſt perſpiratio à foco hieme elicita, quàm à ſole in die æſtivo.*

Ce ſeroit donc bien manquer, que de négliger un moyen ſi eſſentiel & ſi ſimple pour prévenir & guérir la Goutte,

que celui de faire un bon feu dans la chambre d'un Goutteux. Car puiſque la chaleur de l'été le préſerve de toute attaque, parceque la perſpirarion va ſon train dans cette ſaiſon; pourquoi ne pas employer l'hiver un moyen ſi ſimple & ſi connu, puiſque par l'aphoriſme cité il produit le même effet que la chaleur des jours caniculaires?

Le quatriéme moyen pour rappeller la perſpiration, c'eſt de ſe retrancher une partie des alimens qu'on avoit accoûtumé de prendre. Hippocrate nous propoſe deux préceptes généraux pour conſerver la ſanté; le premier, de ne point trop manger; le ſecond, de faire de l'exercice. *Duo ſunt generalia ſanitatis ſervandæ præcepta; primum eſt non ſatiari cibis; alterum verò eſſe impigrum ad labores.*

Nous trouvons un texte précis & formel dans la Sainte Ecriture, qui fait voir que l'abondance des alimens nuit à la ſanté. *Noli eſſe avidus in epulatione, neque te effundas ſuper eſcam; nam in multis cibis erit infirmitas; qui verò ſobrius eſt, ille adjicit vitam.* On peut voir dans le traité des diſpenſes du Carême, combien l'abſtinence &

la ſobrieté ſont utiles pour la ſanté.

Ce précepte général reçoit une application mieux marquée & plus particuliere dans la Goutte ; car comme nous avons la perſpiration à ménager & à rétablir, un des plus puiſſans moyens qu'on puiſſe pratiquer, eſt le jeûne auquel on donne le premier rang : *Quæ facilem perſpirationem reddunt, hæc ſunt, jejunium, exercitium, &c.* (1) Nous en avons propoſé la raiſon dans le chapitre précedent ; elle eſt d'une ſi grande importance, que le lecteur ne trouvera pas mauvais que je la repete ici.

Après le repas, dans les gens qui ſe portent le mieux, la perſpiration languit pendant quatre heures, elle ne coule guéres que quatre onces par heure ; depuis la quatriéme heure, juſqu'à la neuviéme, la perſpiration coule près de demi livre par heure. Si vous redoublez un repas avant la neuviéme heure, vous ſuſpendez de nouveau la perſpiration pour quatre heures. Dans quel travail ne jettez-vous pas la nature, en accumulant ſur les arrerages de la perſpiration du premier repas l'embarras de la perſpiration du ſecond?

(1) *Aph.* 67. *ſect.* 4.

Il

Il n'eſt pas poſſible que pendant cette longue ſuſpenſion, & dans l'impoſſibilité où vous mettez la nature d'épuiſer le tout, les canaux excrétoires ne s'affaiſſent & ſe colent faute d'uſage, ſurtout lorſque le lendemain & les jours ſuivans, vous continuez à vivre dans la même intempérance.

Mais lorſque vous ne prenez qu'autant d'alimens qu'il en faut pour ſoûtenir la vie, vous mettez le ſolide au-deſſus du liquide; outre que la perſpiration va ſon train ſans obſtacle, ſans interruption, les vaiſſeaux n'étant point gorgés de ſucs, ſe contractent à l'aiſe, briſent & affinent infiniment les ſucs qui doivent être chaſſés par la perſpiration.

Auſſi Sydenham ne permet aux Goutteux que de dîner, *Prandere tantùm expedit; non cænent itaque qui podagræ ſunt obnoxii.* (1) Car comme le lit & le ſommeil (*a*) ſont propres à la perſpiration, il ne faut point interrompre la nature pendant ce temps, en l'occupant à l'ouvrage de la digeſtion.

(1) *Pag.* 579.

(*a*) Duplo magis perſpirat dormiens, quàm vigilans: hinc illud famoſum, duæ horæ quietis perindè juvant, ac una ſomni. *Sanct. aph.* 18. *ſect.* 4.

Il y a d'ailleurs une raiſon anatomique qui doit défendre aux Goutteux de ſouper : la voici. L'eſtomach eſt placé ſur l'aorte ; lorſqu'il eſt rempli d'alimens, que le Goutteux ſe couche après ſon ſouper, ce viſcere peſe ou perpendiculairement & à plomb ſur cette grande artere, lorſqu'il ſe couche ſur le dos, ou du moins lateralement lorſque le Goutteux ſe couche ſur l'un des deux côtés, cette compreſſion gêne & diminuë la deſcente du ſang, & le fait réfléchir par les arteres ſupérieures en plus grande colomne vers le cerveau. Cette plus grande abondance de ſang vers cette partie cauſe des rêves (*a*), des inſomnies (*b*), des agitations (*c*), qui diminuent la perſpiration, comme Sanctorius l'a obſervé.

Mais lorſque le Goutteux a placé ſon repas au dîner, la ſituation perpendiculaire, qu'il garde pendant la journée,

(*a*) Qui dormiunt & non ſomniant, meliùs perſpirant, & vice verſâ. *Sanct. aph.* 27. *ſect.* 4.

(*b*) Quæ impediunt ſomnum, impediunt quoque perſpirationem cocti perſpirabilis.

(*c*) Somnus inquietus impedire ſolet trientem ſolito perſpirationis. *Aph.* 5. *ſect.* 4.

Longè magis perſpirat corpus in lecto quieſcens, quàm in lecto crebra & frequenti agitatione circum volutum. *Aph.* 4. *ſect.* 5. *Sanct.*

fait que l'eſtomach porte à faux ſur la grande artere, & la digeſtion qui a eu tout le loiſir de ſe faire, laiſſe l'eſtomach vuide le ſoir hors d'état de comprimer l'aorte, ſoit par ſon poids, ſoit par ſon volume.

De ne faire qu'un repas, c'eſt un précepte indiſpenſable pour les Goutteux, & de le placer au dîner, c'eſt un conſeil ſalutaire pour ceux qui ont paſſé l'âge de 50. ans. On ne doit point eſperer de croître à cet âge, & ſi nous ne ſoulageons pas la perſpiration qui diminuë pour lors, on ne doit point eſperer une longue vieilleſſe, ni d'être exempt des maladies qui ſont ſon appanage.

D'ailleurs par cette diette la gourmandiſe n'y perd rien, puiſqu'un repas que l'on prend dans les vingt-quatre heures avec goût, fait plus de plaiſir que trente qui ſe ſuccedent de près les uns aux autres que l'on prend par habitude, plûtôt que par beſoin, & preſque toûjours ſans appétit.

Je connois des gens diſtingués par leur place, & plus encore par leur mérite, qui ſe trouvent à merveille de s'être mis par degrés, & peu à peu à

ne ſaire par jour qu'un ſeul repas à dîner.

J'ai le plaiſir de voir notre jeuneſſe Bourdeloiſe, qui paſſe pour aimer la table, dans l'uſage de ne point ſouper, quand elle a bien dîné; & ſuivre le précepte que Riviere nous donne dans ſes inſtituts, *Poſt lautiores epulas utile omnino eſt ſequentem paſtum prætermittere.*

Enfin j'ajoûte, pour faire voir combien eſt utile la ſobriété au rappel de la perſpiration, & par conſéquent à la guériſon de la Goutte, qu'elle a été ſeule capable ſans autre ſecours de la guérir.

Nous liſons, dit ſaint Jérôme, pag. 205. *adverſus Jovinum*, « Que quel» ques Goutteux après avoir mangé leur » bien, ſont guéris par les alimens ſimples » qu'ils ont été forcés de prendre à la » table des pauvres, delivrés de l'em» barras de régler leur ménage, qu'ils » avoient détruit par des repas ſomp» tueux, qui ruinent également le corps » & l'ame. »

Vous trouverez dans Skenchius l'obſervation ſuivante. « François Pechius » âgé de 50. ans, Goutteux, accablé

» des accès & tourmens de la Goutte, » monta ſur une mule, & partit pour » exécuter les ordres que lui avoit don- » nés le Grand Duc. Un Marquis le » ſaiſit & l'empriſonna près de Verceil: » ſa femme & ſes enfans le croyoient » mort. Il y avoit 20. ans qu'il étoit » en priſon, lorſque les François firent » une irruption en Italie l'an 1556. pri- » rent la citadelle où il étoit détenu pri- » ſonnier, le trouverent en parfaite ſan- » té, & le délivrerent. Ce fut un ſpec- » tacle curieux pour les habitans de Ver- » ceil de le voir marcher par les ruës » ſans bâton, l'épée au côté, comme » un autre Lazare ſorti du tombeau, » conſervé par la grace de Dieu. Il étoit » redevable de la guériſon de ſa Goutte » au peu d'alimens que ſon geolier lui » donnoit pour l'empêcher de mourir » de faim. Il conclut l'obſervation par » ces paroles, *In cibo igitur medica- » mentum.* »

On peut voir dans Skenchius d'autres exemples de Goutteux guéris par la diette; & ils ſeroient moins rares, ſi ceux qui ſont attaqués de la Goutte, vouloient de bon cœur, & par principe de ſanté, ſe réduire à une ſobriété

raisonnable, que ceux dont nous venons de parler, pratiquerent à l'excès & par force.

Le cinquiéme moyen de rappeller la perspiration dans les Goutteux, c'est de leur procurer la tranquillité d'esprit : *Quinimo animi tranquillitas omni ope stabilienda est prudenter ; itaque secum meditetur æger mortalitatis suæ conditionem, nec se earum quæ eam sequuntur molestiarum exsortem stultus opinetur.*

Le chagrin supprime la perspiration, la tranquillité de l'ame la rétablit : nous en avons cité les aphorismes de Sanctorius dans la dissertation sur la Phthisie, page 366.

C'est donc à juste titre que Sydenham recommande la tranquillité de l'esprit pour rappeller la perspiration si nécessaire pour la guérison de la Goutte.

Il paroît par les deux réflexions qu'il propose, page 588. pour dissiper le chagrin & rétablir la tranquillité, qu'il n'étoit pas moins grand philosophe que grand Médecin : « Pour peu que le » Goutteux réfléchisse sur l'état & la » misere de la condition de l'homme, » sera-t-il assez sot pour se persua-

» der qu'il doive en être exempt, tan-
» dis que les Rois & les Princes ne
» le ſont pas ? Quand ſon chagrin lui
» viendra par la faute d'autrui, croit-
» il pouvoir réformer le monde, dont
» perſonne encore n'a été le maître,
» quelque puiſſant & quelque ſage qu'il
» fût ? »

Sa ſeconde réflexion eſt, que la vanité nous ſuggére des projets ambitieux & ſouvent ridicules, qui venant à échouer, nous regardons comme des vrais malheurs la chûte de ces ſyſtêmes frivoles & mal concertés ; & comme nous ſommes alors les auteurs de notre peine, qu'elle vient par notre faute, nous devons nous en conſoler. *Nec cuiquam ex voto ita cedebant res omnes, ac vana mens ſpoponderat.* (1)

A ces réflexions philoſophiques on peut en ajoûter une troiſiéme tirée du chriſtianiſme ; rien ne nous arrive de fâcheux que par la volonté de Dieu. *Ita volente Deo cujus nutu res eunt divinæ pariter ac humanæ, & quo præeunte vel ipſa decidunt ex arboribus folia. Nec fluunt capilli è capite, nec unus quidem perit ſine illius numine.* (2)

(1) *Syd. pag.* 588. | (2) *Duret. pag.* 438.

Pourquoi donc nous affliger de nos revers & de nos infortunes ? regardons-les plûtôt comme une correction dont un pere uſe envers ſon enfant, comme un châtiment ſalutaire d'un juge équitable & éclairé : ou bien conſidérons Dieu comme un Roi abſolu & deſpotique, qui uſe de ſon droit, & qui reprend à ſon gré nos biens & nos vies, dont nous ne ſommes que les dépoſitaires.

J'ai oui dire à un fameux prédicateur, que le ſacrifice que nous faiſions à Dieu de nos revers affligeans lui étoit très-agréable, & que nous devions regarder ces châtimens comme des pénitences qu'il nous impoſe, très-ſalutaires, quand nous les recevons avec ſoûmiſſion. Qui de nous, diſoit-il, miniſtres du Seigneur, oſeroit impoſer au tribunal de la confeſſion pour un crime, quelque énorme qu'il fût, une ſi auſtere pénitence, que l'eſt la perte d'une femme chérie, d'un fils bien né, bien élevé, reſpectueux, obéïſſant, d'un procès important; une maladie ruineuſe par ſa longueur, douloureuſe par ſes ſymptômes, effrayante par ſon danger, affligeante par la diette & l'amertume des remedes

des ; la perfidie d'un faux ami, &c.

J'ajoûte enfin que par des ſecrets reſſorts que la divine providence ménage, on a ſouvent vû les plus grands malheurs tourner au profit & à l'avantage temporels de ceux qui les éprouvent. Joſeph ne ſeroit jamais monté ſur le trône d'Egypte, s'il n'avoit été vendu par ſes freres, calomnié & mis en priſon pendant deux ans entiers.

Je connois une famille nombreuſe dont le pere laborieux, adroit & vigilant, mourut jeune dans le temps qu'il étoit en train de faire une ample fortune. Ce malheur affligeant a été la ſource du bonheur de cette famille ; elle a brillé, ſoit dans l'Egliſe, ſoit au ſervice du Roi, ſoit enfin dans le Barreau & dans les Finances. Le fils aîné m'a dit pluſieurs fois que ſi leur pere avoit achevé l'ouvrage de ſa fortune, que toute ſon ambition & celle de ſes freres ſe ſeroit bornée à joüir à loiſir & en repos du bien que leur pere leur auroit laiſſé, & à faire de bons repas aux dépens des épargnes du défunt.

Le ſixiéme moyen pour rappeller la perſpiration, eſt de s'abſtenir de l'uſage de Venus. Sydenham ſur cet article, dit,

page 591. & 592. « Qu'un vieillard
» Goutteux dont les esprits sont épuisés,
» & les articulations relâchées, seroit
» aussi imprudent à son avis, s'il s'amu-
» soit à ce plaisir, qu'un voyageur qui
» ayant une longue route à faire, se
» défairoit de l'argent dont il a besoin
» pour son viatique, avant de se mettre
» en chemin. De plus outre le mal
» qu'il se procure en ne réprimant point
» la convoitisie languissante d'un âge
» avancé, il renonce au privilege de
» joüir de ce jubilé que la Nature ac-
» corde aux vieillards comme un présent
» spécial, & un don excellent, lors-
» qu'elle les affranchit dans les dernieres
» années de leur vie de l'impétuosité
» des passions qui les ont tourmentés
» nuit & jour, comme autant de bêtes
» féroces pendant leur jeunesse. Le plai-
» sir à satisfaire leurs passions ne peut
» en aucune maniere compenser cette
» longue chaîne de maux qui les ac-
» compagnent, ou qui en sont les sui-
» tes.

Nous avons fait voir dans le chapitre précédent, que l'usage immodéré de la galanterie supprimoit la perspiration même dans les jeunes gens. *Quarta*

pars perſpirabilis poſt coitum immoderatum prohiberi ſolet: (1) & que c'étoit une cauſe très-fréquente de la Goutte. Le moindre uſage dans un vieillard eſt un excès, *ſenes interimunt coitus*, *&c.* (2) & puiſque la galanterie a été capable de procurer la Goutte, elle eſt encore à plus forte raiſon en état de la ſoûtenir.

Outre le mal réel que la galanterie procure, de quel ridicule outré ne ſe charge pas un vieillard libertin & goutteux, il eſt en même temps & la riſée du public & la dupe de ſes maîtreſſes.

La vieilleſſe a ſes plaiſirs tout comme les autres âges, & peut-être même plus ſolides & plus raiſonnables, ſans que nous ayons beſoin de les chercher dans les amuſemens des jeunes gens.

Le ſeptiéme moyen de rappeller la perſpiration, c'eſt de ſe faire frotter avec une main garnie d'une mitaine de groſſe laine, dans les endroits que nous avons marqué que la perſpiration jouë le plus, & cela doit être pratiqué chaque jour principalement l'hiver.

Je ſçai que ce moyen paroîtra riſible & ridicule à bien des gens; mais je prie le lecteur de donner ſon attention aux

(1) *Sanct.* (2) *Sanct.*

ſuivantes réflexions avant de porter ſon jugement.

Premierement, la friction étoit en uſage chez les Romains avant qu'on eût trouvé l'uſage du linge : ils ſe ſervoient d'une mitaine de laine qu'on appelloit Strigil, dont Solleyſel prétend qu'eſt dérivé le nom d'étrille (inſtrument dont on ſe ſert pour panſer & étriller les chevaux.)

Secondement, Gallien dans ſon livre troiſiéme, pour conſerver la ſanté, propoſe pour un moyen, la friction, qu'il appelle en Grec *apoterapeia* : il en fait de trois eſpeces, friction légere, friction médiocre, & friction forte. On en déterminera le choix par le beſoin & par la fin que l'on ſe propoſe : car comme nous ne cherchons qu'à donner iſſuë à tous les excrémens des parties ſolides de l'animal, qui ont été briſés & diviſés par l'exercice, & qui ſéjournent encore dans le corps, il eſt important d'avoir recours aux frictions, qui doivent être adminiſtrées par une main étrangere.

Troiſiémement, nous avons vû M. le Marquis du Repaire, Gouverneur du Château Trompette de Bordeaux, vieil-

lard centenaire, qui trente ans avant ſa mort, s'étoit garanti & guéri de la Goutte par le moyen de ces frictions. Un de ſes valets de chambre, nommé Beauvais, n'avoit preſque d'autre emploi auprès de ſa perſonne que de le broſſer & frotter chaque jour ſoir & matin avec une main garnie d'une mitaine de laine.

Quatriémement, ſi nous donnons attention à la ſtructure de la peau que Lewenhoeck nous a développée, on ne peut ſe diſpenſer de croire l'utilité que cette friction apporte au rappel de la perſpiration dans les Goutteux. Ces petites écailles qui recouvrent la peau, ces petits canaux excrétoires qui la débordent, peuvent-ils manquer d'être ouverts & relevés lorſqu'on frotte une partie en tout ſens, allant & venant? peut-on douter que par une mâle & redoublée compreſſion qu'ils ſouffrent, on n'exprime la matiere qui y ſéjourne pour en procurer la ſortie.

Examinons un peu ce qui ſe paſſe dans le prurit, dans la démangeaiſon : Gallien le fait dépendre des matieres ſalines, qui n'ayant pas leurs iſſuës libres, ſéjournent ſur la ſurface de la peau, *Difficilem*

habent per cutim evacuationem. (1) L'inſtinct naturel nous porte à gratter avec les ongles, même ſouvent la nuit en dormant, la partie qui ſouffre le prurit, & en la grattant à diverſes repriſes nous procurons la ſortie des matieres qui l'excitoient.

J'ai été ſurpris que les anatomiſtes, parmi les uſages qu'ils ont donné aux ongles, ayent oublié celui de gratter, qu'on ne peut en aucune maniere leur conteſter; puiſque tous les animaux, auſquels la nature en a donné, s'en ſervent à cet uſage.

Cinquiémement, liſons Solleyſel, écuyer dans ſon Parfait Maréchal, pag. 127. dans le chap. 49. de la néceſſité qu'il y a d'étriller, & de panſer les chevaux. Nous tirerons par l'analogie des conſéquences juſtes & inconteſtables de l'utilité que doit produire la friction dans les Goutteux. Il dit; « Qu'il n'eſt » pas moins néceſſaire de panſer & d'é» triller les chevaux, que de les nourrir, » & qu'un cheval avec moins de nour» riture diſtribuée méthodiquement, bien » panſé, bien étrillé, s'entretiendra plus » gras, plus beau, & plus agréable, qu'a-

(1) *Com. in aph.* 31. *ſect.* 3.

» vec beaucoup de nourriture, s'il n'eſt
» pas bien panſé. »

Il dit, page 129. part. 2. « Que des
» excrémens de la troiſiéme coction,
« (c'eſt-à-dire, la matiere de la perſpi-
» ration) les uns ſont ſubtils, qui s'ex-
» halent & s'en vont par l'inſenſible tranſ-
» piration; & les autres plus craſſes &
» plus épais, s'attachent & s'arrêtent ſur
» la peau du cheval: & comme ces ex-
» crémens ſont ſalés naturellement, ils
» acquierent une nouvelle acrimonie par
» le ſéjour qu'ils y font, ce qui tient les
» chevaux de cœur inquiets & triſtes, ſi
» l'on n'a le ſoin d'ôter ſoigneuſement
» cette craſſe tous les jours; on l'emporte
» avec l'étrille.

» Cet excrément, quoiqu'inſenſible,
» abonde extrémement dans tous les ani-
» maux, & particuliérement dans les
» chevaux, dans leſquels on en trouve-
» ra une grande abondance, ſi l'on veut
» faire la ſuivante ſupputation.

» Peſez le foin, l'avoine, l'eau en-
» fin tout ce qu'un cheval prend dans les
» 24. heures, peſez pareillement les ex-
» crémens du ventre & de l'urine qui
» ſortent dans le même temps, vous trou-
» verez qu'il ſort inſenſiblement plus de

» 25. livres par jour dont une partie » ſort par la reſpiration, & une autre » par le cuir. Le calcul eſt fort aiſé, » cependant peu de perſonnes y font ré- » flexion. Auſſi la nature a été fort pré- » voyante, de faire le cuir des chevaux » beaucoup plus ouvert que celui des » autres animaux à quatre pieds, afin » de donner facilité aux exhalaiſons » de tranſpirer, & de ſortir hors du » corps.

» Ceux qui aprêtent le cuir des che- » vaux, le trouvent ſi poreux & ſi ou- » vert, qu'il ne vaut du tout rien pour » l'uſage des harnois.

» Lorſque cette craſſe ſéjourne trop » long-temps ſur le cuir, elle bouche » les pores, & empêche les autres va- » peurs de s'exhaler: & ainſi ces ſuper- » fluités qui reſtent parmi le ſang, l'al- » terent & le corrompent, &c. »

Ne reconnoiſſez-vous pas à ce langage d'un écuyer, une phyſique analogue à celle que nous avons établie par les expériences de Sanctorius? & ſi la friction eſt ſi indiſpenſable au (*a*)

(*a*) La Nature toûjours ſage & prudente, a fait aux chevaux les pores de la peau très-ouverts, & aux animaux ruminants très-petits & ſerrés. Le

cheval pour lui procurer la perſpiration, peut-on douter qu'elle ne ſoit utile dans l'homme, & ſur-tout dans les Goutteux qui en ont le plus de beſoin?

cuir de ceux-ci eſt excellent pour les harnois, le cuir des chevaux n'eſt d'aucun uſage. La raiſon de cette différence eſt que la Nature deſtinoit les animaux ruminants comme le mouton & le bœuf, &c. à la nourriture de l'homme, & pour cet effet elle a quadruplé en eux les organes de la digeſtion, & ſemble ne s'être occupée dans leur compoſition, qu'à redoubler & multiplier eſtomach ſur eſtomach, afin que ces animaux puſſent faire une parfaite digeſtion, & un broyement achevé de leur nourriture. Il ne falloit donc point laiſſer les pores de leur peau fort ouverts, puiſque les excrémens d'une digeſtion parfaite, ſortent au travers des pores fort ſerrés, & très-petits. C'eſt cette parfaite digeſtion du chile, qui fait que la viande des animaux ruminants eſt ſi ſavoureuſe & de ſi facile digeſtion & perſpiration, ſur-tout celle du mouton. *Caro vervecina juvat perſpirationem eduliorum ægrè perſpirabilium. Sanct. aph. 82. ſect. 3.*

Il ſemble que Dieu en défendant à ſon peuple de manger d'autre viande des quadrupedes que celle des animaux ruminants, fit l'office non-ſeulement de légiſlateur, mais encore de bon pere & de bon médecin. De bon pere, en ce que prévoyant que l'homme auroit un jour beſoin d'une nourriture plus ſolide que les herbes & les fruits, il compoſa le corps des animaux ruminants de maniere qu'il redoubla moulin ſur moulin, preſſoir ſur preſſoir, afin qu'ils broyaſſent les herbes & les grains dont ils ſe nourriſſent, dans la derniere perfection, & que dans les animaux travaillans pour ainſi dire pour l'homme plûtôt que pour eux, nous trouvaſſions dans leur chair cette ſéve précieuſe, preſque toute prête, qui fait le mérite de nos bouillons & de nos

Je sçai qu'on m'objectera contre ce que j'ai avancé sur l'utilité de la friction pour rappeller la perspiration, l'aphorisme 33. de Keill, *Perspirationem nec inhibet cutis perfricatio, nec promovet*;

consommés, dont nous nous servons pour soûtenir les malades & les sains. Tout l'art, toute l'adresse des cuisiniers les plus habiles, ne sçauroit atteindre à composer avec des grains & des herbes, ce que ces animaux nous fournissent, ou par leur lait, ou par leur viande. Dieu fit encore l'office de bon Médecin, puisqu'il interdisoit les viandes de mauvais suc & de dure digestion des animaux immondes, tandis qu'il indiqua les meilleures & les plus salutaires.

Mais à l'égard des chevaux que la Nature destinoit à des travaux prodigieux pour l'usage de l'homme, elle ne pouvoit leur donner le loisir de prendre la nourriture à l'aise comme aux bœufs, & d'employer la moitié du jour à la ruminer, & remâcher: il falloit donc qu'ils la prissent avidement, & en peu de temps, on ne pouvoit leur garnir le ventre de plusieurs estomachs, sans porter un obstacle infini à leur légéreté, leur vitesse, & leur course: mais aussi pour que cette nourriture mal broyée & divisée pût transpirer, il falloit absolument leur donner des pores très-ouverts dans leur peau, & renoncer à l'utilité qu'on auroit pû retirer, soit de leur cuir, soit de leur chair, en faveur des travaux assidus & sans relâche qu'ils exercent journellement pour le service de l'homme.

Un laboureur m'a dit que deux chevaux faisoient plus de labourage que quatre bœufs.

De quels importans services ne sont-ils pas capables ces nobles animaux, lisez les commentaires de Cesar, & donnez atention aux efforts surprenans que bien des Officiers nous disent avoir vû exécuter aux chevaux à l'armée.

Toute la France a vû au bas d'un tableau à Notre-Dame de Paris, le portrait d'un cheval, qui porta

mais on verra que cet aphoriſme ne conclud rien, ſi l'on fait réflexion que Keill a fait ſes expériences ſur un jeune homme de 23. ans, dans lequel la perſpiration étoit très-ouverte & joüoit d'elle-même ſans ſecours, il n'avoit point beſoin de ce moyen pour tranſpirer, de même qu'un homme jeune, & qui voit clair, n'a pas beſoin de lunettes : mais s'il avoit fait ſon expérience ſur un vieilard, ſur un Goutteux, il auroit vû que ce moyen favoriſoit la perſpiration.

Sixiémement, ſi nous donnons attention à l'expérience & à l'obſervation

ſon cavalier de la vallée de Trefoux à Poitiers en trente-huit heures. On a ôté ce tableau depuis pluſieurs années.

Ce cheval par cette courſe inoüie ſauva la vie à ſon cavalier, il s'étoit trouvé le matin à la vallée de Trefoux à une mauvaiſe action qui ne réüſſit pas, il ſe rendit le lendemain au ſoir chez M. l'Intendant de Poitiers, chez lequel il fut ſouper, & aſſiſta au bal, quoiqu'il eût beſoin de repos. Le certificat que lui en donna M. l'Intendant de Poitiers, & la priére de feu M. de la Roche Foucault, déterminerent le Roi LOUIS XIV. à donner grace à ce cavalier qu'il aſſaiſonna pourtant de cette façon : « M. » de la Roche-Foucault » m'a demandé grace pour » vous, M. l'Intendant de » Poitiers vous a donné » un certificat auquel j'a» joûte foi, je vous accor» de votre grace ; je ne » laiſſe pourtant pas d'être » convaincu que vous êtes » coupable, & que vous » êtiez dans cette action. » Le cavalier en mourant rendit témoignage par ſon aveu à la pénétration du Roi.

de Vanhelmont, nous ſerons convaincus de plus en plus de l'utilité de la friction pour rappeller & procurer la perſpiration. Cet auteur recommande d'étriller les âneſſes dont on veut faire prendre le lait aux malades, que ce ſoin eſt encore préférable à l'attention que l'on doit avoir auſſi pour leur nourriture, il aſſure qu'on connoît au goût du lait ſi l'âneſſe a été étrillée ce jour-là. *Aſina pectenda eſt inſtar equorum : ex lactis guſtu dignoſci poteſt an aſina pexa fuerit iſto mane, nec ne.*

Ce changement dans le goût du lait les jours que l'âneſſe n'a pas été étrillée, ne peut venir que du mélange de la matiere de la perſpitation avec le lait. Je recommande autant qu'il m'eſt poſſible d'étriller, non-ſeulement les âneſſes, mais encore les vaches pour rendre le lait plus précieux, ſur-tout lorſqu'il y a quelque preſſante indication à remplir par l'uſage du lait.

Enfin j'ajoûte que les flanelles d'Angleterre que l'on porte ſur la peau, quand on eſt ſujet aux ſciatiques, fluxions, rhumatiſmes, &c. doivent leur utilité, non-ſeulement à ce qu'elles conſervent une chaleur toûjours

égale, dont nous avons fait voir l'importance, & qu'elles empêchent l'air de frapper & comprimer immédiatement la ſurface de nos corps; mais encore, parce qu'elles ſont comme des broſſes univerſelles, & que la laine dont elles ſont composées, pour peu qu'on ſe donne du mouvement & de l'action, releve dans toute la peau les petites écailles, & débouchent par cette douce friction l'extrémité des canaux perſpirables.

Venons préſentement à l'examen des moyens internes propres à exciter la perſpiration languiſſante. Nous propoſons,

En premier lieu, l'uſage du lait pris pour toute nourriture. Nous avons fait voir dans la Diſſertation ſur les maux Veneriens, pag. 172. & la ſuivante, & de la Phtyſie pag. 410. que les effets ſurprenans de la diette blanche dans pluſieurs maladies, doivent être attribués au rappel de la perſpiration que le lait procure quelques jours après qu'on s'eſt mis dans ſon uſage; il doit par la même raiſon être très-utile & profitable aux Goutteux.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à perſuader au malade l'utilité du lait

pour toute nourriture pour guérir la Goutte. Cette expérience eſt ſi commune & ſi conſtante parmi le vulgaire, tant de différens Auteurs en ont parlé unanimement, tant de Goutteux s'en ſont bien trouvés, que la ſeule propoſition porte avec ſoi la preuve : il eſt plus difficile de les déterminer à ſe mettre dans cet uſage.

Comme la gourmandiſe eſt une des cauſes qui procure la Goutte, elle ſe révolte contre une telle propoſition. Le lait, dit-on, eſt inſuffiſant pour nourrir un homme qui prend beaucoup d'alimens, & accoûtumé à manger beaucoup ; un vieillard a beſoin d'une nourriture ſolide pour ſe ſoutenir, le lait ne convient pas à toute ſorte d'eſtomachs ; il ſe grumelle, cauſe la fiévre, des cours de ventre, &c.

Mais l'expérience ne dement-elle pas toutes ces raiſons frivoles? Point d'homme qui ne puiſſe vivre avec du lait: nos bergers dans nos montagnes des Pyrenées vivent des ſix mois de l'année du lait qu'ils tirent de leurs troupeaux, lorſqu'ils les menent pacager de vallée en vallée; & ſur le tout ils ſe portent à merveille.

J'ai vû des gens qui avoient de l'antipatie pour le lait, qui avoient essayé sans succès d'en prendre, puisqu'ils l'avoient vomi ou rendu par le cours de ventre ; ces mêmes gens réduits au lait pour toute nourriture, s'en sont très-bien accommodés, & en ont éprouvé de salutaires effets. Le lait passe dans le sang, lorsque vous ne lui donnez point de compagnon, l'estomach s'en accommode par force, lorsqu'il n'a point d'autre mets ; mais souvent, lorsque vous le mêlangez avec d'autres alimens, leur marc & leur lie sont capables de l'altérer & de le corrompre.

Au surplus, quelle illusion de croire que parce qu'on est vieux & goutteux on a besoin de soutenir la vieillesse par des alimens solides pris souvent. C'est l'âge au contraire où on en a le moins besoin : lisez l'aphorisme 14. sect. 1. d'Hippocrate : *In senibus verò cùm paucus calor innatus sit, idcircò sanè paucis fomitibus indigent, quia à multis extinguuntur.* Car enfin, puisque nous avons fait voir que la perspiration languit dans les vieillards, on doit leur diminuer les alimens pour épargner à la nature l'embarras de leur perspiration. Il semble

que la Nature nous en donne une ſecrette leçon ; car dès qu'elle diminuë le bon appetit que nous avions dans notre jeuneſſe, elle veut tacitement nous avertir que nous devons auſſi diminuer dans l'âge avancé la quantité des alimens que nous prenions lorſque nous étions jeunes.

J'ai connu des enfans bien nés, ſoumis, obéïſſans, d'un reſpect & d'une tendreſſe admirables pour leur pere goutteux, qui croyoient faire merveilles en leur offrant toûjours des alimens. A votre âge, vous avez beſoin, diſoient-ils, à leur pere, de vous ſoutenir, mangez du bon & ſouvent, les forces ne ſe ſoutiennent que par les alimens, &c. Cette théſe ſi douce à perſuader & ſi difficile à combattre dans le préjugé vulgaire, l'emportoit ſur tous mes raiſonnemens ; j'avois beau leur dire que les alimens qui convenoient quand on ſe porte bien, devoient être diminués lorſque l'on eſt malade. *Ut ſano robur, ſic laboranti morbus.* (1) Que la facilité avec laquelle les vieillards ſupportoient le jeûne, étoit une preuve qu'ils avoient moins beſoin d'alimens que les autres. *Senes facilè jeju-*

(1) *Hipp. in aph.*

nium

ferunt, *&c.* (1) Qu'ils imitoient la femme d'Ulyſſe, qui de la meilleure foi du monde donnoit à ſon mari ſans connoître ce qu'elle faiſoit, le poiſon qui lui ôta la vie dans le temps qu'elle comptoit lui procurer ſa guériſon. Qu'ils mettoient par ces fréquens & copieux alimens la nature dans l'impoſſibilité d'en faire la perſpiration, &c. Le préjugé demeuroit dans ſa force inébranlable, j'étois regardé comme un réformateur de l'uſage & comme voulant introduire une nouvelle Phyſique.

Le ſecond moyen interne conſiſte dans le choix des alimens que l'on doit donner aux Goutteux. Car enfin, comme nous le dirons dans nos obſervations, on ne veut point reduire tous les goutteux à la diette blanche, & nous ferons la diſtinction de ceux qui peuvent accommoder l'uſage du lait avec les alimens.

Quoiqu'il ſoit vrai, comme Hippocrate nous le dit dans ſes aphoriſmes, que les alimens agréables au goût, quoique moins bons, ſoient préferables à ceux qui ne ſont pas le même plaiſir, quoique meilleurs; il eſt pourtant cer-

(1) *Hipp. in aph.*

tain que l'eſprit de l'aphoriſme n'eſt pas d'autoriſer le choix des mauvais, ce que l'on peut aiſément induire de ces termes: *Paulo deterior, cibus & potus ſuavior autem melioribus, ſed minus ſuavibus, eſt præferendus*, c'eſt-à-dire, les alimens bons, mais un peu moins bons, *Paulo deterior.*

Or ceux qui ſont de dure digeſtion doivent être interdits aux Goutteux, comme étant de difficile perſpiration.

Sanctorius dans ſes aphoriſmes nous avertit que la digeſtion difficile fait une perſpiration tardive: *Ubi eſt difficultas coctionis, ibi tarditas perſpirationis.* (1) Que la perſpiration étant l'excrement de la troiſiéme coction, ſi la premiere eſt manquée, la troiſiéme l'eſt auſſi. *Perſpiratio inſenſibilis eſt excrementum tertiæ coctionis: quare ſi non fiat prima, neque tertia fiet concoctio.* (2) Que les alimens dont on ne ſent point le poids dans l'eſtomach ſont ceux qui nourriſſent le mieux & qui perſpirent d'avantage. *Illud genus edulii optimè perſpirat, & commodè nutrit, cujus pondus in ventriculo non ſentitur.* (3)

Si tous ces aphoriſmes ont été véri-

(1) *Aph.* 49. *ſect.* 3.
(2) *Aph.* 84. *ſect.* 3.
(3) *Aph.* 28. *ſect.* 3.

fiés ſur des gens qui ſe portoient bien, que ſera-ce dans les Goutteux chez leſquels outre l'obſtacle qu'un chile groſſier apporte à la perſpiration, il s'en trouve encore un autre dans la peau, c'eſt-à-dire, dans ſes mêmes canaux excretoires?

Ce ſont donc des alimens de facile digeſtion & perſpiration qu'il faut préſenter aux Goutteux. Sanctorius nous propoſe dans l'aphoriſme 82. ſect. 3. la viande de mouton & des phaiſans, on peut y ajoûter les perdrix, la volaille, & la viande blanche, les bouillons & conſommés qu'on en tire, peut être ce qu'il appelle *Succus Cyrenaicus*, étoit un aliment liquide qui en étoit un compoſé. *Caro vervecina, phaſiani, maximè omnium ſuccus Cyrenaicus juvant perſpirationem, eduliorum ægrè perſpirabilium.*

Hippocrate nous marque dans ſes aphoriſmes que les alimens qui nourriſſent promptement, ſont auſſi de facile perſpiration. *Eorum quæ citò & velociter nutriunt, veloces quoque fiunt excretiones.*

Le troiſiéme moyen pour rappeller la perſpiration eſt un peu d'uſage d'ail, d'oignon, ciboules & autres bulbes de cette nature & de cette vertu. *Allium,*

cepæ juvant perspirationem , &c. (1)

Bien que l'ail ait été anathematisé par un célébre Auteur, néanmoins M. Andri a levé l'excommunication dans le regime du Carême, pag. 281. & la Gascogne lui est redevable de son mets favori : c'est la thériaque de la Chalosse, & je le crois capable, moderément pris, de faire plus de bien qu'on ne lui impute de mal.

On ne peut douter que chaque pays n'ait ses maladies particulieres, ses remedes & ses alimens favoris; que ceux qui réüssissent bien dans un climat, sont quelquefois dangereux dans un autre: *Differre oportet genera medicinæ pro diversitate locorum; aliud enim opus est Romæ, aliud in Ægypto, aliud in Gallia.* (2) Lisez le chap. 15. du Liv. 1. de la pratique de Baglivi, *De investiganda & stabilienda medendi methodo popularibus suis præ cæteris accommodata.*

Il y a lieu de croire que les usages se sont établis par l'expérience; & que la réputation d'un remede ou d'un aliment dans une Province, est fondée sur les bons succès que nos peres en ont éprouvés.

(1) *Aph.* 82. *sect.* 3. | (2) *Cels.*

Cela posé, cherchons les raisons pourquoi les peuples du Bearn, de la Chalosse, & des Basques, & autres lieux qui avoisinent les montagnes, font usage de l'ail que l'on leur reproche tant : j'en ai toûjours accusé deux.

La premiere, le voisinage des Pyrenées procure dans ces contrées des fréquentes grêles & des orages, qui le plus souvent détruisent la récolte du froment & du vin. La ressource des paysans est donc dans la seconde récolte qui consiste en maïs, appellé vulgairement milloc dans le pays ; & l'on ne compte guéres sur le petit millet, qu est souvent détruit ou par la gelée, ou par les vents impétueux qui y regnent. Mais le maïs étant une grande plante dont la tige est ferme & solide, son épi, recouvert par des gousses ligneuses redoublées l'une sur l'autre, résiste comme un petit arbre, soit à la grêle, soit à l'injure des vents & des autres méteores, & voilà la principale nourriture de nos paysans ; ils en font un pain douçatre & savoureux, mais pesant & d'une dure digestion & perspiration ; ils ont donc besoin de mêler un peu d'ail parmi le pain, pour en pro-

curer la perſpiration. *Allium juvat perſpirationem eduliorum ægrè perſpirabilium.* (1)

La ſeconde raiſon eſt, que les neiges dont les Pyrenées ſont couvertes l'hiver, répandent par leur fonte un nitre dans l'air, qui le rend fort peſant, & qui porte par conſéquent obſtacle à la perſpiration, comme nous l'avons dit ailleurs. Cette compreſſion ſe trouve ſoutenuë par la hauteur des montagnes, qui ſervant, pour ainſi dire, de point d'appui, de barriere & de digue à l'air comprimé, l'empêchent de ſe répandre dans l'Eſpagne, qu'elles ſéparent de nous, & fait refléchir cette compreſſion ſur nos vallées.

Cet air nitreux eſt ſi funeſte aux étrangers qui ont la poitrine délicate, que les Religieux ſont ſouvent obligés par cette raiſon de rappeller certains de leurs Peres, qu'ils ont envoyés réſider dans leurs couvents voiſins.

Ce même nitre, qui abonde, ſoit dans l'air, ſoit dans les fontaines, eſt peut-être la cauſe de ce grand nombre de goëtres que l'on obſerve ſi ſouvent dans ces contrées, ſur-tout aux perſonnes du ſexe.

(1) *Sanct. aph.* 82. *sect.* 3.

On ne peut donc point trouver étrange que ces peuples uſent d'un peu d'ail parmi leurs alimens, pour réparer & remedier à l'obſtacle que le climat apporte à la perſpiration. *Modicum allii & parum vini generoſi, conciliant ſomnum, & promovent perſpirationem.* Et ſi on veut le conteſter comme aliment, on doit le laiſſer à ces peuples comme remede, & on ne ſçauroit l'interdire dans ces contrées pas plus que la moutarde aux habitans du Nord.

Il ſemble que la divine providence toûjours attentive aux beſoins de l'homme, pour dédommager avantageuſement ces peuples de l'inclemence de l'air, leur a donné par préférence la ſource de Bareges. Cette ſource rappelle la perſpiration quand elle eſt ſupprimée: fond & détruit les mauvais effets que ſa ſuppreſſion ou diminution a produits. De plus cette ſource leur procure tout l'argent qui roule dans les environs; le grand nombre des malades qui y viennent de toutes les parties du monde, leur procure le débit de leurs denrées, qu'ils vendent bien cher; & l'occupation des payſans des environs, eſt de porter pour de l'argent les malades

ſur des brancards au travers des montagnes depuis Grippe juſqu'à Bareges: ajoûtez encore la grande quantité de lait dont ils font leur principale nourriture, qu'ils tirent de leurs troupeaux, qui font preſque toute leur richeſſe.

Mais revenons à l'ail, on ne peut conteſter qu'il ne ſoit un remede pour la Goutte, puiſque ſuivant Sanctorius, il rappelle la perſpiration.

Riviere de Montpellier dit dans ſon Chapitre ſur la Goutte, page 293. « Quelques-uns parmi le vulgaire regar» dent comme un grand remede pour » préſerver de la Goutte, d'avaler le ma» tin à jeun pendant un mois trois bulbes » d'ail chaque jour. »

J'ai connu un ouvrier nommé Chinau qui étoit tout à la fois arquebuſier, ſerruriers, forgeron, qui partageoit ſon temps entre le cabaret & ſa boutique. Atteint de la Goutte, il s'étoit guéri par ce remede, ſuivant l'avis d'un Chirurgien de village qui avoit la pratique de Riviere en François, mais il ne ſe contentoit point d'en prendre trois gouſſes chaque matin, il en prenoit juſqu'à neuf, & réïteroit le même remede chaque année pendant un mois.

L'ail

L'ail eſt encore un remede pour tuer les vers, ſelon M. Andri. Il eſt très-efficace dans l'hydropiſie, ſelon Sydenham: *Quare & allium hìc ita apprimè conducit, ut eo ſolo, miſſis cæteris evacuantibus, ex aliorum præſcripto, non meo, hydropem depulſum noverim.*

Je me ſuis ſervi de l'ail avec ſuccès pour guérir une hydropiſie leucophlegmatie, qu'avoit un Pariſien placé à Bordeaux : j'avois diſſipé ſes enflûres par des purgatifs. *Leucophlegmatiæ detento, ſi fortior diarrhæa ſupervenerit, morbum ſolvit.* (1) Mais elles revenoient dès-lors que je les avois ceſſés. Je conſeillai au malade d'uſer d'ail le matin, ſur la foi que j'avois à l'autorité de Sydenham: ce remede réüſſit à merveille.

Il prenoit dans une ſouppe cinq à ſix gouſſes d'ail coupées & hachées menu & mêlées dans ſon potage.

Le quatriéme moyen interne pour rappeller la perſpiration, eſt l'uſage du kina & des autres fébrifuges.

Sans entrer dans l'examen des diverſes opinions des Auteurs, ſur la maniere d'opérer du kina dans les fiévres intermittentes, je propoſerai ſimplement ce

(1) *Hipp. in aph.*

que j'en penſe, & je mets en avant deux faits inconteſtables.

PREMIER FAIT.

LES fiévres intermittentes ſont cauſées par la ſuppreſſion de la perſpiration. Examinez un malade attaqué de cette eſpece de fiévre; interrogez-le, vous trouverez que la fiévre le ſaiſit après avoir donné occaſion à la ſuppreſſion de la perſpiration. L'un vous dira qu'il voulut garder ſes habits d'été malgré les premiers froids de l'automne, eſpérant que le beau temps reviendroit: l'autre qu'étant à la chaſſe, il tomba dans l'eau: celui-ci qu'au printems, dès qu'il vit les premiers jours du beau tems, il quitta une veſte de laine qu'il portoit deſſous ſon habit, & que les gelées le ſurprirent: celui-là qu'ayant paſſé la nuit au bal ou au jeu, il ſe retira le matin par un grand froid, qu'il reſſentit toute la nuit, & que le lendemain la fiévre le prit. Un autre voulut dans un grand chaud, coucher ſur ſon lit ſans couverture, les rideaux & les fenêtres ouvertes; il reſſentit le matin dans le temps de ſon profond ſommeil du froid qui vient conſtamment,

comme nous l'avons dit, avant la levée du ſoleil. Ce payſan qu'ayant paſſé tout un dimanche au cabaret, où il avoit mangé du cochon, bû du vin nouveau, chanté, danſé, joué, &c. il ſe retira chez lui à un quart de lieuë, qu'il eut toûjours le vent de Nord qui le fatigua, ou une pluye froide, &c. que le lendemain quand il voulut aller au labourage, il fut obligé de ſe remettre au lit, parce que le froid de la fiévre le ſaiſit. Un autre enfin ſe portant à merveille, ayant dîné très-copieuſement, s'embarqua pour aller à dix lieuës, fut ſaiſi par les fraicheurs de la nuit, dont nous avons parlé, & ce dans le tems du torrent de la perſpiration, qui eſt cinq ou ſix heures après le repas, il ne put ſe réchauffer, quand il fut à terre, juſques à ce que le chaud de la fiévre fût allumé. *In febre intermittente cur perſpiratio prohibetur? quia humor peccans eſt in ambitu corporis.*

Enfin j'avance comme un fait ſûr, averé & inconteſtable, que ſi on recherche la cauſe qui a occaſionné la fiévre, on trouvera que la perſpiration a été ou ſupprimée ou conſidérablement diminuée, que ſa matiere a refoulé vers

l'estomach & les boyaux, & mis, pour ainsi dire, le feu à des matieres indigestes qui s'y sont trouvées, & a causé des cours de ventre, des vomissemens, &c. Cette matiere ne trouvant plus ses issuës libres, cherche à s'échapper par les urines, y produit par son mêlange cette couleur rouge, & se précipitant par son poids au fonds du vase, y laisse ce sédiment de couleur de thuile pilée, que l'on observe constamment dans toutes les fiévres intermittentes, & autres maux qui dépendent de leur levain déguisé.

Nous étendrons encore cette cause, sur les fiévres inflammatoires, cathareuses, éresipeles, rhumatismes, &c. dans le traité de *Medicinâ Burdigal.*

SECOND FAIT.

LE kina fait son coup, lorsqu'il produit une perspiration grasse, onctueuse, halitueuse. C'est pour lors qu'il pousse au-dehors par la perspiration, cette partie que Sanctorius appelle *perspirabilis pars crassa & ponderosa.* Tout autant qu'il est emporté par le cours de ventre ou par le vomissement, que la peau est séche & aride, il est sans ef-

fet ; mais dès-lors que vous voyez paroître après quelques jours de ſon uſage, cette moiteur graſſe, tenez pour aſſurée la guériſon de votre fiévre.

Ces deux faits établis, voyons ſi on peut propoſer quelque choſe de vraiſemblable pour expliquer l'opération de ce remede.

Le kina eſt une eſpece de tan ; il y a lieu de croire qu'il produit dans les tuniques des artéres, principalement dans leurs fibres, le même effet que le tan que les corroyeurs mettent ſur leurs cuirs, c'eſt-à-dire, qu'il les racourcit, & en même temps les renforce. M. Duverney établiſſoit un axiome : *Longitudo fibrarum, dat magnitudinem motûs, brevitas verò vires.*

Willis qui a ſi bien parlé de la ſtructure des artéres, nous démontre dans ſes planches anatomiques, deux plans de fibres, les unes longitudinales, les autres circulaires, qui croiſent les premieres à angles droits ; pourquoi ne penſerons-nous pas que la poudre de kina, comme un tan précieux, s'inſinuant dans ces fibres, les racourcit, les fortifie, & les met en état d'exercer de plus vives & de plus fortes contractions,

pour ſurmonter l'obſtacle que le ſang, devenu moins fluide par le mélange de la matiere de la perſpiration, oppoſoit à leur foible reſſort, & retardoit le mouvement circulaire.

Auſſi voyons-nous que les artéres par ce renfort, après le premier, ſecond, ou troiſiéme jour qu'on uſe de ce remede, redoublent leur force & leurs battemens, & font un accès affreux, qui eſt ſuivi de cette graſſe tranſpiration, & qui ſe trouve le dernier.

On peut obſerver fréquemment ce que je viens d'avancer dans les fiévres continuës par ſouſintrance d'accès. J'ai ſouvent vû les parens & les aſſiſtans murmurer contre le kina à la vûë de ce grand accès; diſant, il effarouche la fiévre, il ne convient point. J'aſſurois avec tranquillité, que ce ſeroit le dernier accès; que l'on verroit bientôt paroître cette moiteur ſalutaire; que la fiévre faiſoit comme une chandelle qui ſur ſa fin jette une grande lumiere, lorſqu'elle eſt ſur le point de s'éteindre; & qu'Hippocrate nous avoit marqué dans ſes aphoriſmes, que la nuit qui précede la criſe étoit orageuſe, mais la ſuivante ſeroit meilleure.

Quibus judicatio fit, his non gravis ante accessionem; quæ verò subsequitur, levior existit.

A mesure que cette transpiration grasse & huileuse paroît, on voit tous les symptômes disparoître, & sur-tout les urines reprendre leur couleur naturelle. Ce sédiment rouge qui se précipitoit au fond du vase comme de la thuile pilée s'évanouir, parce que sa matiere est portée dans les tuyaux naturels excretoires de la peau.

Du systême que je viens de proposer, on peut naturellement conclure :

1°. Que la pratique de ceux qui donnent le kina à petites doses, dilayé dans de l'eau de casse, aiguisée avec du vin émetique, est condamnable non seulement, parce qu'on ne sçauroit montrer un Auteur de nom ou de réputation qui autorise ce mêlange bisarre; mais parce que le kina devient inutile lorsqu'il se précipite par le cours de ventre, qui est un obstacle invincible à cette transpiration salutaire, que nous avons fait voir être la crise de la fiévre.

J'ai souvent vû décider en consultation dans des fiévres intermittentes, devenuës continuës par sousintrance

d'accès, accompagnées de cours de ventre qu'on donneroit l'ippecacuana pour l'arrêter, & pour favoriser l'effet du kina; & cette méthode réüssit constamment.

Le sçavant Praticien d'Angleterre dans sa premiere lettre adressée à Henri Paman, Docteur en Medecine, regarde de travers les cours de ventre qui surviennent après les premieres prises du kina, comme contraires à l'effet du remede, & préjudiciables à son succès; il supprimoit ces cours de ventre avec le laudanum. *Verum etiamsi hoc remedium nullâ purgandi vi polleat, tamen ob peculiarem quorumdam corporum temperiem, persæpè accidit, ut ab ejus usu, tanquam ab assumpto cathartico fortiori, æger violenter expurgetur. In hoc casu primò oportet, ut laudanum cum eo exhibeatur, quominùs hanc operationem, tam suæ naturæ, quàm morbo planè contrariam, queat vincere, neque pulvis justo citiùs per alvum expulsus disperdatur, antequam suo fungeretur munere.*

Le même auteur dans la même lettre condamne la pratique de ceux qui purgent après avoir donné le kina &

guéri la fiévre par son moyen; il regarde les purgatifs comme propres à faire revenir la fiévre; il porte même la défense jusques aux lavemens. *Hîc autem observandum, quòd cùm de febribus intermittentibus olim agens, ægrum sedulò morbo sublato purgatum iri admonuerim, hoc intelligi velim de his solum febribus quæ vel sponte suâ, vel alio sive medicamento, sive methodo præter corticem peruvianum erant debellatæ: etenim curatio, cum huic remedio, de quo jam loquor, innitatur, purgatione non eget, nec eamdem planè fert. Ita potenter dictus cortex, sine ope catharticorum non solùm paroxysmis, sed & dyscrasiæ quam corpori iidem inflixerunt, subvenit. Vitandæ itaque ante omnia evacuationes qualescumque, cùm vel blandissima catharsis, quinimo Enema è lacte saccharato in morbi discrimen certissime, forte in morbum ipsum denuò ægrum conjiciet.*

On peut aisément rendre raison de ces observations de Sydenham dans le systême proposé; le purgatif & le cours de ventre suppriment la perspiration & cette moiteur grasse qui fait la crise de la fiévre: *Alvi laxitas, cutis densitas*

& comme ils rappellent de la circonférence au centre, vous déroutez l'effet du kina, & vous jettez le malade dans un danger évident de rechûte.

Aussi ai-je toûjours vû nos bons Praticiens, lorsque par quelque indication pressante, ils ont été obligés de purger le malade convalescent; par exemple, pour avoir abusé de l'appetit que le kina donne ordinairement, donner après de nouveau le fébrifuge pour obvier au danger de la rechûte que Sydenham a si bien observé.

2°. Que la pratique de ceux qui se contentent de faire boüillir le kina dans l'eau pour en faire boire la décoction au malade, est encore blâmable & sans fondement. Car puisque nous avons établi que la poudre de cette écorce précieuse s'insinuë dans les fibres longitudinales & circulaires des artéres, & qu'elle y fait l'office que fait la poudre du tan sur le cuir des corroyeurs; on ne doit point s'attendre que la décoction du kina puisse produire le même effet: & si l'on a quelquefois vû la fiévre intermittente ceder après un long usage de cette décoction, on ne doit pas tant l'attribuer au remede, qu'aux

efforts redoublés que la nature fait elle-même pour se procurer la guérison: *Naturæ sunt morborum medicatrices.*

Vit-on jamais les corroyeurs faire boüillir leur tan pour en répandre la décoction sur leurs cuirs ? ils s'en donnent bien garde; c'est de la poudre qu'ils éprouvent l'effet utile de roidir le cuir en le raccourcissant, & de le rendre impénétrable à l'eau.

Cependant la Nation Françoise, avide de nouveautés & de modes, ne laisse pas chez plusieurs de substituer une pratique de cette espece, parce qu'elle est nouvelle, à l'usage salutaire, qui se soutient depuis plus de 80. ans, de le donner en substance sans aucun mêlange que de l'eau ou du vin pour le dilayer ou en bolle ou en opiatte pour épargner l'amertume aux gens délicats. C'est la maniere dont s'en servoit le Chevalier Talbot, & c'est aussi la méthode constante que nous ont laissée tous les bons Auteurs qui en ont parlé.

Les amers fébrifuges qui entrent dans la composition de l'électuaire de Sydenham, & qui en font le principal mérite, opérent comme le kina.

Il faut pourtant avouer que bien

que dans les fiévres intermittentes le kina & les autres amers, ſur-tout la petite centaurée, rétabliſſent la perſpiration, leur effet n'eſt pas ſi ſûr dans la Goutte. La raiſon de cette diverſité vient de la différence des obſtacles qui ſuppriment la perſpiration. Dans la Goutte c'eſt la denſité de la peau contractée peu à peu, que le kina ne ſçauroit totalement vaincre; puiſqu'elle a été introduite par le penchant de l'âge ou par d'autres cauſes que nous avons relevées: au lieu que dans la fiévre c'eſt une ſuppreſſion ſubite, produite le plus ſouvent par une cauſe externe, comme on l'a remarqué, ou par une intemperance dans le manger. J'ai connu bien des Goutteux que le kina n'a point délivrés, quoiqu'il puiſſe faire quelque bien, de même que les autres amers; & je le cite au nombre des remedes de la Goutte, parce que Sydenham le propoſe dans le traité qu'il nous a donné, & que nous avons cité ſouvent.

Le cinquiéme moyen interne, principal & dernier que je propoſe pour rappeller la perſpiration, eſt l'uſage aſſidu du mars pendant l'hiver, commencé dès les premiers froids de l'automne,

& continué jusques à l'arrivée du beau tems.

Les prodigieux effets que le mars opere dans toutes les maladies chroniques, dont il est le remede universel, est dû au rappel de la perspiration, & à ce qu'il enleve toutes les obstructions qui pourroient la retarder & lui porter obstacle.

Le mars pulverisé & réduit en poudre impalpable, introduit dans le sang par la route du chile, reçoit plus de mouvement par l'impulsion du cœur & des artéres, & le conserve plus long-tems, que les particules du sang; & lorsque par leur contraction il est dardé, ses molecules, comme autant de boulets de canon, heurtent de front les obstructions des visceres & les détruisent à la longue. Tous les Auteurs qui ont traité des obstructions du foye, donnent au mars le premier rang parmi tous les remedes pour enlever les obstructions qui sont très-ordinaires dans toutes les maladies chroniques, dont elles sont toûjours ou cause ou symptôme fâcheux. C'est donc un remede de grande importance dans toutes les maladies chroniques, ne pro-

duiſit-il d'autre effet que de dégager le foye, & de lui rendre ſa molleſſe naturelle.

Ce noble viſcere avoit obtenu des anciens la prérogative de faire le ſang: il en étoit en poſſeſſion paiſible juſques au dernier ſiécle, qu'il a plû aux Anatomiſtes modernes de la lui ôter, & de ne lui laiſſer que l'emploi de tamiſer la bile, pour la verſer dans le duodenum, &c.

J'avois toûjours eſperé que quelque héroïque vengeur (*a*) prendroit la défenſe de ce viſcere dégradé, & le rétabliroit du moins dans une partie de ſes honneurs & de ſes fonctions.

J'ai toûjours crû que ce viſcere avoit un plus noble emploi que celui qu'on lui a conſervé, & que s'il ne faiſoit point le ſang, du moins il le perfectionnoit.

Aujourd'hui que la trituration diſpute hautement dans les plus fameuſes Univerſités du Royaume la préſéance à la fermentation, qui perd chaque jour des partiſans qui ſe rangent du côté de la premiere; ne pourroit-on pas penſer que le foye eſt un preſſoir, où le ſang appauvri que lui fournit la veine porte, eſt briſé, diviſé, broyé & mis en état

(*a*) M. Winſlovv.

de ſervir une ſeconde fois, après avoir paſſé par le cœur & par le poulmon ?

Ce tiſſu membraneux & filamenteux, dont la ſubſtance du foye eſt parſemée, qui lie les ramifications & l'extrêmité de tous les vaiſſeaux, ſelon Mr. Winſlow page 115. n°. 283. tom. 4. ſeroit-il deſtitué de reſſort? Baglivi prétend que les fibres motrices ſont répandus dans tous les viſceres.

D'ailleurs ſi nous examinons l'endroit où la nature l'a placé ſous la voute du diaphragme, expoſé par conſéquent à un coup de battoir nuit & jour à chaque inſtant dans l'inſpiration, auquel ſuccéde un ſecond coup des muſcles de l'abdomen, qui le balotte de nouveau dans l'expiration, & ces deux compreſſions continuelles & alternatives aident beaucoup la compreſſion particuliere des filets répandus dans cette partie, & contribuent à briſer le ſang de plus en plus, & à le mettre en état de ſervir de nouveau.

Cette conjecture de l'uſage du foye pour briſer le ſang ſe trouve ſoutenuë par une obſervation de pratique. Ceux qui ont des obſtructions dans ce viſcere, portent ſur leur viſage une couleur

pâle & plombée : *Color faciei pallidus & segnities totius corporis*. (1) Nous avons fait voir dans la dissertation sur la phthysie, que plus le sang étoit divisé & atténué, plus il étoit rouge, vif, vermeil & éclatant, & propre à nourrir les parties.

Mais outre l'avantage que le foye & les autres visceres reçoivent de l'usage du mars, examinons ce qu'il produit dans la peau, où nous avons placé la cause primitive de la Goutte.

Les particules du mars introduites dans les artéres, & poussées par leurs contractions, peuvent par leur solidité écraser les molecules du sang, qui se trouvant pressées, sont broyées entre les particules du mars comme les graines que certains oiseaux avalent entieres entre les cailloux qui se trouvent dans la cavité de ce puissant muscle creux, qu'Aristote appelle le moulin des oiseaux.

Ces mêmes particules martiales portées dans l'extrêmité des vaisseaux capillaires de la peau, où sont les obstructions, font l'office de coin de fer pour écarter les concretions qui servent de bouchon, les diviser & les détruire.

(1) *Riviere, pag.* 186.

On

On ne peut contester que les rameaux capillaires n'ayent la même structure & le même jeu systallique, que la grande artere dont ils ne sont que les distributions : ainsi chaque systole de ces vaisseaux poussant sans cesse le mars contre l'obstruction, la détruit & l'enleve par le moyen du mars ; de même qu'une main armée d'un outil de fer exécute ce qu'elle ne sçauroit faire sans son secours.

De plus les molecules poussées dans des canaux retrécis, en dilatent le calibre, & les remettent dans leur diamêtre naturel, qui laisse la perspiration dans son aisance ancienne, & dans une parfaite liberté.

Si on conteste que ce n'est pas la maniere dont le mars agit dans le corps, si l'on donne quelqu'autre explication de sa maniere d'operer, je n'en serai point fâché, & je souffrirai volontiers qu'on en substituë une autre. Un pilote ne s'embarrasse guéres de sçavoir les opinions des philosophes sur les secrets ressorts qui font tourner l'aiguille de la boussole vers le Nord ; il lui suffit d'en connoître la proprieté pour s'en servir avec succès.

De même aussi, pourvû qu'on convienne que le mars rétablit la perspiration, j'abandonne volontiers l'explication que je viens de proposer, & je souffre sans répugnance qu'on en donne une autre.

Or, on ne peut contester l'effet que je lui attribuë, puisqu'il est prouvé par l'expérience de la balance : la voici. Mettez à l'usage du mars une personne cachectique ; ayez le soin de peser avant avec exactitude à combien monte sa perspiration, ce que vous connoîtrez en pesant ses alimens & ses excrémens sensibles; après avoir pesé le corps avant & après de la maniere que Sanctorius le pratiquoit, vous verrez en moins de dix ou douze jours de l'usage du mars, la perspiration augmenter de plus d'une livre, & le malade à mesure reprendre sa force & sa couleur.

Deux auteurs m'ont fait naître l'idée de tenter cette expérience ; le premier est M. Dodart dans sa Médecine statique Françoise. Il propose de sçavoir & d'expérimenter par la balance si divers remedes tirés des métaux, sont propres à rappeller la perspiration ou non : *Sunt v. g. diaphoretica multa ex metallis orta,*

quæ utilia an inutilia ſint, ex ſtatera ſtatui neceſſarium eſſet.

Le ſecond eſt Solleyſel écuyer, dans ſa premiere partie pag. 191. Après avoir parlé du foye d'antimoine, & avoir fait l'énumération des maladies des chevaux dans leſquelles il convient, il ajoûte: « L'effet de ce remede n'eſt pas ſenſible » au cheval; il agit par inſenſible tranſ» piration, rafraîchiſſant par réaction les » parties intérieures, ne les purgeant » aucunement: & ſi la Médecine univer» ſelle des chevaux eſt dans quelque re» mede, elle eſt dans celui-ci; (hors » dans les occaſions où il faut échauffer » tous les jours) ſon uſage fait reconnoî» tre en lui des vertus & des propriétés » nouvelles.

» On peut remarquer qu'il agit par in» ſenſible tranſpiration, en voyant étril» ler le cheval qui en uſe; car il aura » dans les commencemens plus de craſſe » de moitié qu'il n'avoit auparavant: » parce que l'uſage de cet antimoine pu» rifiant le ſang, chaſſe au-dehors par les » pores du cuir, les excrémens de la troi» ſiéme coction qui ſont ces fuligines ou » vapeurs qui corrompent le ſang, & » cette plus grande abondance de craſſe,

» qui s'arrête ſur le poil pendant l'uſage
» dudit foye d'antimoine, & qu'il n'a-
» voit pas auparavant, en eſt une marque
» aſſurée. »

Cette obſervation de Solleyſel m'a fait penſer que le mars produiſoit dans l'homme ce que le foye d'antimoine produit aux chevaux ; d'autant mieux que nous avons une préparation d'antimoine diaphorétique : & je me déterminai à l'expérience que j'ai propoſée, dont chacun pourra s'aſſurer par lui-même, s'il veut ſe donner la peine de prendre la balance & d'entrer dans les calculs d'arithmetique, dont la ſupputation eſt très-facile.

La grande efficacité du mars reconnuë par les auteurs & les praticiens ne pouvoit dépendre que du rappel de la perſpiration qu'elle opere ; & cette drogue précieuſe ne pouvoit ſe rendre ſi utile à l'homme qu'en détruiſant une cauſe ſi commune & ſi ordinaire des maladies, que l'eſt la ſuppreſſion ou la diminution de la perſpiration.

J'ai toûjours fait grand cas du mars ; ſoit parce que j'en ai vû faire un grand uſage à feu mon Pere qui m'en parloit avec éloge, ſoit parce que j'en ai vû

dans la pratique journaliere de la Médecine des effets solides & surprenans.

J'ai eu le plaisir de voir que les consultes qui viennent à notre secours de la célebre Faculté de Médecine de Paris pour les maladies chroniques, sont le plus souvent parsemées de mars, & que nos bons praticiens en font dans cette ville un grand usage.

Je ne sçaurois dissimuler pourtant que dans certaines consultes qui me sont tombées en main, quoique parties des maîtres en Médecine & d'une grande réputation, j'y ai trouvé deux choses touchant le mars qui ont blessé ma raison, ou du moins mes préjugés.

La premiere est la modicité de la dose, huit ou dix grains, vous diriez que c'est un peu de poivre dont on assaisonne une sauce, un étiquette plûtôt qu'un remede, *Potiùs tituli, quàm remedii mensuram adimplet*. Cependant il est certains cas où j'en fais prendre jusqu'à une dragme & demie par jour long-temps continué, comme on le verra dans mes observations.

La seconde est le mêlange du mars avec les purgatifs, j'ai été de la derniere

ſurpriſe de lire une conſulte fameuſe ; dans laquelle on ordonnoit dix grains de mars mêlez avec demie once de moëlle de caſſe ; & ſi le ventre ne ſervoit pas du moins trois fois par jour, il étoit ordonné de purger le malade le quatriéme.

Sydenham condamne ce mêlange vicieux des purgatifs avec les martiaux dans ſon traité des affections hyſtériques : « Et ſi l'on voit, dit-il, quelquefois réüſ- » ſir le mars joint avec un purgatif, cela » doit être imputé à la grande vertu du » mars, plûtôt qu'à l'habileté du Méde- » cin. *Illud non tam medici ſolertiæ,* » *quàm nativæ calybis bonitati debe-* » *tur.* »

La raiſon ſuivante autoriſe l'avis de cet auteur. Puiſque le mars eſt deſtiné pour fondre les obſtructions des viſceres, pour déboucher la peau, rendre le ſang fleuri, &c. il faut néceſſairement qu'il entre dans le ſang. Le moyen de lui en interdire l'entrée, eſt de le mêlanger avec un purgatif qui le précipite tout de ſuite le long du canal inteſtinal, le fait ſortir par les ſelles, & par cette raiſon il devient ou inutile, ou d'un effet très-lent : car il en paſſe toûjours quelque

particule dans le ſang, malgré le purgatif qui, à la longue, produit l'effet qu'on en attendoit lorſqu'il réüſſit.

Sydenham dans ſon traité de la Goutte demandoit un remede propre à rétablir les digeſtions ; il aſſure qu'il ſeroit très-convenable pour toutes les maladies chroniques: *At verò dico eum, qui remedium ad hanc intentionem ſatisfaciendam, præſtantiſſimum invenire potuerit; longè majora in ſanandis morbis chronicis præſtare poſſe, quàm ipſe ſe poſſe exiſtimaverit.* Ce remede qu'il demande ſe trouve dans le mars, & les autres remedes qui rétabliſſent la perſpiration: car puiſque nous avons fait voir que les maux, que Sydenham donne à l'indigeſtion, dépendent du viol de la loi de la perſpiration; on trouve dans les remedes qui la rétabliſſent, ce que Sydenham cherchoit dans ceux qui redreſſent les digeſtions.

Je ne dis pas que les remedes ſtomachiques ne ſoient utiles dans les maladies chroniques, puiſque nous les avons propoſés pour rappeller la perſpiration: *Qui bene digerit, bene perſpirat*; mais leur grand effet vient de la perſpiration qu'ils favoriſent.

Ces divers moyens, ſoit externes, ſoit internes, pour procurer la perſpiration, établis; voici la méthode & l'ordre dont je me ſers pour la mettre en pratique, afin de procurer la guériſon radicale de la Goutte.

Si le malade eſt dans l'accès de la Goutte réguliere, je l'exhorte à la patience & à ſupporter la douleur qui eſt le remede de ſon accès; & plus elle eſt vive, plûtôt l'accès eſt fini.

La Goutte diſſipée, je l'envoye aux eaux de Bareges, non pour y exciter des grandes ſueurs, mais pour lui doucher le corps dans l'eau de cette ſource, que je fais mettre dans la cuvette, & dont je laiſſe amortir la premiere & grande chaleur; j'ai ſoin de le faire frotter dans les endroits où nous avons marqué que la perſpiration eſt la plus abondante.

Si le malade a des nodoſités aux pieds, aux mains, aux genoux, &c. je lui fais recevoir deſſus, l'eau ſortant du tuyau; & j'ai eu le plaiſir par quelques applications de la douche, de voir fondre les matieres tophacées, & le malade reprendre la liberté du mouvement.

De

De plus, je fais boire chaque jour ſix ou ſept gobelets de l'eau ſortant de la ſource, chaque gobelet contenant environ ſept à huit onces. Quelque alteré que ſoit un malade par les ſueurs que les bains excitent, rien ne déſaltere comme cette eau priſe très-chaude, qui pourtant ne brûle pas, & fait paſſer la ſoif mieux que pas une autre boiſſon.

Je défends au malade de boire les eaux purgatives de Baigneres, ſoit avant, ſoit après le voyage de Bareges, pour les raiſons que j'ai rapportées dans l'obſervation vingtiéme du Traité des maux Veneriens.

Au retour de Bareges dans la ſaiſon des vendanges, je fais mettre dans un bain oblong, de la vendange bien mûre, que je fais bien couvrir après l'avoir foulée; & lorſqu'elle eſt échauffée par la fermentation, j'y fais baigner le corps entier pendant dix ou douze jours, & tout autant que la chaleur de la vendange ſe conſerve.

Je l'oblige à devancer l'automne, en ſe couvrant de bons habits d'étoffes moileuſes, & je lui fais porter des flanelles de laine ſur la peau qui ſoutien-

nent une douce chaleur par tout ſon corps.

Je l'engage à faire de l'exercice, ſoit à cheval, en voiture, ou à pied.

Je l'exhorte à ne faire qu'un repas le jour, & à le placer au dîner; de choiſir des viandes de facile digeſtion, & par conſéquent aiſées à la perſpiration.

Je lui conſeille de ſe coucher de bonne heure, ſurtout l'hiver.

De plus, je lui fais prendre une paſtille chaque matin, à commencer à la fin de l'été, & à continuer juſqu'à la fin du printems; (je donnerai ci-après la deſcription de ces paſtilles, dont le mars fait le principal mérite:) & par-deſſus je fais boire une grande écuellée de lait de vache cuit & écrémé.

Cet uſage du lait par-deſſus la paſtille, doit être continué tout l'hiver juſques au printems; alors je ſubſtituë le lait d'âneſſe par-deſſus la paſtille, à celui de vache que je fais prendre deux mois entiers. Le tems chaud étant venu, je ceſſe toute ſorte de remedes pendant les jours caniculaires, ſauf quelques bains domeſtiques, puiſque dans ce tems la perſpiration jouë

d'elle-même, & que dans les ſujets les plus podagres, la Goutte donne du relâche. J'avertis pourtant avec ſoin de ne pas s'expoſer, ſoit aux fraîcheurs de la nuit, ſoit à celles du jour, qui regnent quelquefois dans les tems de l'année même les plus chauds, puiſque j'ai vû la Goutte paroître même dans cette ſaiſon, qui lui eſt étrangere par des fautes commiſes contre la loi de la perſpiration.

Si le malade eſt en commodité de faire un ſecond voyage à Bareges, je l'y renvoye l'année ſuivante; ou s'il ne le peut commodément, je le replonge dans la vendange à la ſaiſon, & fais reprendre le même uſage, ſoit des alimens, ſoit de l'exercice, & les autres remedes que je viens de décrire ci-deſſus.

Quoique deux ans de cette méthode guériſſent un Goutteux, il ne faut pourtant pas qu'il ſe perſuade d'être en droit de donner impunément dans les excès de gourmandiſe, d'oiſiveté, de luxure, &c. qui lui ont déja procuré la Goutte une premiere fois; puiſque ces excès ne manqueroient pas de la reproduire une ſeconde, même avec

beaucoup plus de facilité. La prudence veut qu'il se ménage, d'autant que tout le monde, quelque sain & jeune qu'on puisse être, a besoin de soutenir toûjours la perspiration, sur-tout ceux qui sont avancés dans leur carriere.

Dès le commencement de l'automne je lui fais prendre la même pastille & le lait par-dessus chaque jour, & lui fais garder le même régime, soit à l'égard de l'exercice, soit à l'égard des autres moyens qui se trouvent les plus convenables à son état, que j'ai ci-dessus proposés, pour soutenir ou rappeller la perspiration.

Le mars si souverain dans toutes les maladies chroniques, ne pouvoit point manquer d'être utile dans la Goutte, qui est une maladie des plus chroniques; j'avouë pourtant que la connoissance que j'ai de son efficacité dans cette maladie, n'est pas un effet de mes méditations & de mes réflexions, mais bien d'un pur hazard.

Un vieux Goutteux depuis trente ans se plaignoit de tourmens de tête si violens, que lorsqu'il marchoit dans les ruës, il perdoit presque la li-

gne de direction, & qu'il croyoit tomber à chaque pas. Il me consulta, pour remedier à ces tournemens de tête dont il craignoit les suites, appréhendant avec quelque fondement qu'ils pourroient le précipiter à une mort soudaine. Il n'étoit point question de chercher un remede à la Goutte, qu'il regardoit comme incurable. Je le mis à l'usage du mars & des cloportes, sçavoir deux scrupules de mars & un de cloportes qu'il continua près d'un an : il bûvoit par-dessus un boüillon fait avec les écrevisses, le cerfeuil, le cresson d'eau, &c. Il fut non-seulement délivré des tournemens de tête, mais encore de la Goutte, dont il a été préservé pendant sept ans, après lequel intervalle, il en eut une vive attaque qui succeda immédiatement à trois purgations, qu'il prit presque coup sur coup par l'avis d'une ancienne gouvernante, qui pour l'ordinaire s'empare de l'esprit d'un vieillard, & lui fait faire ce qu'elle veut.

Mais, dira-t-on, le mars est-il un remede universel, une selle à tous chevaux ? Je reponds que dans toutes les maladies chroniques il est spécifique,

ſouverain & incomparable : *Suprema morborum chronicorum panacea.* Ce n'eſt pas moi qui lui donne cette belle prérogative, cette pompeuſe épithete ; il la tient de nos auteurs, & je ne fais que confirmer leurs déciſions. On en verra les effets prodigieux & ſurprenans dans le recueil des obſervations que nous allons inſerer à la ſuite de cette diſſertation, touchant des maladies ſingulieres, rebelles & opiniâtres ; & en même-tems on verra combien il eſt avantageux de tourner ſes vûës du côté de la perſpiration violée.

Avant de finir cette diſſertation, je donnerai trois obſervations de la Goutte guérie par la méthode ſimple & facile que j'ai propoſée.

Monſieur Daubous, marchand drapier, âgé de cinquante-huit ans, avoit depuis dix ans la Goutte, qui le prenoit reguliérement tous les ans à l'iſſuë de l'hiver, & même quelquefois dans l'automne : elle avoit fait de ſi grands progrès, qu'il étoit déja perclus de la main droite, ayant des nodus qui l'empêchoient non-ſeulement d'écrire, mais même de ſigner. Je le mis à l'uſage des paſtilles dont je donnerai bien-

tôt la deſcription. Il en prenoit une chaque jour le matin, & du lait par-deſſus à la quantité de vingt onces. A la belle ſaiſon je l'envoyai à Bareges pour y boire chaque jour de cette eau, & recevoir la douche par intervalles ſur les parties affectées. De plus j'ordonnai qu'il ſe ſavonât de quatre en quatre jours tout le corps, ſur-tout les endroits où nous avons marqué que la perſpiration jouë le plus, & qu'il ſe ſervît de grandes éponges imbibées de cette eau ſortant de la ſource. Les nodoſités fondirent, & diſparurent en moins d'un mois, il reprit le mouvement de ſa main & la faculté d'écrire: il lui reſta pourtant un peu de foibleſſe qui s'eſt diſſipée peu-à-peu, à meſure qu'il a fait exercice de ſa main, que je lui recommandai de faire le plus qu'il lui ſeroit poſſible (car rien ne contribuë tant à rétablir la force des extrêmités, ſoit ſupérieures, ſoit inférieures, & même à l'augmenter, que le grand uſage qu'on en fait.) A ſon retour je le remis à l'uſage des mêmes paſtilles, qu'il continua tout l'hiver, & au lait par-deſſus, lui recommandant l'exercice, ſurtout à cheval, l'attention de

ſe bien couvrir, de ſe munir & de ſe garantir contre les fraîcheurs, humidités, ſerains, &c. le regime de vie, ſur-tout l'abſtinence du ſouper. Il a été très-bien guéri, & même cet hiver dernier qui a été ſi contraire aux Goutteux, ne lui en a pas procuré la moindre attaque, & il ſe porte parfaitement bien.

Tous les moyens que j'ai propoſés pour rétablir la perſpiration, ſont bons & utiles à produire cet effet; il n'eſt pas pourtant toûjours néceſſaire de les pratiquer tous, & il ſuffit d'en mettre en uſage quelques-uns qui ſeront les plus commodes au malade, & conformes à ſon état, comme on le verra dans la ſuivante obſervation.

Un Magiſtrat diſtingué, ſoit par ſa capacité, ſoit par ſa droiture, étoit depuis long-tems tourmenté de la Goutte. Je lui perſuadai d'uſer du lait tous les matins; & malgré la répugnance qu'il avoit pour ce remede, je parvins par degrés juſques à lui en faire prendre 24. onces chaque matin: je l'exhortai de monter tous les jours dans ſon caroſſe, & de faire le plus d'exercice qu'il pourroit même dans ſa chambre à ſon retour, de ſe munir contre le

froid, de manger très-peu à ſon ſouper, ou point du tout : par ce ſeul régime, il fut exempt de la Goutte ſix ans entiers. Son Chirurgien, homme de confiance, lui perſuade à la fin de l'automne, qu'il faut quitter le lait, & ſe purger; que le lait faiſoit autant de mal l'hiver, qu'il faiſoit de bien au printems; que les bêtes qui le fourniſſent étant obligées de manger du fourage ſec l'hiver, leur lait ne pouvoit qu'échaufer, qu'il étoit même dangereux qu'il ne fît une eſpece de craſſe ſur l'eſtomach, qui pourroit allumer ou la fiévre ou la colique, peut-être même toutes les deux enſemble. L'avis fut executé, le lait banni de la maiſon, la purgation ſubſtituée à la place, l'hiver ſe paſſe ſans lait ; on ſçait bon gré au Chirurgien de s'être aviſé d'un point ſi important, le malade eſt obligé par ſon miniſtere de travailler avec beaucoup de contenſion à des affaires de grande conſéquence; il ſe trouve indiſpoſé, on le purge de nouveau. La Goutte le prit à la fin de l'hiver plus vive & plus forte que jamais, l'attaque dura trois mois entiers ; le malade réduit au lit, il ſe forme trois petites pierres dans les reins.

Je fus appellé : Je dis que le Chirurgien avoit fait deux fautes ; l'une dans le fonds, l'autre dans la forme ; dans le fonds, d'avoir cherché querelle au lait, bien qu'il ne ſoit pas ſi bon l'hiver que l'été ou le printemps, il a pourtant toûjours la même vertu & les mêmes proprietés, bien que moindres ; que le malade en ayant uſé pluſieurs années ſans accident, il pouvoit en continuer l'uſage ſans crainte. La ſeconde faute dans la forme eſt que, puiſque parmi les Chirurgiens, il eſt de regle par tout qu'un nouvellement appellé ne leve jamais l'appareil qu'en préſence de celui qui l'a poſé, & ſans l'entendre, je croyois qu'à plus forte raiſon, il devoit avoir la même déference pour un Medecin qui avoit mis le malade à l'uſage du lait avec connoiſſance de cauſe, comme l'évenemeut l'avoit juſtifié. Je le remis à l'uſage du lait & à ſon ancien regime, il rendit les graviers qui s'étoient formés dans les reins, & ſe porte bien depuis ; il y a trois ans de ſa guériſon.

Un Procureur fut attaqué de la Goutte à l'âge de quarante ans ; outre une diſpoſition héréditaire, il avoit beau-

coup contribué à ſe la procurer par des excès de galanterie, à laquelle il s'étoit livré dès les premieres années de ſa puberté. Outre les attaques qu'il eſſuyoit réguliérement tous les ans dans la ſaiſon que la Goutte réguliere affecte, & que Sydenham fixe dans le commencement de Fevrier ou la fin de Janvier, il en avoit encore l'été quelques accès par intervalle, & toûjours après s'être exposé à la ſuppreſſion de la perſpiration. Il étoit, comme la plûpart des Goutteux, voluptueux, impatient de la chaleur de l'été, il couchoit le plus ſouvent la nuit ſes fenêtres ouvertes, juſqu'à ce que s'étant apperçu diverſes fois que la Goutte venoit par des fraîcheurs qu'il avoit reſſenties la nuit, il uſa d'un peu plus de précaution; les attaques de l'été n'étoient pas pour l'ordinaire de longue durée.

Il craignoit d'être perclus de bonne heure, comme avoit été feu M. ſon pere; & à la ſollicitation de ſa femme & de ſa famille, il ſe détermina à faire des remedes. Il y a cinq ans qu'il n'en a pas reſſenti la moindre atteinte, il eſt redevable de cette longue tréve, 1°. A ce qu'il prend chaque matin, ſoit

en été, soit en hiver vingt onces de lait cuit & écrémé. 2°. Il prend immédiatement avant le lait une demie drachme de mars porphirisé, depuis le mois de Septembre que le Palais ferme, jusqu'à la fin de l'hiver. 3°. Je lui fais garder un régime de vie convenable. 4°. Je le fais tenir couvert, & j'ai grande attention à le garantir du froid: & par ces remedes simples il est exempt de Goutte.

On voit par cette observation qu'il n'est pas absolument nécessaire de mettre en usage tous les moyens internes & externes que j'ai prposés pour le rappel de la perspiration; & que quelques-uns de ceux qui seront le plus à la convenance du malade, sont suffisans, quoiqu'il soit prudent d'en pratiquer le plus qu'il sera possible.

Je pourrois rapporter plusieurs cures opérées par le mars & le lait, & l'attention à la nourriture, & à se garantir du froid, mais ce seroit tomber dans des répétitions ennuyeuses.

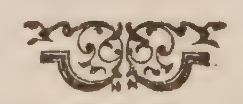
Ceux qui liront l'observation de *Carolus Piso*, rapportée par Sennert, quest. 10. *an arthritis sit sanabilis*, *pag.* 466. *tom.* 3. ne s'étonneront pas

que des remedes si simples puissent guérir la Goutte : je l'ai traduite fidélement & à la lettre. Ce que Charles Pison raconte en ces termes, est remarquable : « Le nommé Cornelius Perdæus, » grand Rhetoricien, fut attaqué dès « l'âge de sept ans de la Goutte, qui » revenant plusieurs fois l'année, inter- » rompoit ses études. Il consulta Char- » les Pison, & le pria de vouloir ap- » porter quelque soulagement à son mal. » Ce Médecin fit espérer guérison à ce » jeune homme, & ses espérances ne fu- » rent point vaines. Votre guérison, » lui dit-il, dépend d'observer religieu- » sement le peu de préceptes que je vais » vous donner. Il faut que vous re- » tranchiez peu à peu, & par dégrés, » la troisiéme partie de vos alimens; » que vous vous absteniez de vin; que » vous soyez très-circonspect à vous » garantir des injures de l'air, & sur- » tout au froid; qu'en outre vous soyez » muni d'habits & de couvertures la » nuit à un point que vous vous trou- » viez couvert à la fin du second som- » meil d'une douce moiteur; & que » vous preniez trois ou quatre fois par » mois un peu de syrop rosat solutif.

(je crois qu'il auroit bien fait de retrancher ce dernier remede.) « Le jeune » homme obéït, garda ce regime pen» dant deux ans & plus; & contre la » commune opinion, il épuisa la cause » de son mal, & a vêcu depuis exempt » de toute attaque de Goutte. »

Hippocrate 9 *Prorrher.* parlant de la Goutte, nous dit: « Celui qui est jeu» ne, dont les articles ne sont pas occu» pés par des nodosités tophacées, qui » aime le travail, & qui a l'esprit docile » & obéïssant, qui est bien reglé dans » son regime de vie, celui-là certaine» ment, s'il tombe entre les mains d'un » Médecin intelligent, peut guérir de la » Goutte. »

Ne semble-t-il pas qu'Hippocrate nous indique par ce texte, que le travail & le régime de vie, la docilité d'esprit, moyens très-puissans pour rappeller la perspiration, sont aussi d'excellens moyens pour parvenir à la guérison de la Goutte?



Pastilles dont je me sers pour la Goutte.

Prenez du mars (*a*) quatre onces, du bois de santal rouge, de la racine d'esquine, de la canelle fine, le tout bien pulverisé, de chacun une once, du sucre royal une livre & demie, le tout bien mêlé ensemble, incorporez-le avec le mucilage de gomme adragant, tiré avec l'eau de fleur d'orange, & formez-en des pastilles du poids de deux drachmes, dont on prendra une chaque matin, bûvant par-dessus une écuellée de lait d'ânesse le printems, & de vache ou de chevre l'hiver.

(*a*) La préparation dont je me sers, & que je préfere à toutes les autres, est très-simple : Prenez de la limaille de fer & non d'acier, faites-la rougir dans un creuset à grand feu, vous la jeterez toute ardente dans une terrine de vin blanc, vous la pulveriserez ensuite dans le grand mortier de bronze, pour la broyer après sur le porphyre, & la réduire en poudre impalpable.



Méthode que je pratique pour remédier à la Goutte irréguliere, que le vulgaire appelle la Goutte remontée.

DE'S que je ſuis appellé pour voir un malade ſujet à la Goutte, atteint de quelqu'autre maladie quelle qu'elle puiſſe être (ſauf les contagieuſes) je ne perds jamais de vûë la Goutte, & je ſoupçonne & j'examine avec grande circonſpection, ſi l'humeur de la Goutte ne jouë point ſon rôle ſous le maſque de la maladie dont il paroît atteint, & pour laquelle je ſuis appellé.

Mes ſoupçons redoublent ſi le malade eſt un Goutteux, pour ainſi dire, de profeſſion ; ſi la maladie paroît dans le tems que le malade avoit accoûtumé d'avoir la Goutte ; ſi c'eſt dans le mois de Fevrier, ſoit avant, ſoit après immédiatement (tems auquel Sydenham a obſervé, que la Goutte affecte principalement d'éclore ;) s'il y a longtemps que le malade n'avoit pas eu la Goutte, ſi pendant ce long intervalle il a commis des fautes dans ſon régime

&

& qu'il ait vêcu dans l'oisiveté ou commis des excès dans le vin, dans la galanterie. De plus, si avant son mal il a eu quelque légere attaque de Goutte qui ait subitement disparu, & que la maladie ait succédé immédiatement à la disparition de cette douleur passagere des pieds ou des mains : je regarde ce dernier signe comme certain & indubitable que j'ai pour lors affaire avec l'humeur de la Goutte déguisée.

De tous les (*a*) maux que produit la Goutte déroutée, les plus familiers & les plus ordinaires sont la langueur & la foiblesse d'estomach, la colique, les tranchées, le vomissement, le cours de ventre ; l'humeur de la Goutte trouvant les tuyaux de la perspiration bouchés, les articulations farcies par des matieres tophacées dans ceux qui ont la Goutte de longue main, ou repercutée par des astringens appliqués extérieurement par des malades inquiets & imprudens ; elle

(*a*) Horum maximè familiare est ventriculi debilitas & languor, cum ventris torminibus tanquam à flatu, quod iis accidit qui vel jam à multis annis, podagræ obnoxii vixerunt ; vel iis qui licet non ita diù eadem laborantes, hoc tamen mali invitârunt. Emplastra repellentia, aliaque medicamenta, refrigerantia partibus affectis ad leniendum dolorem admoventes. *Syd. tract. de podagra.*

ſe jette volontiers ſur les premieres voïes, qui, comme nous avons dit, ont un commerce d'office avec la peau.

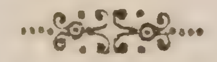
L'indication premiere que je prends constamment dans ces rencontres, eſt de détourner l'humeur de la Goutte des viſceres & des parties internes, pour la rappeller vers ſa place naturelle, c'eſt-à-dire, ſur les pieds. Je lui fais des profondes rigolles pour en procurer une prompte évacuation, & mettre par cette voye les viſceres & les parties internes en ſûreté.

Pour remplir cette premiere indication, je fais faire une ſaignée du pied, & je choiſis celui qui a été en dernier lieu le plus attaqué de la douleur de Goutte, & dont elle a ſubitement diſparu.

Je fais enſuite appliquer un cataplaſme ſur les deux pieds, compoſé de vieux levain, de fiante de pigeon, & de graine de moutarde, auquel je fais ajoûter un peu de poudre de cantharides, dont je donnerai la deſcription dans les obſervations ſuivantes : ou à la place du cataplaſme, je fais appliquer ſur les pieds deux grands emplâtres véſicatoires.

La ſeconde indication que j'exécute d'abord après que ces ouvertures ont été faites aux pieds, eſt de procurer par toute

ſorte de moyens la perſpiration générale par tout le corps, pour épuiſer l'humeur qui fait le déſordre dans les parties internes. Cette indication nous a été dictée par Sydenham dans ſon traité de la Goutte. Si la matiere de la Goutte, faute de s'être dépoſée ſur les articles, cauſe la diarrhée, (qui ne ſoit pas la criſe d'un accès particulier) que le laudanum & l'exercice par leſquels je commence toûjours n'ont pû guérir ; mais qu'elle coule toûjours accompagnée de mal d'eſtomach, de tranchées dans le ventre, &c. le ſeul remede que je ſçache dans ce cas, eſt de provoquer la ſueur par la méthode & les remedes convenables. Si vous le faites pendant deux ou trois jours matin & ſoir, pendant deux ou trois heures chaque fois & de ſuite, vous verrez pour l'ordinaire ſupprimer la diarrhée, & la Goutte ſe jetter ſur les articles : je me ſuis garanti la vie il y a quelques années par cette méthode, &c. On verra un détail plus circonſtancié dans les ſuivantes obſervations.



PREMIERE OBSERVATION.

La Sœur Blanche, Religieuſe Carmelite du Couvent Saint Joſeph de Bordeaux, avoit été très-ſujette à des tournemens de tête qui parurent après que ſes regles eurent ceſſées. Il ſucceda bien-tôt après à ce ſymptôme des véritables attaques d'une Goutte bien caractériſée. Vers la ſaiſon que nous avons dit que la Goutte affecte, & qu'elle fait ſa principale moiſſon, elle ſe trouve dégoutée (il y avoit plus d'onze mois qu'elle n'avoit reſſenti aucune atteinte de Goutte ; à ce dégoût ſuccede un vomiſſement affreux avec des grandes langueurs d'eſtomach, abattement de forces, &c. La Sœur Infirmiere lui propoſe de prendre une once de vin émétique, qu'elle avoit déjà peſé, ne doutant point que ce vomiſſement ne fût cauſé par un tas de corruption que les alimens maigres dont ces Dames font toûjours leur nourriture, ſuivant leur regle, avoient produit. Madame de Segur Ponthac, alors Supérieure de ce Monaſtere, voulut que je fuſſe conſulté, & s'oppoſa à l'exhibition de l'éméti-

que ſans mon avis. Dès que j'eus fait réflexion que ce vomiſſement étoit survenu dans le temps précisément qu'elle avoit accoûtumé d'avoir la Goutte, je ne doutai point qu'il ne dépendît de la matiere qui avoit accoûtumé de la produire les autres années en pareille ſaiſon; & ce qui fortifioit encore mon idée, c'eſt que j'avois vû de fraîche date trois Goutteux, chez leſquels la matiere de la Goutte s'étoit déroutée pour ſe jetter ſur l'eſtomach. Au lieu de l'émétique qu'on lui deſtinoit, je la fis ſaigner au pied, qui pour l'ordinaire étoit le plus tourmenté, & cette ſaignée faite ſur le champ attira la Goutte ſur cette partie, & à l'inſtant nous vîmes ceſſer, ſoit le vomiſſement, ſoit les autres ſymptômes. Elle en a été quitte pour une douleur au pied qu'elle ſupporta quelques jours, & pour un long uſage du mars & du lait que je lui fis faire, & ni la Goutte ni le vomiſſement ne ſont plus revenus depuis ſix ans.

Cette obſervation fait voir, 1°. Combien l'uſage du mars & du lait, ſont utiles, ſoit pour guérir, ſoit pour préſerver de la Goutte, ſans l'aide même de tous les autres moyens que nous

avons proposés pour le rappel de la perspiration, pourvû toutes fois qu'ils soient aidés du régime de vie, de l'exercice corporel (sans lequel, comme dit Sydenham, tout le reste ne sert à rien) & que l'on ait grande attention de se munir contre les injures de l'air, & surtout du froid. 2°. Que dans les Goutteux on ne doit jamais perdre de vûë la Goutte de quelque maladie qu'ils soient atteints, sur-tout lorsqu'ils en sont saisis dans le temps que la Goutte avoit accoûtumé de paroître, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Mais non-seulement dans ceux qui sont sujets à la Goutte, cette attention est nécessaire; mais encore dans les enfans qui sont issus des Goutteux, comme Musgrave le propose, & dont nous rapporterons des observations dans le traité *de Medicinâ Burdigalensium. A claudis claudi, ab epilepticis epileptici, à podagricis podagrici generantur.* Nous sommes comptables, non-seulement de nos fautes, mais même des infirmités de nos peres, comme on le verra dans la suivante narration.

Un homme distingué dans cette ville par son opulence & par ses emplois,

étoit très-ſujet à la Goutte, qui le saiſit aſſez jeune, & dont il fut tourmenté juſqu'à ſa mort. Il avoit quatre filles, deux mariées & deux Religieuſes; l'une de ces dernieres eſt ſujette à la Goutte, que l'on doit regarder comme héréditaire : l'autre Religieuſe, & l'une des deux Dames mariées n'ont point eu la Goutte; mais elles furent attaquées de paraliſie particuliere, du moins d'engourdiſſement paralitique. Elles furent toutes les deux à Bareges, & y trouverent leur guériſon. L'autre Dame mariée n'eut ni Goutte ni paraliſie, mais elle fut ſujette à des fluxions opiniâtres ſur les dents, & ſur le viſage. J'ai toûjours crû que la denſité de la peau qui faiſoit la Goutte dans la perſonne du pere, s'étoit traduite à ſes quatre filles, & que la matiere de la perſpiration retenuë, avoit fait la Goutte dans l'une, la paraliſie dans les deux autres, & les fréquentes & opiniâtres fluxions dans la quatriéme. Je l'ai ſoulagée par les remedes & les moyens propres à rappeller la perſpiration; & pour mettre la derniere main à ſa guériſon, je la ſollicite de faire le voyage de Bareges, où elle m'a promis d'aller à la ſaiſon

propre & convenable malgré les différens avis de ceux qui voudroient la détourner de ce voyage.

DEUXIE'ME OBSERVATION.

MONSIEUR Clari écuyer, vieux garçon, étoit depuis long-temps sujet à la Goutte. Des attaques redoublées l'avoient rendu presque inhabile au mouvement progressif, & il étoit presque réduit à ne sortir qu'en chaise à porteur. Il avoit beaucoup contribué à se procurer la Goutte par un jeu de hazard qu'il joüoit assiduëment, & qui faisoit son principal plaisir. Outre la vie sédentaire, à laquelle le jeu vous assujettit, (*a*) la vive ardeur de gagner qui anime tous les gros joueurs, sont deux puissantes raisons qui serrent la perspiration & la suppriment, & par conséquent attirent la Goutte.

Il y avoit près d'un an qu'il n'en avoit ressenti aucune attaque, lorsqu'au

(*a*) Qui vehementer ludo lucrari cupiunt, non ludant, quia, si semper vicerint, ad perichariam ducent noctes insomnes, & tandem coctorum perspirabilium exhalationem amittent. *Sanct. aph.* 42. *sect.* 7.

mois

mois de Fevrier un matin s'étant levé à ſon heure ordinaire, il tomba dans une paraliſie de la moitié du corps du côté gauche. Un de mes collégues qui fut appellé en conſultation, convint avec moi que l'humeur de Goutte, qui depuis un an ne s'étoit point dépoſée ſur les articles, avoit refoulé ſur les nerfs, & produit cette paraliſie : & prenant notre indication de-là (ce qui ſe trouvoit fortifié par le temps auquel la paraliſie l'avoit attaqué, qui ſe trouvoit le même, auquel la Goutte avoit accoûtumé da paroître tous les ans) nous le fimes ſaigner du pied ſur le champ; d'abord après nous fimes appliquer ſur les deux pieds les cataplaſmes ſuivans, qui nous produiſirent d'abord douleur, empoules, qui furent ſuivies d'une évacuation ſurprenante, telle que celle que les veſicatoires frais & recens auroient pû exciter. A meſure nous vimes le bras & la jambe paralitique reprendre leur mouvement, & le malade guérir de ſa paraliſie par cette évacuation de ſéroſités longtems continuée. Nous employâmes auſſi le liniment préſcrit par Riviere, *cap. de paraliſi*, appliqué exterieurement à

le partie laterale du col, dans l'endroit d'où partent les nerfs qui se distribuent au bras & à côté de l'os sacrum, & nous le mîmes dans l'usage du mars & des boüillons de vipere.

Voici la description du cataplasme pour attirer sur les pieds l'humeur de la Goutte, & celui dont nous nous sommes servi.

Prenez demi livre de vieux levain, quatre onces fiante de pigeon fraîche & recente, deux onces graine de moutarde pulverisée, malaxez le tout ensemble long-tems; vous étendrez votre cataplasme ainsi fait sur des linges, & vous les saupoudrerez d'une drachme de poudre de cantharides pour les appliquer chauds sur les deux pieds, de maniere qu'ils soient enveloppés jusques aux malleoles.

Musgrave propose dans son traité de la Goutte irréguliere, chap. 16. une paralisie dépendante de la Goutte; & confirme par ses observations l'utilité du rappel de la Goutte & de l'usage du mars.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Un homme de condition d'un temperemment robuste, avoit passé toute sa jeunesse dans le plaisir, la bonne chere, le jeu, la galanterie qui lui procurerent la Goutte. Il ne laissa pas de continuer ses plaisirs dans un âge avancé, ce qui fit redoubler la longueur des accès, & leur fréquence, puisqu'il l'avoit non seulement à l'entrée du printems, mais même souvent après les premiers froids de l'automne. Au mois de Novembre vers la Saint (*a*) Martin il fut saisi d'une legére douleur au pied qui disparut le lendemain. Il ressentit à la place une langueur d'estomach qui fut bien-tôt suivie d'envies de vomir & de vomissement. Il étoit alors dans une de ses maisons de campagne à trois lieuës de la ville. Il appelle son Chirurgien ordinaire, homme de confiance, qui voyant ces envies de vomir, & ce vomissement, cherche querelle à l'estomach qu'il croit rempli de colles & de cacochimie : il lui propose

(*a*) Dolores podagrici vere & autumno magna ex parte moventur. *Hipp. aph.*

l'émétique qu'il donna le lendemain de ſon arrivée, au poids de dix drachmes d'eau benite de Rutland. Le remede opere par haut & par bas tout le jour; mais ſur le ſoir dans le tems qu'on s'attendoit à voir finir l'operation, elle redouble tout de nouveau avec des tranchées ſi douloureuſes, que le malade ne pouvoit ſouffrir qu'on lui touchât le ventre. Le Chirurgien craint l'inflammation, il fait une fomentation d'herbes émolliantes qu'il lui applique ſur le ventre. Cela ne ſert de rien, tout le lendemain le vomiſſement continuë avec des efforts affreux. Soudain le boüillon pris, eſt revomi, les extrémités ſont froides, le poulx concentré & abattu.

Je fus prié par le gendre du malade de l'aller voir : je trouvai le Chirurgien fort intrigué & bien aiſe que je le relevaſſe de cette ſentinelle. Je crûs dans cet état que le premier point étoit, d'arrêter cette ſuperpurgation : je me ſervis de la thériaque, à laquelle j'ajoûtois le laudanum liquide; & chaque fois qu'il la vomiſſoit, ſur le champ je réïterois la doſe, augmentant quelques gouttes de laudanum juſques

à ce que j'eus arrêté l'évacuation par haut & par bas, & que le malade commençât à retenir le boüillon & quelque cueillerée de vin de Canarie que je lui donnai par-dessus. La chaleur commence à revenir dans les extrémités, les douleurs du ventre sont calmées, le malade reprend courage & revient un peu de la consternation & de la frayeur capitale où il étoit; il s'endort, je le laisse dormir trois heures, après lesquelles je le reveille pour lui donner du boüillon & du vin, craignant qu'un plus long sommeil n'eût peut-être été l'effet du laudanum dont j'avois été forcé de me servir à diverses reprises pour supprimer les évacuations.

Je songe d'abord après à le jetter dans la sueur : *Unicum quod scio remedium in tali casu, est ut sudor provocetur.* (1) Je lui fis prendre le kina dans de la ptisanne de racine de scorsonere bien chaude, de trois en trois heures. Par l'usage de ces remedes la moiteur parut par tout le corps, & deux jours après la Goute se manifesta au même pied qui avoit été affecté le jour avant le vomissement, de sorte que je ne fus point

(1) *Sydenham.*

obligé d'appliquer les remedes que j'avois envoyé chercher pour la faire venir ſur les pieds.

Il faut remarquer, 1°. Que le malade avoit beaucoup contribué à accumuler l'humeur de la Goutte dans une ſaiſon prématurée, en ſe promenant dans ſon cuvier chaque matin, couvert d'une ſimple robe de chambre, ſans culotte, ſans bas, ſon plaiſir étant de goûter ſon vin, d'en examiner la couleur, de compter le nombre de ſes tonneaux, d'y fixer un prix, de calculer avec des jettons ce qu'il devoit en retirer, toute diſtraction faite de ſes frais. Chaque jour ſon imagination en augmentant le prix, il faiſoit un nouveau calcul, diſpoſant même d'avance de l'argent qui en proviendroit. Tandis que ſon ame ſe repaiſſoit de ces belles imaginations, elle ne s'appercevoit point du froid réel que ſouffroient les parties découvertes de ſon corps, & du changement pernicieux qu'elles eſſuyoient par la fraîcheur, ſortant de la chaleur du lit. Le marchand à ſon tour comptoit differemment, & méditoit d'avoir le vin à vil prix. L'événement juſtifia que le calcul de ce dernier étoit plus juſte que celui du malade.

2°. Que ce vomissement étoit une véritable Goutte que le vulgaire appelle rémontée. (*a*) L'humeur qui causoit la douleur sur le pied, se porta sur l'estomach, y fut attirée de plus en plus par l'action de l'émétique, & mit le malade à deux doigts de sa perte, par le danger de l'inflammation de l'estomach & des boyaux.

3°. Que le (*b*) laudanum dans ce cas, bien que les extrémités fussent froides, étoit bien placé ; car lorsque les évacuations immenses ont fait venir cette froideur, le laudanum, qui les supprime, rappelle la chaleur dans ces parties, comme je l'ai plusieurs fois éprouvé avec succès dans le *cholera morbus*, lorsque j'étois appellé tard, & que ce symptôme étoit survenu : d'ailleurs je suis persuadé que ce remede rappelle la perspiration dans certains cas ; nous aurons lieu de parler ailleurs de sa maniere d'operer.

(*a*) Hipp. a observé ces metastases de l'humeur de la Goutte sur le canal intestinal : *Qui articulari morbo detentus intestini dolore dextra parte vexabatur, quietior erat ; hoc autem curato magis dolebat. Sect.* 2. *fol.* 20.

(*b*) Insignissimum est cardiacum. *Syd.*

QUATRIE'ME OBSERVATION.

UN bourgeois d'une ville circonvoiſine, fut attaqué vers la fin de Janvier d'un cours de ventre. On lui fit les remedes ordinaires, c'eſt-à-dire, qu'on lui donna l'ippecacuana & des anodins & adſtringens. Dès que le cours de ventre fut arrêté, il lui ſurvint un vomiſſement : on a recours au laudanum, aux ſtomachiques, à la rhubarbe qu'on lui fait mâcher & avaler ; le vomiſſement ceſſe, le cours de ventre revient, on employe les lavemens de boüillon de têtes & entrailles de mouton avec les jaunes d'œufs, & la thériaque recente ; le cours de ventre ceſſe, & le vomiſſement revient. Enfin pendant trois ſemaines le malade eſt alternativement tourmenté, ou de vomiſſement, ou de cours de ventre. Diſpute entre ſon Apoticaire & ſon Chirurgien, ſi l'on lui donnera le tartre émétique, ou ſi on ſe contentera des anodins & adſtringens, ſoit par haut, ſoit par bas : je fus appellé pour décider & vuider ce partage.

1°. A mon arrivée je trouve un ma-

lade qui avoit la phisionomie d'un gouteux. Il avoit tous les signes que Sydenham nous en donne ; un grand crane, il étoit d'une corpulence pleine & humide, la peau flasque & molle. *Crania habent grandiuscula qui podogræ sunt obnoxii, habitu corporis, ut plurimum, sunt pleniori, humido & laxo, &c.*

2°. Je vis un malade qui étoit à l'âge auquel la Goutte paroît ordinairement, c'est-à-dire, entre l'âge de 50. à 60. ans, car elle vient quelquefois plûtôt; il avoit la constitution mâle & vigoureuse, & de très-bons principes de vie. *Constitutionem habent omnes luxuriantem virosamque, ditissima atque optima vitæ stamina.*

3°. Il étoit de la societé de plusieurs habitans de sa ville, qui faisoient profession d'une molle oisiveté. Après avoir rempli leur devoir de Chrétien le matin, ils se rendoient tous sous la hale, où, comme sous le portique d'Athénes, on se faisoit part mutuellement des nouvelles bonnes ou mauvaises; on établissoit un lecteur pour lire la gazette, le journal historique & autres curiosités du tems; ils alloient après boire du vin blanc en attendant le dîner, après le-

quel ils avoient une eſpece d'école juſques au ſoir pour joüer la ſizette, la conférence, le piquet, fumer & boire juſques au ſouper ; & ce manege recommençoit chaque jour.

Après les premiers complimens, je lui demandai s'il étoit ſujet à la Goutte? Il me dit qu'il l'avoit eûë deux années de ſuite, fort vive & fort violente, préciſement dans cette même ſaiſon où nous étions. Je l'interrogeai, ſi avant l'attaque de ſon mal il n'avoit point eu quelque petit reſſentiment de douleur aux pieds ou à l'un d'iceux? il me répond qu'il avoit eu les veines du pied fort gonflées, & qu'il avoit apprehendé que la Goutte viendroit; mais qu'une de ſes comeres lui avoit fait un cataplaſme avec du caſſis & du vinaigre, qu'elle lui avoit appliqué ſur les deux pieds, & que, Dieu merci, par ce remede ſimple il avoit été garanti de l'attaque de la Goutte, qu'il appréhendoit.

Je ne doutai point que ce cataplaſme n'eût repercuté l'humeur de la Goutte ſur l'eſtomac & le canal inteſtinal, & que le vomiſſement & cours de ventre alternatifs en dépendoient:

car s'ils avoient été produits par une cacochimie particuliere, contenuë dans la cavité de ces viſceres, elle auroit été épuiſée par les évacuations du vomitif, qui, bien loin de-là, les rendit plus opiniâtres, parceque la ſource de cette évacuation étant fournie par le ſang, on l'avoit attirée de plus en plus par le remede, ſoit ſur l'eſtomach, ſoit ſur le canal inteſtinal.

L'indication qui ſe préſentoit naturellement, étoit de rappeller promptement la Goutte ſur les pieds dont on lui avoit fermé la porte, pour ainſi dire, par ces cataplaſmes adſtringens : je fis faire une ſaignée au pied, & je fis appliquer ſur le champ deux emplâtres veſicatoires aux deux pieds, qui procurerent en moins de quinze heures une évacuation conſidérable de ſeroſités, & la Goutte même. Le vomiſſement & le cours de ventre furent calmés à l'inſtant que ces emplâtres eurent operé ; la Goutte ne fut pas longue, parce qu'il y a lieu de croire que la matiere avoit été conſidérablement diminuée par les grandes évacuations, comme Hippocrate l'a obſervée : *Sanat hos dyſenteria ſuperveniens.*

Je prefcrivis au malade les moyens pour fe garantir à l'avenir des nouveaux accès : mais dès qu'il eut repris fa fanté, il a tout laiffé à l'écart pour retourner dans fon ancien regime de vie dont j'ai parlé.

Je prends conftamment ces mêmes indications dans toutes les Gouttes irrégulieres qui attaquent les parties internes, même la poitrine ; & les ouvertures que je fais dans les parties inferieures la foulagent à l'inftant : *In pulmoniis quicumque tumores ad crura fiunt, optimi funt.* (1) Et l'on peut voir une obfervation analogue dans la differtation fur les maux venériens, pag. 210. & fuivantes.

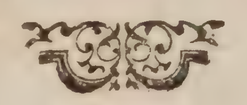
Quelque fuccès que j'aye trouvé dans ces ouvertures artificielles aux pieds, pour faire des rigolles à la matiere de la Goutte, j'avouë pourtant que je n'ai jamais ofé tenter cette méthode dans ceux qui avoient une hydropifie particuliere dans les extrêmités inférieures, c'eft-à-dire, des tumeurs édemateufes aux pieds, aux jambes & cuiffes, &c.

La raifon qui m'a empêché de faire ces ouvertures dans les parties atta-

(1) *Hipp. in Coacis.*

quées de tumeur leucophlegmatique, c'est que j'ai souvent vû la gangréne survenir à des ouvertures faites dans ces parties, ou par le hazard, ou avec la pointe des éguilles, ou de la lancette, comme (*a*) Sydenham nous en avertit dans son traité de l'hydropisie. Je me suis contenté dans ces cas de provoquer la transpiration par toute sorte de moyens, ce qui m'a quelquefois réüssi, sur-tout lorsque j'ai été appellé dans le commencement de la Goutte remontée, & non lorsque l'inflammation & le dépôt a été achevé & parfait dans les parties internes par l'humeur de la Goutte.

(a) Vesicatoria autem locis prædictis ab Empiricis applicari solita, calorem naturalem jam fermè aquis obrutum, deficientibus item spiritibus animalibus, omnino extingunt & gangrænam (plus satis in hoc casu familiarem) sæpè numero invitant; etenim vulnus vel levissimum in hydropicorum carnibus, maximè in membro pendente, sanatu difficillimum est: quoniam ipsa carnium substantia his in partibus usque adeo irrigua est & scatens latice, ut datâ quacumque portâ, continuo cursu prorumpat humor, à quo vulneris conglutinatio impeditur. *Syd. tract. de hydrop.*



Des Remedes qui ſoulagent la douleur de la Goutte dans l'attaque.

ON trouvera ſans doute étrange, que je propoſe des remedes pour calmer la douleur de la Goutte, puiſque j'ai avancé qu'elle en étoit le remede. *Dolor in hoc morbo, eſt amariſſimum naturæ pharmacum*: Que ces remedes ſont dangereux; ils peuvent repercuter l'humeur ſur les viſceres, ou la candir ſur les articles, & rendre par ce moyen le malade perclus de bonne heure: Que la douleur de la Goutte operant la criſe, il étoit important de ne pas l'interrompre: *Quæ judicantur non oportet movere, ſed ſinere*: Qu'enfin il n'eſt pas plus permis de ſupprimer la douleur à un Goutteux, que de vouloir calmer les tranchées à une femme qui accouche, puiſque plus elles ſont vives, plûtôt elle eſt délivrée.

Sans prétendre m'écarter de cette regle, qui eſt ſûre & conſtante, & à laquelle il eſt très-prudent & ſûr de déferer; il eſt néanmoins certaines circonſtances qui forment une exception à la regle. Comme la douleur eſt le tyran

de la vie, *Dolor vitæ tyrannus*, qu'elle nous force dans certains cas de laisser la cause du mal pour recourir au symptôme ; pourquoi dans des cas que nous proposerons, ne sera-t-il point permis de calmer la douleur, puisque (*a*) Hippocrate même dans ses aphorismes nous en propose les moyens, aussi-bien que dans son livre *de affect.* il a jugé qu'il étoit certains cas où l'on pouvoit s'en servir. (*b*)

Le premier cas où il peut être permis d'user d'anodins & de remedes qui calment la douleur, est celui que Riviere propose *cap. de arthritide*, lorsque la violence de la douleur épuise les forces, *Cum hoc symptoma gravissimum vires dejicit*, & qu'il tombe en défaillance & en syncope par les veilles & l'épuisement. Cet auteur propose bien des remedes pour remplir cette indication

(*a*) Articulorum tumores & dolores absque ulcere, & podagricas affectiones & convulsa. Hæc magna ex parte frigida large effusa levat & minuit, doloremque solvit : moderatus namque torpor dolorem solvendi facultatem habet. *Hipp. aph.* 25. *sect.* 5.

(*b*) Articularis morbus cum detinet... Quod si in digitis dolor remaneat, venas in digito, paulum supra articuli nodum, inurito. Ustio autem per linum crudum fiat. *L. de affect. p.* 84. *sect.* 5.

dont le plus innocent eſt celui qu'il a tiré (*a*) de *Amatus Luſitanus*. *cent.* 6. *curat.* 41. c'eſt de faire couler du lait de chevre ſortant de la mamelle ſur la partie affligée de douleur.

Le ſecond cas eſt celui que Sydenham propoſe, & dans lequel il conſent qu'on ſoulage la douleur, c'eſt lorſqu'elle eſt ſi vive & véhémente, qu'elle ſurpaſſe toute patience humaine: alors, dit-il, on pourra donner un peu de laudanum le ſoir, le malade ayant le ſoin de ſe tenir au lit; mais il ſeroit encore mieux de ſe paſſer de laudanum, pour peu que le malade puiſſe ſupporter la douleur: *Si igitur dolor admodum ſæviat, æger rectius ſibi conſulet ſe in lecto continendo, donec is aliquantiſper remiſerit, quam anodinis utatur: attamen haud abs re fuerit laudani pauxillum veſperi ſumere, ſi dolor patientiam multùm vincat; aliter meliùs omittetur.*

(a) Qui podagræ ingentes dolores patiebatur, capram intra cubiculum ſuum adducere & ex eâ lac ſupra membrum dolens & male affectum emulgere curabat, quo dolores evidenter imminui ſentiebat, nec quidem injuriâ. Nam lac ſic recens emulctum dolores demulcet & mitigat & remittit. Eſt autem remedium Turcarum principibus commune & familiare. Satis à te qui lucrum & honorem petis, in pretio habendum.

Le

Le remede le plus puiſſant & le plus prompt que j'aye trouvé pour calmer la douleur dans ces cas, auſſi-bien que pour faire ceſſer la douleur dans toutes les parties externes, même ſubitement, eſt l'application d'une compreſſe trempée dans le laudanum liquide.

Ce remede, quoiqu'appliqué extérieurement, ſoulage ſur le champ quelque douleur que ce puiſſe être, & je puis l'aſſûrer inſtruit par une expérience conſtante, qui ne m'a jamais trompé.

Mais lorſque le Goutteux eſt forcé de ſupprimer la douleur pour l'une des deux raiſons que nous avons marquées, il faut que ſoudain après il ſe mette à l'exercice pour éviter que l'humeur ne ſe candiſſe dans l'article, & ne le rende perclus de bonne heure. Celui du cheval eſt le plus convenable, comme nous l'avons marqué ci-deſſus. Celui du carroſſe vient après, dont la plûpart des Goutteux ſont en état de ſoûtenir la dépenſe: & au défaut de l'un ou de l'autre je ſubſtituë l'agitation dans un berceau juſqu'à ce que le malade ſoit en état de marcher.

Il ne faut point que le Médecin prenne le change, & que l'impatience du malade & ſon peu de courage à ſupporter

la douleur tiennent lieu de néceſſité de la calmer, ce qui ne peut jamais être permis que dans les deux cas marqués : qu'il ait au contraire toûjours devant les yeux, ce paſſage de Sydenham par lequel je finis cette Diſſertation.

Quant aux remedes externes pour calmer la douleur de la Goutte, je n'en connois point d'autres que les rafraîchiſſans & les repercuſſifs (j'en ai fait l'épreuve, tant ſur moi que ſur bien d'autres ;) & j'ai fait voir ailleurs qu'on ne pouvoit pas s'en ſervir ſans danger. J'aſſûre avec confiance, fondé ſur une fréquente & longue obſervation, que pluſieurs qui ſont morts de la Goutte, ont péri par des remedes qu'on a donnés mal à propos, plûtôt que par la maladie. Ces ſortes d'épithemes peuvent quelquefois faire du mal, & non jamais guérir.

Fin de la Diſſertation ſur la Goutte.

Qui ſtaticen Sanctorii tenet, clavem plurium morborum difficilium naturam reſerandi tollendique poſſidet. Bagl.

RECUEIL D'OBSERVATIONS des cures faites par l'idée de la perſpiration violée dans d'autres maladies que la Goutte.

JE ſçai qu'on trouvera peut-être étrange & hors d'œuvre que j'annexe à une Diſſertation ſur la Goutte des cures des maladies qui ne lui reſſemblent en rien que par leur cauſe. Cependant comme elles dépendent du dérangement de la perſpiration, (ainſi qu'on le verra par le ſuccès des remedes) j'ai crû que leur lecture pourroit donner un nouveau poids à la cauſe de la Goutte que j'ai accuſée, & qu'on demeurera convaincu par les divers rôlles que cette cauſe jouë dans des maux très-différens, qu'elle eſt auſſi capable de produire la Goutte ſans en appeller d'autre à ſon ſecours.

PREMIERE OBSERVATION.

UNE Religieuſe d'une Communauté de cette Ville étoit ſujette à des fluxions ſur les yeux, qu'elle ſupportoit

depuis plusieurs années. Le Médecin de sa Communauté avoit recours à des fréquentes saignées, des vésicatoires, des collyres, des eaux, des poudres de tutie, &c. il l'avoit même chargée d'un cautere, dont elle ne reconnoissoit d'autre effet que l'incommodité de le panser tous les jours, & d'en supporter tout l'embarras & la mauvaise odeur. La fluxion revenoit constamment tous les hivers, au printemps, & même dans le temps chaud, pour peu qu'elle s'exposât à quelque fraîcheur, broüillard, serain, & autres occasions qui peuvent resserrer la perspiration; sa vûë étoit considérablement affoiblie par de si fréquentes rechûtes, & il y avoit un commencement de toile & de nuage sur l'un des deux yeux.

Après la mort de son Médecin : je fus chargé du soin de cette Communauté; je sçavois que quinze ans avant cette Religieuse avoit été tourmentée d'un rhumatisme affreux, dont je l'avois guérie; que depuis elle avoit été sujette de temps en temps à des douleurs vagues qui affligeoient tantôt les lombes, tantôt les bras, les jambes, &c. Je ne doutai point que ces douleurs & ces fluxions

fréquentes ſur les yeux, ne dépendiſſent de la perſpiration retenuë & diminuée ; d'autant mieux qu'elle étoit dans l'âge où la peau a coûtume de durcir ; je me mis à même de rétablir la perſpiration pour la garantir des fréquentes ſaignées que tant de rechûtes avoient demandé, qui ne lui avoient obtenu que des tréves, ſans la guérir radicalement.

Je fus appellé dans le temps qu'elle eut une vive fluxion ſur les yeux : je crus qu'il étoit néceſſaire de remédier au mal préſent, & d'enlever le ſymptôme, avant d'attaquer la cauſe que j'ai accuſée.

Pour cet effet je ſubſtituai aux fréquentes ſaignées trois purgatifs donnés de deux jours l'un, & le jour intermédiaire & de relâche, je faiſois ſervir un lavement. Ce cours de ventre diſſipa la fluxion ſur les yeux bien plus vîte & plus promptement que n'auroient pû faire les ſaignées. *Lippientem, alvi profluvio, corripi bonum.* (1)

Les yeux rétablis, je la mis à l'uſage de la poudre, dont je compoſe les paſtilles pour la Goutte, & par-deſſus je lui faiſois boire une écuellée de lait.

(1) *Hipp. in aph.*

Comme cette fluxion avoit paru après les premiers froids de l'automne, je crus qu'il ſeroit imprudent de ſupprimer le cautere pendant l'hiver, & qu'il falloit le laiſſer couler juſqu'au temps chaud, & juſqu'à ce que par un long uſage de la poudre & du lait, j'euſſe rétabli la perſpiration dans ſes anciens canaux, & que la chaleur de l'été eût encore contribué au rétabliſſement de cette évacuation naturelle : alors je le fis fermer.

Pendant l'été, je lui fis continuer le lait & prendre quelques bains domeſtiques, pour ramollir la peau de plus en plus.

Elle s'eſt portée depuis à merveille, ſans douleur, ſans fluxion ſur les yeux, & ſans que je me ſois apperçû que la ſuppreſſion du cautere ait cauſé le moindre accident.

L'utilité des cauteres dans pluſieurs maux ne peut être conteſtée ; je crois qu'elle dépend d'une ouverture artificielle, que l'on ouvre à la matiere ſaline de la perſpiration. Mais combien n'eſt-il pas plus avantageux de la rappeller dans ſes anciens égoûts naturels, que de lui en faire d'artificiels contre

nature, qui ſont inſuffiſans pour épuiſer entiérement tous les arrérages de la perſpiration ? D'ailleurs c'eſt changer une maladie pour une autre ; c'eſt un cilice perpetuel, humiliant pour le malade, déplaiſant à ceux qui l'approchent, & qui gardé long-temps devient un mal néceſſaire, puiſque la nature s'étant frayé de longue main une route par cette ouverture, où elle porte la matiere de la perſpiration, il ne ſeroit pas prudent après un long temps de le ſupprimer.

DEUXIE'ME OBSERVATION.

UNE Dame diſtinguée par ſa vertu & ſon eſprit ſupérieur, comme elle l'étoit par ſa beauté, ſa fortune & ſon rang, étoit attaquée depuis plus de vingt ans d'une tumeur au viſage à côté du nés du côté gauche, qui deſcendoit le long de la jouë, & ſe terminoit par une petite dartre dans ſon extrêmité inférieure. Quoique cette tumeur fût exempte de douleur & de dureté, qu'elle parût même plûtôt catharreuſe, que d'aucune autre nature, elle ne laiſſoit pas de lui fatiguer l'eſprit, 1°. Parce que Ma-

dame ſa mere étant morte d'un cancer ; elle craignoit le même événement, d'autant qu'elle approchoit du terme où les regles finiſſent aux perſonnes de ſon ſexe à raiſon de l'âge, & auquel ces ſortes de maux ont coûtume d'éclorre. 2°. Parce que dans le grand nombre de conſultations qu'elle avoit eu des plus fameuſes Univerſités du Royaume & des Médecins de Province qui avoient quelque brillante réputation, il y en avoit quelques-unes où l'on avoit gliſſé le mot de cancer, ſoit à craindre ou à prévenir, & cela n'avoit pas peu contribué à augmenter la crainte dont elle avoit l'eſprit frappé par rapport à l'exemple domeſtique de feuë Madame ſa mere. 3°. Parce qu'elle avoit mis en uſage une infinité de remedes, ſoit internes, ſoit externes qu'on lui avoit conſeillés, ſans avoir vû diſparoître, ni même diminuer cette tumeur. Enfin elle exécuta la conſultation de deux célébres Médecins, qui ordonnerent beaucoup de remedes, mais elle n'en eut aucun ſuccès.

Elle me fit l'honneur de me venir conſulter, & me remit une liaſſe de

consultations qu'elle avoit toutes exécutées en vain.

J'ai toûjours accoûtumé dans des maladies rebelles, opiniâtres, difficiles à comprendre, de tourner mes vûës du côté de la perspiration violée, sur-tout lorsque je vois que les raisonnemens les mieux suivis, les méthodes qui paroissoient les plus raisonnables, & les remedes les plus précieux ont porté à faux. Je gardai cette même conduite à l'égard de cette Dame, & j'étois autorisé dans mon idée par la corpulence & l'embonpoint de la malade, par la vie sédentaire qu'elle menoit, par ses continuelles méditations à la priere ou lectures spirituelles. D'ailleurs elle n'étoit point exempte de peines d'esprit; car quoique dans l'abondance de toutes choses, son bon cœur l'engageoit à s'interesser aux revers, soit de ses parens, soit des étrangers : toutes causes propres à porter obstacle à la perspiration, comme nous l'avons observé dans Sanctorius.

D'ailleurs la tumeur étant molle sans dureté ademateuse, je ne pouvois soupçonner aucun principe de ca cer; je la regardois au contraire comme un

reſte de la matiere de la perſpiration retenuë. Enfin en rappellant la perſpiration, quand même je me ſerois trompé, je ne pouvois que bien faire, puiſque Sanctorius la regarde comme très-utile dans les tumeurs : *In tumoribus perſpiratio utilis.*

Cependant avant de propoſer les remedes propres à rappeller la perſpiration, je crus qu'il étoit important pour lui tranquilliſer l'eſprit, d'effacer & de détruire cette tumeur par un cours de ventre. *Exinanita alvus ex facie ducit.* (1)

Pour exécuter ce préliminaire, je la fis ſaigner du pied, & je la purgeai par trois fois avec un bon purgatif en deux doſes, compoſé avec ſenné, manne & rhubarbe ; je laiſſois un jour d'intervale entre chaque purgation. Le lendemain du purgatif il y a ſouvent un reſte d'operation, & le malade va deux ou trois fois à la ſelle. Quand cela n'arrivoit pas, je faiſois donner un lavement.

Quelle fut la ſurpriſe de cette Dame quand elle vit diſparoître par un cours de ventre rapide, que ſix verres de ptiſanne purgative exciterent, une tu-

(1) *Hipp. in epid.*

meur qui lui avoit fait tant de peine; & ce mal qui avoit éludé tant de remedes précieux, venus même d'Allemagne, ceder à une ſimple ptiſanne purgative, compoſée par la main de ſa femme de chambre.

Je tirai de ce premier ſuccès un argument qu'elle goûta fort. Si c'étoit la naiſſance d'un cancer, les purgatifs l'auroient augmenté, plûtôt que de le détruire; & la preuve convaincante que la tumeur eſt cauſée par des matieres de la perſpiration retenuë, c'eſt que le cours de ventre qui ſupplée au défaut de la perſpiration, l'a emportée.

Cependant, dis-je, il ne faut point s'en tenir là. Si on ne rend point la peau perſpirable, la matiere s'accumulera de nouveau, & la tumeur reviendra, puiſque cette matiere retenuë trouvant le reſſort de la partie affectée plus foible, s'y nichera & y dépoſera de nouveau: *Quâ parte corporis debilis fuerit, in illam & morbus infirmatur.* Il faut donc remettre la perſpiration dans ſa liberté & dans ſes anciens égouts.

Pour cet effet, je lui propoſai de mettre en uſage une partie des moyens que j'ai établis pour rappeller la per-

ſpiration dans la Goutte ; je lui fis prendre des chemiſes de flanelle ſur la peau, je la fis baigner dans des bains domeſtiques, uſer du mars à la quantité de deux ſcrupules par jour, avec une grande écuellée de lait d'âneſſe par-deſſus, & lui fis faire de l'exercice, ſoit à pied, ſoit en caroſſe.

Ces remedes ſimples long-tems continués, ont parfaitement bien guéri la malade ; la tumeur & la dartre ont totalement diſparu, & ſur le tout la peur & la frayeur d'un cancer qui l'occupoit nuit & jour, a été entiérement diſſipée.

Comme elle entra dans le tems où les regles ceſſent à raiſon de l'âge, je lui fis faire dans le cours de la premiere année diverſes ſaignées par le pied, que je proportionnai, ſoit pour le nombre, ſoit pour la quantité à l'abondance du ſang qu'elle perdoit chaque mois quand elle n'étoit point enceinte, ſans attendre les accidens qui ont accoûtumé de ſuivre cette ſuppreſſion, & je les prévins.

C'eſt une regle de pratique bien marquée dans les auteurs, & ſur-tout dans Hippocrate & Duret, que de faire des ſaignées au pied la premiere

année que les regles cessent ; & la seconde en plus petit nombre, pour apprivoiser la Nature peu à peu à se passer de ce secours ; *Ne natura subitam illam mutationem ferat impatienter.*

Duret dans l'explication qu'il donne de la coaque 10. *Tract. 3. de morbis mulier.* pag. 454. *Salutare est muliebria non cohiberi, nam inde veniunt epilepsiæ, &c.* nous dit pag. 156. qu'Hippocrate avoit le soin de faire saigner les femmes qui avoient perdu leurs regles à raison de l'âge, pendant les deux, trois & quatre ans suivans, deux fois l'an, sur-tout celles qui avoient coûtume de perdre beaucoup, ou qui avoient porté beaucoup d'enfans : *Ubi etiam suadet Hippocrates mulieribus olim fœcundis, ac cæteris quibus erat menstruorum ubertas, bis anno sanguinem detrahendum per triennium aut quadriennium.*

Les Medecins, tant anciens que modernes demeurent d'accord que la cessation totale des regles, qui survient au sexe à raison de l'âge, demande des saignées dans le commencement pour accoûtumer insensiblement la Nature à se passer de ce secours, & que sans

cette précaution, l'éclipſe totale des regles, n'arrive jamais ſans produire des orages, & que les femmes, ſur-tout celles qui perdoient beaucoup, courent riſque de tomber dans les accidens qu'Hippocrate a marqués dans ſes (*a*) Coaques.

On voit dans la pratique, des vertiges, des douleurs de tête, des cancers au ſein, des étouffemens, des paraliſies, des obſtructions dans les viſceres, ſur-tout au foye & à la matrice, qui ſuivent de près les ſuppreſſions, lorſqu'on n'a pas eu la précaution de faire des ſaignées, comme Hippocrate le pratiquoit.

Mais les avis ſont partagés ſur l'endroit par où doit ſe faire la ſaignée, c'eſt-à-dire, ou du bras, ou du pied.

Hippocrate dans ſes épidemiques, liv. 2. ſemble décider la queſtion en faveur de la ſaignée du pied dans la perſonne de la ſervante de Stymargus, laquelle tomba, après avoir enfanté une fille, dans une ſuppeſſion totale de ſes regles, qui fut ſuivie d'une dou-

(*a*) Salutare eſt muliebria non cohiberi : nam inde veniunt epilepſiæ, quibuſdam autem profluvia longa ventris, nonnullis autem hæmorroïdes.

leur ſixe ſur la hanche & ſur la jambe. Bien que le deſordre fût principalement dans les parties inferieures, & qu'elle eût des tremblemens par tout ſon corps, Hippocrate n'héſita point de la faire ſaigner du pied (copieuſement comme on le pratiquoit de ſon tems,) & elle fut guérie. Le même Hippocrate nous propoſe à la fin de cette obſervation la raiſon de ſon indication. Il fallut avoir égard à la cauſe même, à l'occaſion de la cauſe, & à la naiſſance de la maladie.

Or comme on ne peut révoquer en doute que les accidens dont les femmes ſont ou menacées ou fatiguées dans ces tems, ne doivent être imputés à la ceſſation de ce ſecours familier depuis tant d'années; quel moyen plus ſimple & plus naturel, ſoit pour les prévenir, ſoit pour les guérir, que de tirer du ſang par la ſaignée du pied, qui deſemplit le cercle inférieur qui avoit accoûtumé de ſe vuider par les regles?

Cette ſaignée, au rapport d'Oribaſius, eſt, pour ainſi dire, conſacrée aux perſonnes du ſexe, d'autant qu'elle imite leurs pertes naturelles. *Eſt enim*

veluti mulieribus propria multumque efficax, utpote quæ naturalis evacuationis modum æmuletur.

D'autres Médecins ſoutiennent, que dès-lors que la Nature ſupprime par elle-même cette évacuation à raiſon de l'âge, & qu'il n'eſt plus queſtion de la rétablir, la ſaignée du bras doit être préferée, de peur d'attirer des embarras ou des ulceres dans les viſceres du bas ventre.

Pour moi je ſuis dans l'uſage & dans la pratique de faire les ſaignées au pied dans ces tems, pour prévenir les accidens & même pour y remedier, lors qu'ils attaquent les parties ſuperieures ; ſi je vois par exemple des tournemens de tête, mouvemens convulſifs, vapeurs épileptiques, &c. Que ſi au contraire les deſordres ſurviennent dans les viſceres du bas ventre, je vuide le cercle ſuperieur en ſaignant par le bras pour operer la revulſion.

On doit faire reflexion, que du temps d'Hippocrate on faiſoit les ſaignées par livres, & même juſqu'à la défaillance ; ainſi deux ſaignées par an ſuffiſoient, au lieu que les ſaignées aujourd'hui ne ſe faiſant que par onces,

il en faut augmenter le nombre ; & leur multiplication à moindres doſes, imite de plus près l'uſage de la Nature, qui vuidoit le ſang par les intervales d'un mois.

Cette regle de pratique eſt eſſentielle & indiſpenſable, à l'égard des femmes oiſives qui font bonne chere, qui avoient accoûtumé de perdre beaucoup dans le tems de leurs regles, ou qui ont porté beaucoup d'enfans. J'en ai vû pluſieurs qui ſont tombées dans les accidens qu'Hippocrate décrit dans ſon Liv. 1. *de morbis mulierum*, parce que cette regle a été ou négligée ou ignorée.

La mere d'un Conſeiller de notre Parlement étoit dans le tems où les pertes ceſſent à raiſon de l'âge ; elle avoit des échauffemens, des ſuffocations, des tournemens de tête : *Incipiunt ſentire ſuffocationes & horrores, &c.* Un ancien Chirurgien auquel elle avoit grande confiance, lui fit prendre les bouillons rafraîchiſſans, l'eau de poulet, le petit lait, les poudres de corail, d'yeux d'écreviſſe, &c. elle n'en reçut aucun ſoulagement. L'inutilité de ces remedes l'engagea à me ve-

nir consulter ; je lui dis que sa guérison dépendoit de deux saignées du pied copieuses & abondantes, qu'elle devoit faire assés près l'une de l'autre, puisque ces symptômes dépendoient de la suppression de ses regles, à laquelle la Nature n'étoit pas encore accoûtumée. Son Chirurgien, à qui elle en parla, ne fut point de cet avis ; cependant comme elle vouloit guérir, elle les fit faire à son inçû par un autre : elles eurent tout le succès qu'elle en attendoit, & elle laissa à son ancien Chirurgien la douce satisfaction de croire que ses remedes l'avoient guérie.

J'ai vû une gouvernante dans le même cas. Son Chirurgien la fit baigner long-tems dans les bains domestiques, lui donna de l'eau laitée, du lait, elle tomba paralitique de la moitié du corps. Je la guéris au moyen de plusieurs saignées du pied ; & pour rétablir le ressort des parties affoiblies, je l'envoyai aux bains de Tersis, dont elle est revenuë en parfaite santé, sauf pourtant une petite foiblesse sur la jambe affligée qui la fait boiter un peu.

Au reste, les femmes de la campagne qui travaillent aux champs, aux

jardins, à la leſſive, & qui avoient fort peu leurs regles, peuvent & doivent être exceptées de cette maxime de pratique; car comme leur travail aſſidu joint à la frugalité de leur nourriture, ont dès long-tems frayé le chemin à la perſpiration, elles ne ſont pas ſi incommodées de la ſuppreſſion des regles, que celles dont nous venons de parler.

TROISIE'ME OBSERVATION.

M. DAUMAY Ecuyer du Roi & Directeur des Fermes de ſa Majeſté dans la généralité de Bordeaux, fut attaqué l'an 1731. dans la ſaiſon de l'été, d'une vive colique dans l'eſtomach, à laquelle ſe joignit une toux fatigante: il s'étoit promené la veille par un beau tems dans le jardin des Peres Dominicains de cette Ville. Sortant du jardin tout échauffé, il ſe promene ſur le ſoir aſſez long-tems avec un Religieux dans les cloîtres, qui ſont fort élevés & fort frais: il y eut même ce ſoir-là une fraîcheur dans l'air, qui lui fit reſſentir conſidérablement du froid.

Son Chirurgien, homme de confian-

ce, le ſaigne du bras, & ne doutant point que cette douleur ne dépendît de la bile qui étoit dans ſon eſtomach & dans ſes boyaux, le purge enſuite avec ſa medecine ordinaire, ayant fait préceder la veille un ou deux lavemens. Ce remede quoiqu'il eût bien operé par les ſelles, augmente la douleur; l'Apoticaire ſoutient qu'il falloit le faire vomir; qu'il y avoit des colles dans l'eſtomach, que les purgatifs ordinaires ne pouvoient enlever; qu'il falloit un vomitif ſeul, capable de mordre ſur les matieres. Ce remede fut donné, il opere par haut & par bas pendant près de 24. heures; la douleur redouble, la fiévre ſe met de la partie, & le malade ſe trouve fort affoibli par cette grande évacuation. On lui perſuade qu'il n'en faut par demeurer là, qu'il eſt queſtion d'emporter à quelque prix que ce ſoit ces mauvaiſes humeurs qui cauſent la douleur. Il prend une doſe de ſel admirable de Glauber fondu dans une pinte d'eau: ce remede le purge de nouveau juſqu'aux convulſions, la douleur vint ſi vive dans l'eſtomach, qu'il avoit toûjours ſes deux mains ſur la region de

ce viſcere, ſemblable à ceux qui par mégarde ont avalé quelque doſe d'arſenic.

Je fus appellé pour décider un partage entre le Chirurgien & l'Apoticaire, l'un étant d'avis de le purger pour la quatriéme fois, avec une ptiſanne royale, l'autre avec un émétique. Il s'étoit joint après l'uſage des évacuans aux ſymptômes énoncés, une inſomnie affreuſe, une ardeur dans les urines & des envies de vomir.

Je dis qu'il y avoit lieu de croire que cette douleur & les autres ſymptômes dépendoient d'une perſpiration renverſée. La fraîcheur de l'air qu'on reſpire dans des cloîtres ayant ſupprimé la perſpiration, ſa matiere avoit refoulé ſur les viſceres, qui étoient en ſouffrance: Que je ſçavois depuis long-temps que la perſpiration dans l'état naturel, joüoit beaucoup chez le malade; la preuve en étoit claire, puiſqu'il avoit le ventre habituellement conſtipé, juſques à oublier la datte de ſa derniere ſelle, & qu'il ne ſe portoit jamais mieux, que lorſqu'il avoit le ventre ſerré: Qu'il ne s'étoit jamais impunément expoſé à la ſuppreſſion de la perſpiration; que je l'a-

vois vû tomber malade pour avoir resté pendant une partie de quadrille du côté d'une fenêtre où il y avoit un carreau de vitre cassé : En un mot que toutes les maladies dont il avoit été attaqué depuis long-temps, reconnoissoient pour cause la suppression de la perspiration, notamment celle qu'il avoit eûë vingt ans auparavant, dont l'époque étoit bien marquée par une semblable suppression : je convins même de bonne foi, que pour lors nous cherchions la guérison en aveugles dans les remedes qui nous en éloignoient le plus ; que tous ceux que j'avois alors mis en usage, soit par mon avis, soit par celui de plusieurs Médecins qui furent consultés, avoient porté à faux, parce qu'ils tendoient tous à rappeller de la circonférence au centre, comme lavemens fréquens, purgatifs, émétiques, eaux minérales de plusieurs sortes, &c. & que le malade ne guérit que lorsqu'on laissa la Nature en repos, qui d'elle-même rappella ces transpirations grasses & onctueuses, qui dans toutes ses maladies avoient été les signes certains & salutaires d'une prochaine guérison.

Que ſur ce principe on ne pouvoit, dans le cas préſent, rien eſpérer des purgatifs ou des émétiques. D'ailleurs que chercher dans les premieres voyes d'un homme qui vit ſobrement, qui ne prend d'alimens qu'autant qu'il en faut pour ſoûtenir la vie, & qui venoit d'eſſuyer par trois fois, preſque coup ſur coup des évacuations immenſes qui avoient effarouché tous les ſymptômes, bien-loin de les adoucir, & même qui en avoient fait éclorre de nouveaux?

Je propoſai de lui donner du lait de chevre en abondance. Dans ce remede je trouvois un adouciſſant propre à relâcher la convulſion & l'érétiſme de l'eſtomach, d'où provenoit la vive douleur intolérable, ſur-tout, lorſqu'il touſſoit, auſſi-bien que les efforts de vomir: un remede pour ſa toux, un ſomnifere dont il avoit un grand beſoin; car le lait provoque le ſommeil, nous en liſons la preuve dans la ſainte Ecriture: (cette femme qui endormit avec du lait ce Général, perſécuteur du peuple de Dieu.) Un moyen propre à calmer les ardeurs d'urine qui dépendoit du mélange de la matiere

de la perſpiration avec elles. Enfin (ce qui étoit le plus eſſentiel) un ſouverain remede pour rappeller la perſpiration en rendant la peau douce & la relâchant, & donnant occaſion à la matiere de la perſpiration de ſortir ſans réſiſtance : Qu'étant d'ailleurs queſtion de remédier à l'irritation qui avoit été augmentée par les évacuations, je ne m'avoyois rien de ſi convenable au malade que l'uſage du lait de chevre.

J'avois une contre-indication tirée *à juvantibus & lædentibus*, qui m'empêcha de le donner dans ſa grande & longue maladie qu'il avoit eûë il y a vingt ans, dans laquelle je l'avois propoſé. Le malade m'avertit que dans un mal à peu près ſemblable, feu M. Devaux Praticien de grande réputation avoit voulu tenter l'uſage du petit lait, & qu'il avoit très-mal réüſſi ; mais je diſois qu'il en ſeroit autrement du lait entier, que dans le cas préſent nous avions plus de beſoin de la partie balzamique & butireuſe du lait, que de ſa ſéroſité, puiſqu'il étoit queſtion de détendre la criſpature des fibres, de relâcher & ramollir la peau, & de rappeller la perſpiration : Que dans le cas préſent

préſent, trente ans de différence d'âge, depuis que M. Devaux l'avoit vû juſqu'à ce jour, pouvoit avoir bien changé ſon tempérament, & que ce qui avoit porté préjudice alors, ſeroit aujourd'hui un remede ſouverain: Qu'en tout cas l'eſſai ne tiroit point à aucune dangéreuſe conſéquence, le lait n'étant pas un remede qui pût faire de grands fracas, & que nous devions du moins le tenter, ſauf à le quitter s'il ne réüſſiſſoit pas.

Je le fis ſaigner ſur le champ du bras, crainte que la vive douleur qu'il reſſentoit, ſoit dans l'eſtomach, ſoit dans la poitrine, n'attirât quelque inflammation ſur les viſceres.

Dès-le lendemain je le mis à l'uſage du lait de chevre, dont je lui faiſois prendre vingt onces le matin, & autant le ſoir; à midi je lui faiſois prendre un bon potage fait avec de bonne viande. Je n'oſai par rapport à ſon âge avancé, le réduire pour toute nourriture au lait; mais pour ne pas perdre de vûë le rappel de la perſpiration, je ne fis mettre pour toute herbe potagere dans ſon pot, que de la racine de ſcorſonere très-ſpécifique pour rappeller la perſpiration.

Il eſt inconcevable combien cette méthode produiſit un bon effet Dès la premiere nuit il commença à dormir & ſentit du ſoulagement. Les tranſpirations commencerent à paroître ; il prenoit le lait comme du nectar & dans quatre jours tous les ſymptômes furent calmés, il fut en état douze jours après d'aller à la meſſe. Je ne laiſſai pas que de continuer long-temps le lait ; il devint frais, gras & reprit la même force qu'il avoit avant ſa maladie. On voit peu d'exemples à ſon âge d'un auſſi bon tempérament, & d'autant de force de corps & d'eſprit.

QUATRIE'ME OBSERVATION.

M. HUBERT Receveur à la Comptablerie de Bordeaux, fut à Begle dans l'été ſe divertir chez M. Guymont chargé de la récette générale de la Douane de Bordeaux. Il y fit bonne chere ; le jour fut très-chaud ; le ſoir il s'embarque pour ſe retirer. La fraîcheur de la riviere & un vent frais le ſaiſirent, d'autant mieux qu'il n'avoit qu'un habit d'été fort ſimple & fort leger. Revenu chez lui, il ſe trouve ſaiſi d'une douleur

d'eſtomach. Ceux qui avoient ſoin de ſa ſanté accuſent une indigeſtion, de la bile, des humeurs étrangeres, &c. & cherchent à le guérir par des évacuations réïtérées. Après la ſaignée on le purge à diverſes repriſes, on lui donne l'émétique, on lui propoſe les eaux de Balaruc. La douleur devient plus vive, l'apetit ſe ruine de plus en plus, & le malade maigrit à vûë d'œil. Rebuté de ces remedes qui avoient tous été inutiles, pour ne pas dire nuiſibles, il ſe met entre les mains d'un Charlatan qui nous eſt venu de Paris, lequel, ſuivant la loüable coûtume des gens de ſa profeſſion, traite à fort-fait de la guériſon, ſe fait compter la moitié d'avance, & ſtipule qu'on lui payera l'autre à parfaite guériſon. Les remedes de ce nouvel Eſculape étoient, certaines pillules qu'il lui faiſoit prendre de deux jours l'un, avant ſon ſouper, où entroit vraiſemblablement l'aloës, autant que je l'ai pû comprendre par le goût & l'examen que je fis d'une de ces pillules.

Le malade quoiqu'homme d'eſprit & d'un excellent jugement, ne laiſſoit pas que d'avoir une grande confiance

en ces nouveaux remedes; & ſoit le déſir de guérir, ſoit que l'évacuation actuelle lui donnât quelque petite tréve fort courte, il les continua plus d'un mois, ayant pourtant toûjours la douleur qui reverdiſſoit bien-tôt après la fin de l'opération des pillules. La perſévérance de la douleur jointe avec ces évacuations qui tendoient à la rendre incurable, l'avoient rendu foible, maigre, point de couleur, point d'appétit, & il étoit ſur le point de vouloir partir pour Paris ſon pays natal, pour aller chercher ſa guériſon à la ſource, mais il craignit que par ſon extrême foibleſſe il ne reſtât en chemin.

Monſieur Guymont qui m'honore d'une grande bienveillance, & d'un peu d'eſtime, lui propoſa de prendre mon avis; il voulut même être préſent à la conſulte. Je dis qu'il ne reüſſiroit jamais à rétablir ſa ſanté par ces pillules redoublées; Qu'il voyoit lui-même, que depuis leur uſage il devenoit de jour en jour plus foible & plus maigre; que ſa couleur s'éteignoit, & que la douleur n'avoit jamais ceſſé; Qu'il y avoit long-temps qu'il ſeroit guéri ſi les évacuations lui euſſent convenu,

& qu'il devoit être plus que content d'avoir poussé aussi loin l'indication de vuider par les selles, d'autant mieux qu'étant homme sage & réglé dans son régime de vie, & qu'après avoir essuyé tant d'évacuations, il avoit couvert tous les soupçons qu'on pouvoit relever contre les impuretés des premieres voyes, & qu'il falloit chercher une autre cause de son mal.

Je la trouvois toute évidente dans la suppression de la perspiration que le froid qu'il avoit essuyé dans le batteau, n'étant vêtu qu'à la legere, lui avoit causée; Que la matiere de la perspiration avoit refoulé sur l'estomach où elle étoit attirée de plus en plus par l'usage fréquent des purgatifs, qui rappellent de la circonférence au centre, & qui ruinoient la digestion; Que sa grande maigreur, accompagnée d'un défaut d'appétit, le jetteroit bien-tôt dans une fiévre lente, dont je trouvois dans son poulx quelque commencement; Que sa guérison étoit assûrée, s'il vouloit bien suivre pendant quelques jours une méthode très-différente, que je lui prescrirois; mais que j'étois persuadé qu'il mépriseroit mes remedes par rapport à

leur ſimplicité. Je ne veux me ſervir, dis-je, que du lait de chevre pris le matin & le ſoir à la quantité de vingt onces chaque fois ; je veux placer un dîner aſſez frugal à l'heure du midi, composé principalement d'un bon potage, où je mettrois la racine de ſcorſonere pour toute herbe potagere.

L'exemple que je lui citai de M. Daumay Directeur, qu'il avoit même devant les yeux, étant logé ſous le même toit à la Doüane de Bordeaux, le détermina à en faire l'eſſai. Il eut le même ſuccès, & les mêmes remedes lui procurerent dans peu de jours une parfaite guériſon. Il eſt ſurprenant de voir combien il reprit promptement graiſſe, embonpoint, riche couleur, appétit, ſommeil, force, &c.

Dès les premiers jours il trouva une tranſpiration graſſe, halitueuſe, une douceur dans la peau, qui auparavant étoit rude, ſéche, & comme chagrinée, ſes chemiſes furent graſſes, & huileuſes ; preuve certaine que la perſpiration étoit ouverte, & avoit repris ſes égoûts naturels : & à meſure la ſanté parfaite revint.

Peut-on douter que le renverſement

de la perſpiration fût la cauſe de ſa maladie ? Dès le même jour qu'elle eſt ſupprimée, le mal paroît ; tandis qu'on cherchoit en aveugle la guériſon dans les remedes qui déroutent la perſpiration, & qui l'attirent ſur l'eſtomach & les boyaux, le mal augmente, va de progrès en progrès. D'abord que vous tendez la main à la Nature, pour rappeller cette perſpiration par les remedes même les plus ſimples, vous voyez paroître des eſpérances certaines de guériſon, & la ſanté revenir à grands pas. Je me flatte qu'il n'eſt point de Praticien qui ne mette ces preuves au rang des démonſtrations.

Le ſieur Hubert m'a raconté, que depuis ſa parfaite guériſon, ayant repris ſon embonpoint & ſa couleur ordinaires, il avoit rencontré ſon Empirique, qu'il avoit remercié deux mois auparavant, lequel fut ſurpris de le voir en ſi bon état. Il l'en félicita, & lui demanda ce qu'il avoit fait pour ſe tirer d'affaires. La choſe du monde la plus ſimple, répond M. Hubert. J'ai pris du lait de chevre ſoir & matin, & de la racine de ſcorſonere dans mon potage ; ces deux remedes ſimples m'ont procuré une tranſ-

piration douce & égale. A meſure qu'elle a paru, la douleur s'eſt évanouïe, l'appétit & l'embonpoint ſont revenus. L'Empirique voulut lui perſuader encore qu'il étoit redevable de ſa guériſon à ſes pillules, qui lui avoient fait rendre à diverſes repriſes près d'un muid de mauvaiſes humeurs.

CINQUIE'ME OBSERVATION.

M. BORNIER du Taillan, Ecuyer, Capitaine dans le régiment de Mauconſeil, fut attaqué d'un vomiſſement violent, qui lui faiſoit rejetter ſes alimens peu après les avoir pris. Son Chirurgien le ſaigna du bras, & lui fit prendre l'ippecacuana : il fut encore purgé depuis, mais le vomiſſement en devint beaucoup plus fréquent & plus opiniâtre. Il y avoit dix jours qu'il en étoit tourmenté, lorſque je fus appellé.

Par les éclairciſſemens que j'eus avec le malade, j'appris qu'il avoit été tourmenté quelques années auparavant d'un vomiſſement habituel qui avoit duré quatorze mois, & il craignoit fort que celui-ci ne fût une copie du premier dont

dont il avoit été attaqué ſur les frontieres d'Allemagne, où étoit alors ſon regiment : (ce premier dura long-tems malgré tous les remedes que l'on mit en uſage pour l'en délivrer:) Que ce vomiſſement étoit la ſuite d'un rhumatiſme fâcheux, qui n'avoit ceſſé que lorſque le vomiſſement avoit paru : Que rebuté de tant de remedes, par l'avis des Officiers de ſon regiment, dont pluſieurs ſont ſes plus proches parens; invité d'ailleurs par le retour de la belle ſaiſon; il ſe fit tranſporter à quarante lieuës du poſte où il étoit, pour ſe mettre entre les mains d'un Médecin de grande réputation, dont le nom m'a échappé, auſſi-bien que celui de la ville de ſa demeure : Qu'il s'étoit trouvé beaucoup mieux à ſon arrivée, & que très-peu de remedes avoient achevé de le guérir.

Je lui demandai avec ſoin ce qui avoit précédé ce dernier vomiſſement que nous avions à guérir ; s'il avoit eu comme dans le premier, quelque attaque de rhumatiſme, ou s'il y avoit donné occaſion par quelque excès de manger ou de boire. Il répondit que non, mais que la veille il avoit paſſé

une bonne partie de la nuit à manœuvrer à la tête d'un détachement de son regiment, alors en garnison au Château Trompette, qu'on avoit fait sortir pour donner du secours dans l'incendie de deux maisons ; qu'il s'étoit beaucoup échauffé, qu'il avoit sué ; qu'il s'étoit retiré dans la fraîcheur de la nuit ; qu'il s'étoit couché dans sa chambre fort froide ; qu'il avoit eu froid la nuit, & que le vomissement avoit paru le lendemain ; qu'il étoit devenu plus vif, plus violent, & plus fréquent depuis les évacuations que le vomitif & les purgatifs avoient excitées.

Je pris mon indication sur ces faits ; je crus que le vomissement étoit causé par le renversement de la perspiration. Je disois qu'il y avoit lieu de croire que le premier vomissement rebelle & opiniâtre, étoit causé par la matiere du rhumatisme (qui vient toûjours d'une perspiration retenuë) qui s'étoit déplacée, & qui au lieu de fatiguer les muscles & les membranes qui les recouvrent, avoit pris la route de l'estomach, qu'elle tyrannisoit par un vomissement habituel ; qu'il n'étoit pas surprenant que les divers remedes qu'on lui avoit fait pren-

dre ſur les frontieres d'Allemagne, n'euſſent pas réüſſi, puiſqu'ils tendoient, ſuivant la relation qu'il m'avoit faite de leurs effets, à épuiſer ce prétendu magaſin d'ordures, dont on rendoit l'eſtomach coupable, dans le tems qu'il étoit innocent & forcé de recevoir la matiere de la perſpiration, dont les iſſuës naturelles étoient fermées. Que ſans prétendre donner aucune atteinte aux remedes du célébre Medecin, dans la ville duquel il s'étoit fait tranſporter; je croyois pourtant qu'il devoit la meilleure partie de ſa guériſon au tranſport & à la voiture de quarante lieuës, ſi propre à ouvrir la perſpiration, comme nous l'avons fait voir dans la diſſertation ſur la Phtiſie; & au retour de la belle ſaiſon qui l'excita à entreprendre le voyage: Que dans le cas préſent je ne pouvois m'empêcher de ſoupçonner la même cauſe, puiſque le vomiſſement avoit paru immédiatement après la ſuppreſſion de la perſpiration que lui cauſa la fraîcheur de la nuit & de la chambre, après s'être échauffé en travaillant & faiſant travailler à l'incendie, &c. Que d'ailleurs les évacuations rendoient le vomiſſement plus vif & plus opiniâtre, parce

qu'ils rappelloient de plus en plus la matiere de la perſpiration vers l'eſtomach, & qu'il convenoit de rétablir la perſpiration, & de la rappeller vers ſes canaux excretoires ſitués dans la peau; Que j'eſpérois par cette voye le guérir en moins de jours qu'il n'avoit été malade de mois de ſon premier vomiſſement.

Cette phyſique, quoique bien ſimple & facile à comprendre, ne plaiſoit pas aux parens du malade; celui-ci pourtant voulut eſſayer ce que produiroit une méthode bâtie ſur ce fondement. Je dis à un traiteur de cette ville, chargé de faire les boüillons au malade, d'y mettre pour toute herbe potagere la racine de ſcorſonere; je lui fis faire une potion compoſée avec les eaux de ſcorſonere, de ſcabieuſe, de chardon benit, de la vieille thériaque, des confections de hyacinthe, d'alkermes, l'antimoine diaphoretique, le corail, le ſyrop d'œillets, &c. & de quatre en quatre heures je lui en faiſois prendre deux cueillerées, par-deſſus une priſe de kina détrempé dans la ptiſanne de ſcorſonere. Dans deux jours nous vîmes paroître cette moiteur que je

cherchois; & pour l'aider de plus en plus, je lui faiſois garder le lit, & à meſure le vomiſſement diminuoit.

Dès les premiers jours voyant murmurer les Officiers, parens du malade, contre une méthode dont ils n'avoient jamais entendu parler dans la cure d'un vomiſſement, je leur propoſai une conſultation. M. Sylva notre Doyen fut appellé; il me fit l'honneur d'adopter mon avis, & les remedes furent continués, d'autant mieux qu'au tems de la conſultation la guériſon étoit déja bien avancée. En moins de dix jours le malade fut totalement guéri: je ne laiſſai pas de continuer quelques jours les mêmes remedes en les diminuant peu à peu, pour ne pas ôter ſubitement à la Nature un ſecours, au moyen duquel elle avoit rétabli la perſpiration.

La méthode de guérir certains vomiſſemens & cours de ventre par la tranſpiration, n'eſt pas une nouvelle épreuve que j'aye voulu hazarder de moi-même, je l'ai trouvée tout au long dans la pratique de Sydenham, *pag.* 153. où il s'explique en ces termes: « Car, ce qui eſt très-digne d'être re» marqué, lorſque les rayons de la ma-

» tiere morbifique ſont portés vers la
» circonférence du corps, ſur le champ
» le vomiſſement & le cours de ventre
» qui dépendoient du renverſement,
» reflux & dépôt de cette matiere dans
» l'eſtomach, ceſſent & les boyaux ſont
» calmés, &c. »

Je ne puis m'empêcher de rapporter à l'occaſion de cette cure quelques hiſtoires, bien qu'étrangeres au ſujet que je traite.

PREMIERE HISTOIRE.

UN Empirique qui avoit entendu parler de cette maladie, de ſa guériſon, de la raiſon de décider dans le choix de l'indication & du ſuccès, adopta cette méthode; ce ſyſtême lui plut; & il ſe détermina à le mettre en pratique ſur une malade qui vomiſſoit conſtamment depuis pluſieurs mois, & qui ſe trouvoit très-indiſpoſée des divers remedes qu'il avoit mis depuis long-temps en uſage; il voulut même y ajoûter quelque choſe du ſien, & perfectionner une méthode que je n'avois qu'ébauchée. Il fit ce (*a*)

(*a*) Nous avons fait voir ci-deſſus qu'un corps qui ſuë, perd moins de ſon poids, que celui qui tranſ-

faux raiſonnement : Si des remedes ſimples qui procurent une tranſpiration douce, ont eu un ſuccès ſi heureux, je réüſſirai bien mieux, lorſque je me ſervirai d'une bonne & forte ptiſanne ſudorifique donnée à fortes & fréquentes doſes. Il compoſe ſon remede, le fait prendre & continuer, excite des ſueurs copieuſes & abondantes ; mais il fut fort ſurpris de voir que ce vomiſſement en devint plus opiniâtre & plus fâcheux. La malade murmure, il propoſe de me faire appeller, comptant bien que je ſoutiendrois un ſyſtême qu'il tenoit de moi, diſoit-il.

Dans l'examen que je fis de la malade, je trouvai une dureté très-conſidérable & douloureuſe dans le petit lobe du foye qui recouvre l'eſtomach. Je crûs que le vomiſſement en dépendoit, comme je l'ai fait voir dans la Diſſertation ſur les maladies Veneriennes, *pag.* 237. Obſervation VI. L'évenement la confirma, puiſqu'avec des onctions d'onguent de mercure, ſou-

pire : que dans la Goutte la moiteur douce & graſſe ſoulage bien plus que les abondantes ſueurs, tout comme dans les fiévres intermittentes : Que les canaux de la perſpiration ſurpaſſent en nombre preſque infini ceux qui verſent la ſueur, &c.

vent réïterées, les apéritifs donnés interieurement, le vomiſſement ceſſa totalement à meſure que cette dureté fut fonduë & diſſipée.

Ce même Empirique voulant faire le ſinge & l'imitateur de la medecine, cauſa la mort d'une très-jolie femme de condition, de la maniere que je vais le raconter.

DEUXIE'ME HISTOIRE.

UNE Dame étrangere, qui étoit venuë à Bordeaux, pour terminer des affaires d'importance, eut le malheur de tomber par un coup de foudre du Palais, dans la derniere indigence. Ses revenus furent ſaiſis, & depuis la perte d'un procès important, elle avoit vêcu quelques ſemaines avec du pain, de l'eau, & un peu de fromage : les trois derniers jours avant que ſa maladie, que je vais décrire, éclata, elle n'avoit eu pour toute nourriture que de l'eau de fontaine.

Cet état ne pouvoit point manquer de la jetter dans un chagrin vif & capital, d'autant mieux qu'elle avoit toute ſa vie vêcu dans une abondance très-

aiſée, pour ne pas dire profuſe & prodigue, ſur-tout pendant la vie de ſon mari, qui exerçoit des emplois trés-lucratifs; & depuis ſon veuvage, elle avoit très-peu rabattu de ſon train & de ſa dépenſe.

Elle tomba dans une foibleſſe qui l'obligea à garder le lit; ſes yeux, la couleur du viſage éteints; maigreur; intermiſſion fréquente dans le poulx; qui d'ailleurs étoit petit & concentré, & qu'il falloit chercher long-tems; difficulté de reſpirer; toux avec quelque teinture de ſang dans les crachats; vomiſſement des alimens que lui voulurent fournir ſes parens, qui avoient été ſes perſécuteurs, quand ils la virent dans cet état.

Cet Empirique qui la voyoit, propoſa de la ſaigner. Un parent qui ſe picquoit d'être Phyſicien, & d'entendre quelque choſe dans la guériſon des maladies, ſoutenoit au contraire qu'il falloit lui donner un émétique qu'il croyoit indiqué par le vomiſſement; que la perte du poulx dépendoit des ſucs aigres qui paſſoient des premieres voyes dans le ſang, & le tenoient dans un état de coagulation, &c. Je fus appellé pour

vuider ce beau partage ; je dis qu'il y avoit lieu de croire que le chagrin cuisant que la malade avoit ressenti par le changement subit de sa bonne fortune en mauvaise, avoit dissipé les esprits & la séve douce & balsamique de son sang ; que la diette forcée & outrée n'avoit point permis d'en procurer la réparation ; que le sang frustré de son volatil étoit tombé dans un état d'épaississement & d'apauvrissement, qui ne lui permettoit pas de continuer que très-imparfaitement son mouvement circulaire ; que sa peine à respirer, venoit du séjour qu'il faisoit dans son poulmon, aussi-bien que les fréquentes intermissions du poulx, la veine du poulmon ne fournissant pas uniment au ventricule gauche du cœur : Que le sang par son séjour, avoit forcé quelque vaisseau sanguin qui s'étoit entr'ouvert, & qui donnoit cette teinture rouge aux crachats : Que l'estomach, faute d'alimens qui pussent le dilater, s'étoit resserré, & que ses fibres s'étoient comme racornies & durcies dans une si longue contraction pendant le tems qu'elles avoient resté presque oisives ; & que de ce resserrement des fibres dépendoit le

vomiſſement, qui paroiſſoit d'abord qu'on avoit voulu y mettre des alimens plus qu'à l'ordinaire, &c.

Sur ce plan, il étoit ridicule de vouloir chercher la guériſon dans les évacuations, dans une malade épuiſée par la faim, par le chagrin; qu'au lieu de lui rien ôter du corps, il falloit mettre dans ſon ſang des parties vives & ſubtiles qui puſſent rétablir ſa fluidité & ſon mouvement circulaire, &c. Je lui fis faire une potion où je mis les eaux cordiales, la teinture de kina, les confections de hyacinthe & d'alkermes, la poudre de vipere, le ſafran oriental, la teinture de mars, la myrrhe, &c. Je lui faiſois donner toutes les heures deux cuillerées de bouillon, & deux cuillerées par-deſſus de vin de Canarie. A meſure que je vis que l'eſtomach gardoit les alimens & les remedes donnés peu à peu, j'augmentai la doſe des bouillons. Le poulx ſe releva, le vomiſſement ceſſa totalement, la difficulté de reſpirer fut enlevée, & la malade revint peu à peu en parfaite ſanté.

Mais ce qui contribua beaucoup à ſon rétabliſſement, fut la conſolation que je lui donnai dans ſon malheur dont elle

m'entretenoit chaque jour avant de me parler de ſa ſanté. Je lui fis un ſyſtême que je croyois plus ſpécieux que ſolide, qui pourtant réüſſit & termina toutes ſes affaires au moyen de la vente d'une partie de ſon bien, dont je lui fournis un acquereur qui paya tous ſes créanciers; & elle vit aujourd'hui tranquillement ſur le reſte.

Un Medecin, ſuivant le premier aphoriſme d'Hippocrate, ne doit pas ſe borner à ordonner les remedes convenables à la guériſon, il faut encore qu'il ait ſoin de rendre le malade docile à les prendre, qu'il le faſſe bien ſervir, & qu'il lui procure autant qu'il eſt poſſible la tranquillité de l'eſprit. *Nec ſolum debet medicus ſe ipſum præſtare oportuna facientem, ſed & ægrum & aſſiſtentes & exteriora.* (1)

Cette méthode que j'employai pour cette malade & ſon ſuccès, plut à cet Empirique; il prit une copie de mon ordonnance pour s'en ſervir au beſoin. M. Rochet maître Apoticaire eut la complaiſance de la lui traduire en François. Il crut avoir trouvé une occaſion favorable dans la perſonne d'une

(1) *Hipp. aph.* 1. *ſect.* 1.

jeune & jolie femme de condition, qui devenuë enceinte mangeoit à toute heure, & qui ayant pris goût dans sa grossesse pour des pommes aigres, ne pouvoit s'en rassasier. Les douleurs de l'enfantement reveillerent un levain qu'elle avoit dans l'estomach, aussi-bien qu'une fiévre double tierce, accompagnée de vomissement, avec un poulx intermittent; à l'entrée des accès, difficulté de respirer. Il crut placer à merveille les volatils & les cordiaux. La fiévre passe en continuë avec un délire qui alloit toûjours en augmentant. Nous fumes appellés en consultation à son agonie; elle mourut, à peine étions nous sortis de sa maison, sans que son délire lui permit de recevoir les Sacremens.

On peut aisément comprendre, par ces faits que je viens de détailler, combien il est dangereux d'exercer une profession aussi difficile que la nôtre, sans de bons principes, & sans expérience, puisque les ressemblances imposent même quelquefois aux Medecins les plus habiles dans le traitement des maladies: *Quorum curationes hodiè non desideraremus, nisi unius speciei morbus*

pro alio diverſæ ſpeciei ſubſtitutus feſelliſſet. (1)

SIXIE'ME OBSERVATION.

M. FALIN, Marchand de cette ville, logé à la porte de la Grave, fut attaqué d'une vive colique, pour laquelle on lui ſervit divers lavemens purgatifs. Il fut ſaigné & purgé diverſes fois, on lui donna des potions anodines. La colique augmente, le vomiſſement ſe met de la partie, il eut des convulſions dans les extrémités inférieures, & même un peu de délire. Je fus appellé en conſultation, & fus adjoint à ſon Medecin ordinaire. Je propoſai à mon collégue de regarder cette colique comme le produit d'une perſpiration renverſée. Je diſois que le malade approchoit du terme de la cinquantiéme année, âge auquel la perſpiration diminuë ;qu'il étoit d'une complexion graſſe & replette ; dans laquelle la perſpiration languit ; que d'ailleurs les évacuations ayant effarouché la colique, & procuré des vomiſſemens & des convulſions, nous ne pouvions nous diſpenſer d'accuſer cette cauſe,

(1) *Sydenh. in Præfatione.*

& qu'il ſeroit non ſeulement inutile de vouloir tenter de nouvelles évacuations, mais même dangereux.

Je propoſai un remede bien ſimple & bien facile pour porter la matiere de la colique dans les canaux de la peau: c'étoit de faire chauffer de l'eau de fontaine, d'en donner divers lavemens coup ſur coup au malade, & de lui en faire boire pluſieurs écuellées; que l'eau chaude priſe en abondance, ſoit par haut, ſoit par bas, le feroit indubitablement tranſpirer, & que la douleur ſeroit calmée ſur le champ, comme je l'ai éprouvé pluſieurs fois.

Mais outre cet avantage que l'on doit ſe promettre de la révulſion, il y en avoit encore d'autres, puiſque les matieres ſalines de la perſpiration, qui étoient déja ſequeſtrées dans les boyaux, lorſqu'elles ſeroient dilayées dans un ſi grand lavage, perdroient leur ſalure & leur acrimonie, à force que leurs ſels ſeroient écartés; que d'ailleurs elles ſeroient évacuées & entraînées, ſans effort, ſans violence, par le torrent de l'eau, introduite dans l'eſtomach & le canal inteſtinal.

Ces deux derniers avantages que je

comptois retirer de l'eau chaude priſe en abondance, peuvent aiſément s'induire des obſervations de Sydenham. Il parle d'un jeune homme, qui par un deſeſpoir amoureux avala une doſe de ſublimé corroſif; il le guérit avec de l'eau chaude qu'il préfera, ſoit à l'huile, ſoit au lait, comme plus propre à écarter & affoiblir les particules corroſives du ſublimé : *Eo quod aqua magis eſuriret*, & à les entraîner par le vomiſſement. Auſſi le malade trouva-t-il dans les premieres eaux qu'il vomit, plus d'âcreté que dans les ſecondes, & ſucceſſivement à meſure qu'il rendit, les eaux devinrent douces & inſipides. Dans le *Colera morbus* il propoſe d'injecter une cruche d'eau de poulet, ſoit en lavement, ſoit en boiſſon : *Ita ventriculo inſigni liquoris quantitate ſæpius onerato, atque, ut ſic dicam, ſubverſo, ac reiterata enematum injectione, humores acres vel forâs eliminantur, vel retusâ acrimoniâ ad debitam temperiem revocantur.*

Ce remede, qui parut d'abord une eſpece de queſtion,, fut mépriſé dès que j'en fis la premiere propoſition. Je ne laiſſai pas d'y inſiſter; je fis voir, ſoit au

au malade, ſoit à ſon épouſe; qu'on ne riſquoit rien de le tenter; que l'eau chaude étoit un remede très-innocent, & d'autant plus commode pour lui qu'il avoit devant ſa porte la meilleure fontaine de la Ville: enfin ſoit un peu de complaiſance pour moi, ſoit perſuaſion, ſoit deſir de guérir, ſi ordinaire dans la vivacité de la douleur, il en fit l'eſſai.

Il rend d'abord les trois premiers lavemens donnés l'un ſur l'autre, il vomit une partie de l'eau qu'il avoit avalée; je fis remplacer ſur le champ l'une & l'autre évacuation, & dans moins d'une heure la tranſpiration commence à paroître, & la douleur ſe diſſipe à meſure. Nous crûmes devoir entretenir cette premiere tranſpiration; les lavemens furent ſervis juſques à en perdre le nombre, nous lui fîmes garder le lit, & après les premieres 24. heures pour convertir cette tranſpiration ſenſible en perſpiration, nous le baignâmes dans l'eau tiéde, & nous lui donnâmes des potions légérement diaphorétiques: voilà un malade ſoulagé à un point qu'il ſe crut totalement guéri. Nous l'obligeâmes de monter à cheval

pour prévenir la rechûte, ſuivant le précepte de Sydenham, qui nous avertit, pag. 264. & pag. 265. que rien n'eſt plus efficace pour guérir la colique que l'exercice à cheval, ſans lequel elle eſt très-ſujette à rechûte. Il donne même l'obſervation d'un pauvre de ſon voiſinage, auquel il prêta un cheval de ſon écurie, pour ſe promener & remédier ainſi radicalement à une colique, dont le fréquent uſage du laudanum n'avoit pû prévenir la rechûte.

Le malade allant de mieux en mieux, ſe laiſſa perſuader que pour emporter un reſte de mauvaiſes humeurs, il falloit qu'il ſe purgeât; que c'étoit un moyen aſſûré pour prévenir toute rechûte (bien que je l'euſſe exhorté à ma derniere viſite de n'uſer d'aucun purgatif, de peur de rappeller la matiere de la perſpiration ſur le canal inteſtinal:) il prend cette purgation, la colique revint le même jour; je fus rappellé, il fallut faire la même manœuvre que nous avions faite ci-devant; elle eut le même ſuccès.

Quelques jours après, ayant demeuré long-temps dans ſon magaſin aſſez froid, s'étant ſur le ſoir aſſis ſur ſa porte

ſur le bord de la riviere, où il reſſentit un air frais & agréable, (*a*) il eut la nuit quelque petite attaque de colique. Il trouve des gens qui lui perſuadent que cette colique dépend de quelque bile flotante ; qu'il étoit important de l'évacuer d'abord par un purgatif avant qu'elle ſe fût cantonée dans les boyaux ; que la Nature ſembloit l'indiquer, puiſqu'il avoit eu dans la nuit un petit cours de ventre. Le malade, oubliant ce qu'il lui en avoit coûté la premiere fois, exécute l'avis, prend une médecine compoſée de ſené, rhubarbe, manne, ſel vegétal, &c. La colique le reprit tout de nouveau le même jour de ſa purgation auſſi vive & auſſi violente qu'elle avoit été précédemment : recours à la même méthode ; nous eûmes le même ſuccès.

J'exhortai le malade pour prévenir toute rechûte d'aller aux eaux de Bareges pour y faire ſavonner ſon corps à diverſes repriſes, avec cette eau fondante & réſolutive pour déboucher les canaux de la perſpiration ; d'en boire chaque jour cinq ou ſix grands gobe-

(a) Quod proditoriè diſponit ad morbum, non injucundum eſt. *Sanct. in aph.*

lets ; car comme nous l'avons dit ailleurs , la propriété & principale vertu de la ſource de Bareges eſt de déboucher les canaux de la perſpiration, & de la rappeller par ce moyen. L'avis fut exécuté , & le malade eſt revenu en parfaite ſanté , ſans que depuis quatre ans qu'il eſt guéri , il ait eu la moindre atteinte de colique. Le voyage à cheval ne laiſſa pas de contribuer à ſa guériſon.

Je cite pour témoin oculaire de cette cure & de ſes circonſtances , M. Guinlette , maître Chirurgien Juré de cette Ville , qui voyoit ce malade avec nous.

Lorſque ce malade partit , je l'exhortai d'aller à Bareges en droiture , ſans s'arrêter à Baigneres , qu'autant qu'il conviendroit pour y faire certaines proviſions qu'on a coûtume d'y prendre ; je chargeai même ma conſultation d'une priere par toute la confiance qu'il pouvoit avoir en mes avis , de n'écouter aucun argument , aucune raiſon qui tendît à lui faire boire les eaux purgatives de Baigneres , puiſque ſa triſte expérience lui avoit fait reſſentir combien il étoit dangereux de rappeller de la circonférence au centre ; de n'y pren-

dre aucun bain chaud, puiſque ceux de Baigneres ne donnent point la ſoupleſſe à la peau ; que c'étoit pourtant ce qu'il falloit procurer, & le ſujet de ſon voyage : ſa femme lui fit la même priere, & il nous le promit de bonne foi.

J'avois beaucoup peſé ſur cette recommandation ; car il m'eſt arrivé diverſes fois qu'on a arrêté à Baigneres des malades que j'envoyois à Bareges pour y rétablir leur perſpiration, & que j'étois obligé de faire repartir ſur le champ après leur arrivée, ſi la ſaiſon le permettoit. Les eaux du Pré, dit-on, ſont ſulphureuſes, auſſi-bien que la fontaine de Lannes ; nous avons le choix des fontaines empreintes de toute ſorte de minéraux ; nous avons le fer dans la fontaine de Laſſerre, le vitriol dans celle-là, l'alun dans celle-ci, le nître, &c. Les Médecins de Bordeaux ne peuvent point être au fait de la vertu de nos eaux, comme nous qui en voyons tous les jours les merveilleux effets.

Mais ſans prétendre rien rabattre de l'efficacité des eaux de Baigneres, & des ſçavantes lumieres des Médecins

de cette ville ; j'ai toûjours crû que les diverſes ſources des eaux de Baigneres étoient toutes empreintes du même minéral, & ne différoient entr'elles que du plus au moins ; que les ſources qui ſont au pié de la montagne, comme les bains de la Reine, de Theas, de Saint Roch, la fontaine de Salies, étoient beaucoup plus chaudes, parce qu'elles étoient plus proches du foyer ou du principe qui communique la chaleur aux eaux, au lieu que les tuyaux plus allongés, qui viennent dans la ville, perdent de leur chaleur dans leur trajet, peut-être même que le mêlange de quelque ſource froide, ou moins chaude, y a quelque part. Enfin je n'ai jamais pû me perſuader que Dieu, quand il créa l'Univers, eût voulu ſe faire un plaiſir d'aſſembler dans Baigneres vingt-trois ſources, qu'il auroit faites paſſer au travers de minéraux tous différens, pour les conduire & faire aboutir toutes à Baigneres, comme par autant de robinets ; que d'ailleurs on devoit être perſuadé que toutes ces ſources étoient empreintes du même principe, du même minéral, ſauf le plus ou le moins, puiſqu'elles produiſoient les mê-

mes phénomenes dans le mêlange des couleurs avec elles, ſans une grande différence du plus au moins.

Au reſte, je ſuis très convaincu de la bonne foi de ceux qui donnent la préférence aux eaux de Baigneres ſur celle de Bareges, même en tous cas, rien n'étant ſi ordinaire que de concevoir une très-haute idée des biens que nous poſſédons. Je connois des particuliers, gens d'eſprit & de très-bon ſens, qui ſont convaincus de bonne foi, que le vin de leur crû ne cede en preſque rien, à celui du Haut-Brion, de Margaux & de Lafitte, & regardent comme une grande injuſtice la diſtinction du Marchand, qui à peine leur donne le dixiéme du prix qu'il met à ces vins diſtingués.

Le cas que j'avois prévû dans ma conſultation pour ce malade, faillit à arriver. A peine fut-il dans ſa chambre à Baigneres, que ſon hôteſſe lui produiſit un homme du mêtier, qui après les premiers complimens, ſe mit à diſcourir ſur la propriété des eaux de Baigneres, ſur la préférence qu'elles méritoient ſur celles de Bareges, ſur les expériences & les effets heureux qu'ils

avoit vû des eaux de Baigneres dans des coliques invétérées, ſur les fautes qu'il obſervoit dans ma conſultation ; il parla même du danger d'un voyage pénible au travers des montagnes, & du riſque de tomber dans le précipice affreux qu'on trouvoit entre Grippe & Bareges. Le malade faiſant difficulté de ſe rendre à tant de belles raiſons, il lui offre de lui dreſſer un mémoire bien détaillé, bien raiſonné, pour me l'envoyer, étant bien certain que je ne réſiſterois pas à l'évidence qu'il mettroit dans tout ſon jour. Le malade m'envoye le mémoire fort long & tout boüillant de fermentation ; je répondis à cette belle phyſique en peu de lignes que les eaux de Bareges ne m'étoient point étrangeres, puiſque j'étois natif d'un bourg qui en étoit plus près que Baigneres ; *Non me ſibi Troja externum tulit* : Qu'on ne ſçauroit produire un ſeul exemple, un ſeul témoin que quelque malade fût tombé dans le précipice : Que je m'en tenois aux raiſons que j'avois détaillées dans ma conſultation, & que je lui demandois en grace d'envoyer mon malade à Bareges.

Ce malade ne perdit point ſon temps

à

à Baigneres en attendant ma réponse : son ennui dans une ville, où il n'avoit rien à faire, n'aimant point le jeu, ni bien d'autres amusemens, l'obligea de monter chaque jour à cheval ; il alla se promener dans la belle vallée de Campa, & jusques sur les frontieres d'Espagne, & cet exercice ne contribua pas peu à sa guérison.

On peut lire dans la Dissertation sur les maux Véneriens, l'Observation 20. pag. 161. qui contient une cure à peu près semblable à celle que je viens de rapporter.

SEPTIE'ME OBSERVATION.

M. GUERIN Marchand des Chartrons, le même dont j'ai parlé dans ma Dissertation sur le phthisie, tomba malade vers la fin de l'hiver de l'année 1733. dans le tems que couroit cette maladie épidemique qui a fait tant de ravage, non seulement dans ce royaume, mais même presque dans toute l'Europe : nous en parlerons bien-tôt à la fin de ce petit recueil. Son mal étoit une colique si vive, qu'il crioit les hauts cris nuit & jour, bien qu'il

ſoit homme très-patient. Il m'envoya chercher, j'étois alors malade ; un de mes Collégues le vit à ma place. Il ordonna des lavemens, des purgatifs, avec beaucoup de circonſpection, & de ménagement : le malade reſſentit un peu de ſoulagement pendant l'actuelle évacuation, mais dès le ſoir la colique revenoit vive de plus en plus. Dès que je fus en état de ſortir, je fus le voir, il étoit depuis ſix ſemaines dans un état de ſouffrance, qui ne lui avoit jamais donné que de très-courts intervalles. Je propoſai de faire une conſultation où l'on appella un de nos Collégues avec celui qui l'avoit vû dès le commencement. Nous convinmes tous les trois que cette colique étoit produite par le renverſement de la perſpiration, que l'hiver que nous venions d'eſſuyer avoit ſi cruellement dérangée & ſupprimée : Que de ce renverſement dépendoit le grand nombre des malades que nous voyons de toutes parts, comme nous le dirons dans l'obſervation : Que cette idée étoit confirmée par la ceſſation des dartres que le malade avoit habituellement à la tête, qui avoient totalement diſparu depuis la

colique (preuve certaine que leur matiere étoit déplacée & avoit quitté la circonférence pour ſe porter au centre dans le boyau;) d'ailleurs le mauvais ſuccès des évacuans, & l'utilité infinie que le rétabliſſement de la perſpiration cauſe à ces ſortes de maladies, ſous quelque figure qu'elles paruſſent, comme nous le dirons après.

Prenant de-là notre indication, nous ordonnons en premier lieu de ſaigner le malade par le bras pour prévenir une inflammation dans le boyau, dont la grande douleur nous menaçoit. En ſecond lieu, nous fimes appliquer des emplâtres véſicatoires dans les mêmes endroits de la tête, où étoient les dartres, pour rappeller leur matiere vers la circonference, & lui faire des rigolles & des ouvertures. En troiſiéme lieu, nous fimes baigner le malade chaque jour dans un bain domeſtique, pour relâcher la peau & favoriſer la perſpiration. En quatriéme lieu, nous le fimes vivre preſque entiérement de lait & de petit lait. En cinquiéme lieu, nous aidâmes encore la perſpiration par quelque leger remede interne, comme ptiſanne de ſcorſonere, thé bien chaud, &c.

Dans moins de deux jours le malade fut délivré de cette colique importune qui le fatiguoit depuis long-tems, le sommeil fut rétabli jusques à devenir suspect à son épouse, l'appetit revint, le malade peu à peu reprit ses forces & l'embonpoint, & revint en parfaite santé.

Je le remis peu à peu à la nourriture solide & je diminuois à mesure son lait; & lorsqu'il l'eut tout à fait quitté, je substituai une poudre composée avec le mars, la poudre de vipere, les cloportes, la racine de squine, le corail rouge dont il prenoit chaque matin une prise, & cela pendant un mois jusques au retour de la belle saison.

Je me gardai bien d'user d'aucun purgatif, puisque le mal dépendoit d'une perspiration supprimée & renversée, ce qui me fut encore confirmé par la preuve suivante. Le malade aux premiers jours du mois de Juin, qui furent assez chauds, changea peu à peu d'habits, & en prit de plus legers; le 15. du même mois il quitta un gillet de laine qu'il portoit sous sa veste & juste-au-corps. Le 16, le 17 & 18, nous eumes des pluyes & des fraî-

cheurs; il resta dans son magasin & son chai, avec une petite robbe de chambre legere par-dessus sa chemise: il eut froid. Dès le soir même il ressentit qnelque douleur sourde de colique; il me rappelle en diligence, je lui fis reprendre les habits qu'il avoit quittés, & sans autre remede la douleur disparut, & il n'a eu depuis aucune rechûte.

J'eus le plaisir dans la consultation que nous fimes pour ce malade, de trouver une uniformité de doctrine & de sentimens, que je regarde toûjours comme avantageuse au malade, & honorable à la profession. Car bien que je ne puisse blâmer celui qui soutient un avis qu'il croit bon; j'ai souvent vû la discordance des sentimens dégénerer en disputes personnelles, & le malade dans la cruelle perplexité & l'embarras de choisir, & d'être juge dans une matiere qu'il n'entend pas. Je crois qu'il seroit expédient que les Medecins, après avoir examiné sérieusement le malade, consultassent en leur particulier, convinssent de bonne foi de la cause du mal, de l'indication & du remede, & qu'ensuite en présence des

parens, des assistans & du malade même, chacun mît à profit son éloquence, son érudition, & que tous pourtant revinssent à conclurre unanimement pour le même remede.

HUITIE'ME OBSERVATION.

M. DUPLESSIS Laporte, écuyer du Roi, & Fermier Général, étant à Bordeaux dans le département de Guienne, s'embarque pour aller à Tonneins, après avoir diné en parfaite santé chez un de ses amis. Le jour fut extrêmement chaud, & la nuit qu'il passa sur l'eau fort fraîche; il eut froid dans sa chalouppe, d'autant mieux qu'il étoit en habit d'été. Il eut de la peine à se réchauffer, il monte dans sa chaise de poste à Saint-Macaire pour se rendre à Tonneins. Le froid ne le quitta point dans tout le voyage, & continua même à son arrivée jusques à ce que la fiévre le prit. Après un grand accès elle se regla en intermittente, & un Apoticaire très-expert la supprima par l'usage du kina, après avoir fait préceder les remedes généraux. Etant de retour à Bordeaux la fiévre le re-

prit, & j'eus l'honneur de le voir dans cette maladie l'an 1732.

Sa fiévre étoit double tierce, grand & petit accès, comme c'eſt l'ordinaire, mais allongés de facon à craindre qu'elle paſsât bien-tôt en ſouſintrante: l'entrée des accès étoit accompagnée d'envies de vomir & de vomiſſement, grand mal d'eſtomach & colique, le tout joint avec amertume de bouche, grand dégoût, urines rouges avec ſédiment thuilé, chaleur acre, alteration, &c.

Rien ne ſe préſentoit plus naturellement que de donner un émétique à ce malade, puiſqu'on trouvoit preſque tous les ſignes qu'Hippocrate nous propoſe, qui indiquent la néceſſité du vomiſſement: *Fœtor oris, amaritudo linguæ, oris ventriculi morſus, cibi faſtidium, nauſea, purgatione corpus per ſuperiora indigere ſignificatur.* (1)

D'ailleurs on pouvoit préſumer que cette fiévre avoit récidivé ſi promptement, parceque le levain des premieres voyes paroiſſoit trop abondant, pour qu'un ſimple leger purgatif pût l'enlever; que d'ailleurs le malade dans l'intervalle des deux fiévres n'avoit point retrouvé

(1) *Hipp. aph.*

ſon appetit, & que la tréve avoit été fort courte.

Comme je parlois de ce remede au malade, il m'avertit qu'en pareil cas un célébre Praticien de Paris lui donna un émétique, que ce remede l'avoit mis dans un état où l'on avoit craint pour ſa vie, qu'il avoit été vuidé juſques aux défaillances & aux convulſions, & que pendant ving-quatre heures il avoit été entre la vie & la mort : Qu'étant à Lyon, pour y exercer les fonctions de ſon emploi, il avoit pris une autrefois l'émétique dans une circonſtance ſemblable, qui avoit produit le même effet.

Ces deux expériences que le malade avoit eſſuyées en différens tems, & dans des pays différens, me firent abandonner cette idée, je faiſois les reflexions ſuivantes.

1°. Il y avoit lieu de craindre qu'un pareil accident ne lui arrivât à Bordeaux, & ces ſortes d'avantures ſont toûjours très-embarraſſantes & fâcheuſes, ſoit pour le malade, ſoit pour le Medecin : *Præſertim in capite gravi.*

D'autant mieux qu'il m'étoit revenu qu'un malade de cette ville, auquel depuis peu de jours on avoit donné une

prise d'émétique le matin, qui peut-être paroissoit bien indiquée, étoit mort à cinq heures du soir, sans sacremens, sans testament.

2°. Que le malade se portant bien la veille qu'il essuya cette fraîcheur de la nuit, étant auparavant de bon appetit, vivant très-sobrement, quoiqu'il eût une bonne table bien servie & très-délicate, on ne pouvoit accuser un tas d'ordure & de corruption dans son estomach & ses boyaux, comme on auroit pû faire à un gourmand, qui plusieurs jours avant sa fiévre auroit été dégoûté. Il ne se présentoit donc d'autre cause à accuser que la suppression de la perspiration, dont la matiere avoit pris la route des premieres voyes; que d'ailleurs sa rechûte étoit survenuë le lendemain de son arrivée de Tonneins à Bordeaux, où il étoit venu par eau, & que la fraîcheur qui regne presque toûjours sur la riviere, étoit encore une seconde fois la cause de son mal.

3°. Je donnois grande attention à la saison ardente qui nous fatiguoit depuis bien des jours, c'étoit vers le com-

mencement d'Août (*a*) tems auquel le *Cholera morbus* a coûtume de paroître comme le rossignol au printems, & qui certainement est toûjours le produit d'une perspiration supprimée subitement, lorsque le sang a été dépoüillé d'une bonne partie de sa sérosité, par les sueurs abondantes qui ont coulé pendant la canicule, la matiere de la perspiration devient plus acre qu'à l'ordinaire; & quand son écoulement naturel est supprimé, & qu'elle prend la route des premieres voyes, elle excite par son acrimonie ces grandes évacuations par haut & par bas, qui établissent son caractere. Dans le cas présent il n'y avoit pas grand chemin à faire pour trouver tous les symptômes de ce mal; il n'y manquoit que le cours de ventre, & la colique nous en menaçoit. Or qui oseroit donner un émétique dans le *Cholera morbus*, & porter un nouveau coup d'éguillon à un estomach & à des boyaux qui ruent, pour ainsi dire, de toutes leurs forces?

(*a*) Cholera morbus in epidemicorum autumnalium familiâ, mense Augusto exorsus intra angustos unius mensis cancellos conclusus, percurrit sua tempora. *Sydenham*, *pag.* 47.

Les ſuppreſſions ſubites qui produiſent le *Cholera morbus*, arrivent plus ordinairement le mois d'Août, que les jours ſont accourcis, & les nuits devenuës longues & fraîches, & que tout le monde, preſque ſans exception, cherche la fraîcheur avec empreſſement.

4°. Le malade avoit peur, ſe voyant éloigné de ſa famille; & ce qui augmentoit encore ſa frayeur, c'eſt qu'il n'étoit pas à portée du ſecours de ſon Medecin ordinaire, auquel il a grande confiance. C'eſt ainſi que les Officiers de Marine, accoûtumés à monter ſur les vaiſſeaux de Roi, craignent un peu quand ils ſont dans nos chalouppes. Il avoit encore grande répugnance à l'émétique, par rapport aux deux effets qu'il en avoit éprouvé, & que nous avons rapportés.

Bien que l'averſion que le malade a pour certains remedes ne doive pas ſervir de regle à un Medecin, il eſt pourtant certains cas où il doit y donner grande attention, ſur-tout lorſque cette averſion eſt fondée ſur quelque malheureux ſuccès qu'un malade d'eſprit & de bon ſens vous raconte: ces antipaties dépendent quelquefois d'un

méchaniſme ſecret de la Nature, dont Hippocrate a parlé en ces termes, *Docta eſt ſine doctore*; & j'ai quelquefois vû des remedes que des malades avoient pris comme par force, ne pas réüſſir, tandis que de très-legers conformes à leur goût, leur imagination & leur fantaiſie, ont produit de très-bons effets. De même, ſuivant l'aphoriſme d'Hippocrate, cité ci-deſſus, les alimens agréables au goût, doivent être préferés, quoique moins bons, à ceux qui ſont deſagréables, bien que meilleurs.

5°. En prenant le parti de rappeller la perſpiration je ne riſquois rien, & je mis en uſage les remedes ſuivans pour y parvenir. Je fis donner des lavemens d'eau chaude par rapport à la colique qui produiſirent un très-bon effet en dilayant & noyant, pour ainſi dire, les matieres qui étoient ſequeſtrées dans le boyau; je fis prendre le kina à groſſes doſes & fréquemment, c'eſt-à-dire, de trois en trois heures; un boüillon entre les deux priſes, dans lequel j'avois fait mettre à ſon cuiſinier, pour herbe potagere, la racine de ſcorſonere; je le faiſois boire abondamment

ſort chaud. Dans deux jours nous vîmes paroître cette moiteur graſſe & onctueuſes, qui eſt la bonne & la critique, & celle que nous avons dit ci-deſſus être la véritable criſe de la fiévre intermittente, qui ceſſa dès le troiſiéme jour. A meſure que la perſpiration parut, les urines prirent leur couleur naturelle, l'eſtomach ſes fonctions, ſoit du côté de l'apétit, ſoit du côté de la digeſtion, & le malade fut parfaitement bien guéri; je diminuai peu à peu les doſes du kina, que je fis pourtant continuer long-temps.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

M. DUVERGER de Riverau avoit une maladie très-ſinguliere. Depuis deux ans, chaque mardi de chaque ſemaine, il tomboit dans une perte de poulx, peine à reſpirer, oppreſſion, & poids dans la région du cœur, crainte de mourir ſubitement. Il reſtoit dans cet état des 15. à 20. heures; ſon Médecin ordinaire avoit recours aux lavemens, ſaignées & purgations, lorſqu'il l'appelloit, car ſouvent il ne demandoit point de ſecours, inſtruit par

une longue expérience, que ces symptômes se dissipoient d'eux mêmes, sans y apporter d'autre remede qu'un peu de patience. Le poulx se rétablissoit & le malade recouvroit l'intégrité de toutes ses fonctions. Je fus appellé dans le temps de son attaque ; cette constante régularité périodique de sept en sept jours, & depuis si long-temps, me fit croire que c'étoit une fiévre septaine, & qu'il falloit accuser un levain de fiévre intermittente que les urines nous dénotoient par leur couleur & leur sédiment.

Quoique nous ne trouvions pas souvent dans la pratique des fiévres, que leur tipe soit allongé au de-là de celui de la fiévre quarte. Hippocrate les a pourtant observées, & après lui divers praticiens, & on ne peut se dispenser de les admettre, quelque raisonnement que Gallien puisse faire pour combattre ces faits de pratique & d'observation.

Hippocrate dans son premier livre des Epidémies sect. 3. text. 2. pag. 36. de l'édition de Foëzius, dit : « Que » des fiévres, les unes sont continuës, » les autres intermittentes : Que ces der-

» nieres ſont ou doubles tierces, ou
» tierces, ou quartes, ou quintaines,
» ou ſeptaines, ou neuvaines : Que la
» fiévre qui vient chaque ſemaine, eſt
» longue, mais non pas mortelle : Que
» celle qui vient de neuf en neuf jours,
» eſt encore plus longue que celle qui
» vient de ſept en ſept, ſans pourtant
» être mortelle. »

Sckenchius, pag. 723. rapporte diverſes obſervations de ces ſortes de fiévres à longs intervalles ; entr'autres il cite que le neveu de M. l'Evêque de Grenoble, avoit la fiévre périodiquement tous les mois. Mais la troiſiéme obſervation rapportée par cet auteur tirée d'Hector Gibaltus, eſt celle qui approche le plus de l'obſervation que je raconte. « Je me ſouviens d'avoir vû
» quelques malades qui ſe plaignoient
» à moi de ce que chaque ſemaine ils
» avoient un accès de fiévre qui les pre-
» noit avec un tremblement. »

Prenant mon indication de l'analogie que ce mal périodique, dont les retours étoient ſi réglés, avoit avec les fiévres intermittentes, je crus qu'il n'en différoit que du plus au moins, & que le kina en feroit le véritable re-

mede ; que ces fiévres du temps d'Hippocrate étoient si longues, parce que le kina n'étoit pas connu pour lors, qui se trouve aujourd'hui un remede si souverain pour guérir, non-seulement les fiévres intermittentes, mais encore toute sorte de maux, qui reverdissent par retours réglés ; que comme les fiévres quartes dont les accès ne reviennent que de quatre en quatre jours, sont plus longues, & de plus grande durée que les tierces & doubles tierces, qui ont des intervalles plus courts ; par la même raison les fiévres qui ne reviennent que de sept en sept jours, devoient excéder la durée des fiévres quartes, qu'Hippocrate fixe à un an, que celles qui reviennent de neuf en neuf jours, doivent encore excéder & surpasser la durée de celles qui viennent chaque semaine, comme Hippocrate l'a observé.

Le jour que je fus appellé, j'exhortai le malade à laisser finir cet orage en patience, & je me contentai de le faire user d'une potion cordiale assez légere, composée des eaux de chardon bénit, de scorsonere, d'ulmaria, avec les confections de hyacinthe, d'alkermes & le syrop

ſyrop d'œillets. L'accès fini, je le mis à l'uſage du kina à une drachme par priſe ; je joignis à chaque drachme un ſcrupule de mars, & dix grains de cloportes, & par-deſſus chaque priſe je lui donnois une écuellée de boüillon, fait avec un poulet, deux poignées de creſſon d'eau, & une poignée de cerfeüil, qu'on réduiſoit à trois priſes, & que l'on compoſoit de nouveau, pour en faire prendre conſtamment par-deſſus chaque doſe.

Ces remedes eurent tout le ſuccès que j'en eſpérois. Dès le mardi ſuivant l'attaque diſparut ; & bien qu'il y ait trois ans de ſa guériſon, il n'a jamais eu aucun ſymptôme. Depuis il joüit d'une ſanté parfaite, & a repris ſa force, ſa graiſſe, ſa tranquillité d'eſprit, ſurpris & étonné que des remedes ſi ſimples ayent été capables de guérir un mal contre lequel il lutoit depuis ſi long-temps.

Il eſt bon avant de finir cette obſervation, de faire les deux remarques ſuivantes. 1°. Je joignis le mars au kina, parce que c'eſt la drogue ſouveraine des maladies chroniques, comme nous l'avons dit ailleurs, & que s'agiſſant

de rétablir une perſpiration du défaut de laquelle dépendent les fiévres intermittentes, auſſi-bien que les maux qui en imitent le type ; je devois employer un remede qui la rétablit ſi ſouverainement. Dans les fiévres quartes & intermittentes, longues & rebelles, que le kina ne fait que ſuſpendre ſans les détruire & guérir radicalement, je joins toûjours le mars, les cloportes, le ſel armoniac, avec le kina, c'eſt le véritable moyen de le faire triompher de ces fiévres opiniâtres. J'ai été ſouvent conſulté par des habitans des villages, qui ſont ſitués ſur le bord de la mer, & du baſſin d'Arcachon, pour des fiévres que le kina ne faiſoit que ſuſpendre. Je n'ai jamais manqué de réüſſir à les guérir, en mêlant un tiers de mars par priſe de kina, & y joignant quelque autre apéritif. 2°. Que le premier mardi qui ſuivit la derniere attaque, le malade parut étonné & triſte preſque tout le jour, ce que j'attribuai, ſoit à la crainte qu'avoit le malade, que l'accès ne revînt, ſoit à ce que dans les fiévres intermittentes les premiers jours qui répondent aux jours des accès, ſont marqués par un abattement

& une eſpece d'inquiétude, comme Sydenham l'a remarqué.

DIXIE'ME OBSERVATION.

UN CAPITAINE de vaiſſeau marchand fut pris par un Corſaire Anglois ſur la fin de la derniere guerre, & mené à Plimouth. Il paſſe l'hiver dans les priſons; il y contracte un rhumatiſme, qui dura long-temps après ſa délivrance, & qu'il apporta en France. Un Médecin auquel il avoit grande confiance, l'engage à prendre des eaux minérales fort purgatives, qui le vuiderent parfaitement bien. Le rhumatiſme diſparut; mais à la place les eaux lui procurerent un cours de ventre, qui a duré pendant ſix ans. Il n'eſt rien qu'il ne mît en uſage pour remédier à ce mal importun, qui l'avoit rendu maigre, foible, exténué. Il conſulta divers Médecins, toutes les conſultations furent exécutées, & toutes ſans ſuccès. Il fut à Londres, prit divers remedes que lui conſeilla un célebre praticien de cette ville, duquel il porta une conſultation en latin: rien ne réüſſit. Il fit des remédes à Lisbonne, à Nantes, toûjours

envain ; il avoit pris l'ippecacuana tant de fois, qu'il en avoit perdu le nombre, & il n'en avoit jamais trouvé d'autre effet qu'une augmentation du cours de ventre ; lorſque par le moyen des narcotiques & des adſtringents, on ſuſpendoit le cours de ventre, il ſentoit des douleurs dans les boyaux, il devenoit gonflé dans tout l'abdomen, & on étoit forcé de lui donner un lavement purgatif pour rappeller ce cours de ventre que l'on avoit guéri, & qu'il préféroit encore aux ſymptômes qui ſuivoient d'abord ſa ſuppreſſion

Je fus conſulté par ce malade. Je dis qu'il y avoit tout lieu de croire que venant d'un pays chaud, tel que ſont nos Iſles de l'Amérique ; & ayant été renfermé dans un climat froid, il étoit tombé dans la ſurpreſſion de la perſpiration : qu'on pouvoit ajoûter à cette cauſe externe, le chagrin qu'il avoit de ſa détention, & de la perte de ſon Navire (cauſe très puiſſante pour ſupprimer la perſpiration, comme nous l'avons fait voir dans la Diſſertation ſur la phthiſie :) que la matiere de la perſpiration retenuë s'étoit jettée ſur les muſcles, & avoit cauſé le rhuma-

tisme: que lorsque, par l'effet des eaux, cette matiere s'étoit déplacée & attirée sur les glandes intestinales, le cours de ventre avoit succédé au rhumatisme: que les glandes étant relâchées, la matiere s'y portoit & trouvoit moins de résistance que dans la peau, dont les canaux étoient resserrés & comme calleux, comme il étoit aisé de le comprendre par la sécheresse de la peau, & son aridité, puisque d'ailleurs le malade n'avoit jamais ni sué ni transpiré depuis son cours de ventre, & qu'il quittoit sa chemise presque aussi blanche qu'il l'avoit prise. Qu'il n'étoit pas surprenant que lorsqu'on suspendoit le cours de ventre par des narcotiques ou des adstringens, le malade souffrît & devînt gonflé, parce que n'ayant pas changé la route de la matiere de la perspiration, il falloit qu'elle s'accumulât dans les boyaux, dès qu'on lui avoit fermé son issuë.

Sur ce plan, je conseillai au malade d'user du bain domestique pour ramollir la peau & rappeller la perspiration, conformément à l'aphorisme de Sanctorius: *Alvi profluvium, tollitur his quæ*

perſpirationem promovent, ſicuti balneum. Qu'il prît en ſecond lieu chaque matin deux grands verres de ptiſanne ſudorifique compoſée avec le gayac, la farſepareille, la ſquine, &c. qu'on fît la ptiſanne légere pour chercher plûtôt la perſpiration que la ſueur: qu'on ajoûtât dix ou douze gouttes de laudanum liquide au premier verre, pour que la ptiſanne ſéjournât dans l'eſtomach, & que le cours de ventre ne l'entraînât pas rapidement: que le ſoir au ſortir du bain il prît un verre de la même ptiſanne, qu'il ſe nourrît d'alimens liquides, de facile digeſtion & perſpiration.

Ce ſyſtême plut infiniment au malade & au Chirurgien de ſon bord, qu'il avoit amené avec lui. Le malade, homme d'eſprit, de bon ſens, & latiniſte, avoit étudié toutes ſes conſultations, & étoit fort ſurpris que pas une n'eût remué la corde de la perſpiration ſupprimée; il ſe mit à même d'exécuter mon avis.

Dès les premieres vingt-quatre heures, le cours de ventre fut diminué de la moitié. Le ſecond jour les matieres furent liées, la perſpiration s'étant d'a-

bord ouverte, & la peau étant devenuë molle & comme ſavonnée. Le troiſiéme jour il rendit des matieres figurées, le ſommeil fut rétabli, le cours de ventre totalement étanché, l'apétit rétabli, & je n'ai jamais été ſi ſurpris que de le trouver trois ſemaines après ſur la riviere, gras & coloré à un point que je ne le reconnus point. Il me raconta l'heureux ſuccès de mon ordonnance, & me dit qu'il venoit de manger à ſon ſouper une perdrix, & huit meuriers; il partit d'ici en parfaite ſanté pour aller remonter ſon Navire.

J'ai depuis vû pluſieurs malades attaqués de ces cours de ventre anciens, des flux diſſentériques depuis deux ou trois ans, qui dépendoient de la matiere de la perſpiration, qui ſe portoit dans les boyaux; je crus qu'il falloit changer de remede, & que je pourrois rétablir la perſpiration d'une maniere bien plus commode en réduiſant les malades au lait pour toute nourriture. Ce remede ne m'a jamais manqué de réüſſir, & je cite entr'autres le R. P. Ambroiſe Capucin, qui depuis trois ans étoit travaillé d'une diſſenterie fâcheuſe, pour laquelle on avoit mis en

ufage toutes fortes d'évacuans, d'adftringens, fpécifiques, confortatifs, &c. Je le guéris par la diette blanche, l'évacuation fut fupprimée dès le quatriéme jour; je ne laiffai pas de le tenir au lait pour tout aliment pendant vingt jours.

ONZIE'ME OBSERVATION.

Un jeune homme de cette Province que fes parens avoient envoyé à Paris, pour y recevoir une noble éducation, dont il a très-bien profité, eut le malheur d'y être attaqué de la petite vérole. Elle étoit du genre des confluentes, comme il paroît par le nombre infini des cicatrices que fes puftules ont laiffées, foit fur le vifage, foit dans toutes les parties de fon corps. Il fut très-dangéreufement malade, le délire étoit violent, & un fameux praticien de Paris le fit (*a*) faigner par le

(*a*) J'ai fouvent fait faigner du pied des malades couverts de petite vérole, pour remédier à un délire qui feroit bientôt devenu phrénétique : & toûjours avec fuccès. Je citerai entre plufieurs exemples, le fils de M. Belin Maître Apotiquaire de cette Ville, que M. Silva notre Doyen voyoit avec moi. M. Gard Maître Chirurgien de cette Ville, fit la faignée; & bien loin que cette éva-

pied

pied, depuis l'éruption de la petite verole ; cette ſaignée eut un ſuccès très-heureux, & changea tout à coup la face de ſa maladie de mal en bien.

Après ſa guériſon il lui reſte une ſueur abondante, ſoit dans les pieds, ſoit dans les mains. Il penſe à ſe faire guérir de cette tranſpiration importune, il ſe ſert d'une poudre où entroit l'alun, qui réüſſit & fit ceſſer les évacuations, il tombe dans la fiévre intermittente : recours à la méthode ordinaire, le kina le guérit, un ou deux mois après il retombe dans la même fiévre; le kina le guérit de nouveau. Bref, il ſe trouve pendant cinq ans valetudinaire, la plus legere faute qu'il fait contre la perſpiration le replonge dans la fiévre, quelquefois même dans l'uſage actuel du kina. On cherche la cauſe de ces fréquentes récidives, on accuſe des obſtructions dans les viſ-

cuation fit rentrer & aplatir les puſtules de la petite vérole, l'éruption en vint mieux, le délire fut calmé, & le malade guéri. Je fis ſaigner un Officier du Regiment de Mauconſeil par les deux pieds en pareil cas, M. Gaultier Chirurgien Major dudit Regiment fit l'operation ; elle eut un pareil ſuccès, & nous renvoyâmes le malade bien guéri à M. ſon pere Officier de la Marine du Département de Rochefort.

ceres, on cherche querelle à l'estomach, à la digestion, au sang, &c. je fus du nombre de ceux qui furent consultés.

Après avoir examiné mon malade jeune & bien pris, bien constitué, poitrine large, grands & puissans muscles, les visceres bien conditionnés, ayant toutes les conditions qu'Hippocrate demande dans sa coaque; *Jam vero hypocondrium decet esse molle, doloris expers, æquale, &c.* en un mot, le malade d'une complexion & constitution à devoir joüir, suivant toutes les apparences, & être fait pour une bonne santé; je dis après plusieurs & sérieuses reflexions que ces fréquentes rechûtes étoient causées par la diminution de la perspiration. C'étoit un malade, dans lequel on ne pouvoit accuser aucun desordre de ceux qui sont si ordinaires à la jeunesse, point d'excès dans ses repas, qu'il prenoit trés-frugalement, point de jeu de hazard, ni de veilles nocturnes, ni chagrin capital, &c. Mais je disois que lorsqu'on a le malheur d'avoir la petite verole dans un âge formé, & d'en avoir beaucoup, les cicatrices qui succédent aux pustules de la petite

verole, étranglent ou détruiſent une partie des canaux de la perſpiration qui ſe trouve retranchée d'autant par les cicatrices.

Je crois que la raiſon pour laquelle on donne aux Chirurgiens pour précepte, de faire les cicatrices les plus petites qu'il ſe pourra, eſt, non ſeulement pour conſerver la beauté & l'état naturel, mais même pour ménager le domaine & l'étenduë de la perſpiration, que les cicatrices diminuent & retranchent.

Dans le cas dont il s'agit, la Nature ne pouvant épuiſer, à cauſe du grand nombre des cicatrices, la matiere de la perſpiration, & les tuyaux qui s'étoient conſervés étant inſuffiſans, elle appella à ſon ſecours les ſueurs des pieds & des mains, & même de tout le corps, (*a*) c'eſt ſa reſſource ordinaire qu'elle

(*a*) J'ai vû un Avocat de ce Parlement, qui par ſes lumieres ſupérieures & ſon deſintereſſement, faiſoit honneur à ſa profeſſion, toute honorable qu'elle eſt par elle-même; il tomba par le penchant de l'âge, ſa vie ſédentaire, & ſon travail d'eſprit aſſidu, dans la diminution de la perſpiration. La Nature ſubſtituë à ſa place des ſueurs abondantes toutes les nuits qui durerent pendant quinze ans, à la faveur deſquelles il joüiſſoit d'une aſſés bonne ſanté. Les ſueurs ſe ſupprimerent,

employe lorſque les canaux de la perſpiration lui manquent (mais moyen forcé, ou du moins hors des regles ordinaires & naturelles qu'elle a établies) on lui ſupprime ces évacuations pas le moyen de l'alun ; la voilà hors d'état d'épuiſer par entier la matiere de la perſpiration. Ses arrerages accumulés excitent la fiévre, on vient au ſecours par le moyen du kina, qui fait venir la perſpiration comme par force ; la fiévre ſe diſſipe, mais les caloſités des cicatrices portent un obſtacle journalier à la perſpiration : dès-lors qu'on ceſſe le remede, ſa matiere s'accumulera bien-tôt, & à la moindre occaſion qu'on lui donnera, & même ſans s'y prêter : voilà une nouvelle rechûte de fiévre, à laquelle on doit toûjours s'at-

il tombe dans l'enflûre des extrémités inférieures qui augmentoient chaque jour. Dans une conſultation nombreuſe, où je fus appellé, je conclus à rétablir ces ſueurs habituelles, dont la ſuppreſſion faiſoit l'enflûre. L'avis fut évincé & mépriſé, on donna des adouciſſans, du petit lait, blanc de balaine, & le malade devint hydropique, aſcite, & leucophlegmatique tout à la fois, & mourut à la grande perte de ſa famille & du public. Un des conſultans parla dans cette conſultation deux heures trois quarts de ſuite, & après avoir diſcouru ſur la formation de l'homme, la compoſition du ſang, l'office de chaque viſcere, il finit en concluant pour tout remede à donner du petit lait diſtillé.

tendre, jusques à ce qu'on aura ramolli la peau & rétabli capitalement la perspiration. Je conseillai au malade d'aller aux eaux de Bareges, pour y savoner son corps à diverses reprises, & par intervales, pour ramollir les cicatrices, & rétablir les canaux de la perspiration, qui ne seroient pas totalement détruits, & qui ne seroient que collés, & pour ainsi dire, anchylosés. De plus, de boire de cette eau fondante & résolutive, qui provoque la perspiration, comme nous l'avons fait voir ci-dessus, & d'en boire chaque jour cinq ou six grands gobelets. De plus, je l'exhortai à la sortie des eaux, de faire un usage journalier du mars; enfin d'aller, & de monter souvent à cheval, le tout pour remettre & rétablir la Nature en possession, soit de la perspiration, soit de la transpiration des pieds & mains. L'avis fut exécuté, & il a très-bien réüssi.

Les fluxions qui tombent sur les yeux, sur le poulmon, & le dérangement de la santé, qui survient à ceux qui ont eu beaucoup de petite verole, & que Sydenham a observés, sont attribués ordinairement à un reste de levain de

cette maladie ; pour moi je crois fermement que c'eſt plûtôt un effet des cicatrices qui détruiſent la perſpiration ; & ceux qui dans un âge formé, où la peau a pris toute ſon étenduë, ſe trouvent avoir la petite verole confluente, ſont plus en danger de ces ſortes de ſuites, que les enfans, dans leſquels la peau tendre & croiſſante, s'allonge & peut rétablir bien mieux les canaux de la perſpiration.

DOUZIE'ME OBSERVATION.

L'INTENDANT d'un homme d'une condition diſtinguée, reſſentoit depuis très-long tems une ardeur & une ſécheresſe dans le goſier à la naiſſance de l'œſophage ; ce ſymptôme l'incommodoit habituellement, & ſur le tout quand il vouloit avaler ſa ſalive. Il n'y paroiſſoit ni humeur ni ulcere à la vérité ; cette partie qui eſt naturellement rouge, paroiſſoit l'être encore au-delà de l'état naturel ; il ſembloit même que ce tuyau fut un peu plus épais, & pour ainſi dire, plus gras, mais également par-tout. Son maître qui eſtimoit ſon Intendant, & qui d'ailleurs eſt très-

bien faiſant pour ſes domeſtiques, n'épargnoit rien pour le faire guérir : on tenta bien des remedes de pluſieurs façons ; enfin quoique le malade n'eût jamais eu des maux vénériens de pas une eſpece, on ne laiſſa pas, par rapport à l'opiniâtreté du mal, à le mettre dans les frictions, qui ne produiſirent aucun bon effet.

Je fus conſulté en dernier lieu, je tirai grand avantage de tous les ſyſtêmes qu'on avoit fait ſur ſon mal, puiſqu'il ne me reſtoit aucune reſſource dans les remedes qui avoient été employez inutilement, & que le malade avoit couvert tous les ſoupçons qu'on avoit eu ſur les levains de la galanterie, par le traitement qu'il avoit eſſuyé quelques jours auparavant. Je tournai mes vûës du côté du dérangement de la perſpiration, & je commencai par précipiter par trois purgatifs donnés de deux jours l'un, la matiere de la perſpiration qui avoit pris la route du goſier, & qui s'y dépoſoit conſtamment. Ces trois remedes produiſirent un cours de ventre copieux & abondant, d'autant mieux que dans les jours d'intervalle je lui faiſois ſervir un ou deux la-

vemens ; cette évacuation le ſoulagea à un point qu'il ſe crut totalement guéri. (Nous avons fait voir ailleurs l'efficacité du cours de ventre dans toutes les maladies de la face : *Exinanita alvus ex facie ducit.*)

D'abord après je le mis à l'uſage du lait, preſque pour toute nourriture ; je lui faiſois prendre deux paſtilles par jour de celles que j'ai propoſées pour la Goutte ; je lui faiſois mettre de la ſcorſonere pour toute herbe dans un potage qu'il prenoit à midi ; je le fis bien couvrir d'une flanelle de laine fine pardeſſous ſes habits ; je lui défendis de s'expoſer au ſerain, de marcher la nuit, comme il avoit coutume de faire ſouvent. Par ces moyens ſimples & faciles, il eſt très-bien guéri, & a repris une tranquillité d'eſprit qui avoit été fort alterée par un mal contre lequel il lutoit depuis trois ans, & dont l'opiniâtreté lui faiſoit craindre quelque fâcheux événement.

J'ai vû ſouvent des perſonnes très-ſujettes à des fluxions éreſipelateuſes & des cathareuſes, que j'ai radicalement guéries par les moyens que j'ai propoſés pour le rappel de la perſpiration.

Obſervations dernieres ſur les maladies dépendantes de la perſpiration violée, & qui ont été épidémiques & populaires l'année 1732.

POUR prouver que les rhumes populaires & autres maux qui les ont accompagnés, (qui ont fait tant de ravages, non ſeulement dans toute la France, mais même dans toute l'Europe) ne dépendoient que de la perſpiration violée ; je n'ai qu'à décrire, à l'exemple d'Hippocrate, les inégalités & les excès de la ſaiſon qui ont précedé. Ce divin auteur ne manque jamais avant de décrire les maladies épidemiques, de raconter au commencement de ſes livres, les vents, les pluyes, le froid, le chaud, en un mot l'état de la ſaiſon qui en a été l'avant-coureur, comme s'il eût voulu nous donner à entendre, que c'eſt dans ces viciſſitudes & ces revers de ſaiſon, que nous devions chercher la cauſe principale de ces maladies : *Mutationes temporum potiſſimum pariunt morbos.* (1)

Nous obſerverons donc en premier

(1) *Hipp. in aph.*

lieu que l'hiver a été prématuré, que dès le mois de Novembre les glaces ſont ſurvenuës, & qu'elles ont été dans nos étangs & nos foſſés juſques à l'épaiſſeur de dix à douze pouces. Ce froid ſubit & prématuré a frappé tout à coup la ſurface de nos corps, & ſupprimé la perſpiration cutanée ; la tranſpiration abondante qui exhale auſſi par le moyen de la reſpiration, a été ſupprimée par un air froid introduit dans le poulmon à chaque inſpiration.

Lorſque l'hiver vient dans ſa ſaiſon, que le froid paroit ſucceſſivement & par dégrés, le corps s'y accoûtume peu à peu, la nature a le tems de chercher à loiſir, & de ſubſtituer à la perſpiration quelque autre évacuation, comme celle des urines ou des ſelles ; mais lorſque le froid vient avant le tems, & qu'il eſt ſubit & violent, il ne peut jamais manquer de produire un grand fracas, ſur-tout quand il ſuccéde à une ſaiſon douce & temperée, comme étoit celle qui a précedé le dernier hiver.

En ſecond lieu, nous avons vû par trois fois l'hiver ſembler ſe radoucir & vouloir finir & recommencer tout de nouveau après quelques jours de re-

lâche, & l'expérience nous fait voir que ces inégalités de ſaiſon ſont fertiles en maladies, & propres à ſupprimer la perſpiration.

En troiſiéme lieu, outre ce grand froid exceſſif, l'air a été infecté de broüillards épais & puants, qui l'ont rendu peſant & capable de comprimer fortement les écailles de la peau, & par-là de s'oppoſer à l'écoulement de la matiere perſpirable. Ces broüillards ont été ſi grands, que les nouvelles publiques nous ont appris, que dans Paris pendant trois jours, on étoit obligé de marcher au flambeau dès les trois heures après midi. Nos anciens payſans nous ont dit, que ces broüillards dans cette province, portoient avec eux une puanteur inſupportable, dont ils n'avoient jamais vû d'exemple, & nos matelots ont obſervé que pendant la durée de ces broüillards, les marées ont monté beaucoup plus haut qu'à l'ordinaire (on ne diſpute point aujourd'hui que la preſſion de l'air, plus ou moins forte, ne faſſe la différence des reflux plus ou moins grands.) De plus nous avons obſervé dans cette ville, que dans les chambres dont les che-

minées étoient les mieux conſtruites & les mieux orientées, il y fumoit beaucoup contre l'ordinaire, puiſque jamais on n'y avoit vû de fumée.

Ce phénoméne dépendoit ſans doute de la forte compreſſion que l'air faiſoit ſur les tuyaux des cheminées les mieux conſtruits, qui portoit un obſtacle à la fumée, parce que l'air ſe trouvoit ſupérieur à l'action du feu, qui pouſſoit la fumée en haut.

Enfin, en quatriéme lieu, la preuve paroît complette & démontrée par le ſuccès que l'on a trouvé pour la guériſon de ces maux dans les remedes qui rappellent & favoriſent la perſpiration, & par le mauvais effet de ceux qui peuvent contribuer à l'interrompre ou à la ſupprimer.

Ne paroît-il pas démontré que les maux dépendoient d'une perſpiration violée, puiſqu'à meſure que l'on a employé des moyens propres à la rétablir, ces maux ont diſparu, au lieu que lorſqu'on a pris l'échange, qu'on a crû emporter ces maux à la pointe de la lancette, ou qu'on a fait des manœuvres propres à déranger de plus en plus la perſpiration, au lieu de la favori-

ser, le succès en a été malheureux.

Je me flatte que les Observations suivantes que je vais décrire, mettront cette vérité dans toute son évidence. Ceux dont je prends la liberté de citer le nom dans tout cet ouvrage, m'en ont accordé la permission, sans laquelle je ne l'eusse point fait. Je sçai qu'il est de regle qu'on doit respecter les noms dans les ouvrages de Medecine, surtout lorsqu'ils sont respectables par eux-mêmes.

TREIZIE'ME OBSERVATION.

LES rhumes ont paru cette année ou simples ou accompagnés de quelque symptôme fâcheux, je vais les décrire avec la même exactitude que je les ai observés.

Lorsque le rhume a été simple, il a commencé par un froid général, accompagné de quelque tremblement, concentration de poulx, & la fiévre se manifestoit ensuite, qui duroit 24, 36, & même 48. heures, & qui cessoit après par une legere moiteur; il y avoit toux fréquente, sur-tout la nuit, avec quelque peine de respirer, quelquefois ar-

deur & cuiſſon dans la trachée artére ; & quelque douleur vague dans les côtes.

Le malade ne manquoit jamais de citer quelque circonſtance & quelque occaſion qui nous marquoit évidemment qu'il s'étoit expoſé au danger de ſupprimer la perſpiration, qui ſe ſupprimoit ſi aiſément dans une diſpoſition de ſaiſon, telle que nous l'avons dépeinte.

Dans ce premier degré des rhumes je crûs qu'il ne falloit uſer d'autres remedes que de ceux qui rappellent la perſpiration ; je ne regardois pas même ces douleurs vagues qui occupoient les fauſſes côtes, & qui changeoient ſouvent de place, comme une indication à la fréquente ſaignée, mais je les conſidérois comme cathareuſes & rhumatiſmales dépendantes de la ſuppreſſion de la perſpiration, dont la matiere ſe dépoſoit dans les parties qui ſouffroient la douleur. Dans ce point de vûë les fréquentes ſaignées étoient oppoſées à la guériſon, puiſqu'elles rappellent de la circonférence au centre, & que rompant la colonne du ſang, l'impulſion du cœur ne pouvoit être la même,

jusqu'aux extrêmités capillaires de la peau, ni par conséquent la perspiration jouer à l'ordinaire. Je mettois au contraire les malades dans l'usage de la ptisanne de racine de scorsonere ; (*a*) je leur faisois faire bon feu dans leur chambre, coucher de bonne heure, se lever tard & prendre de la nourriture liquide, comme plus facile à la perspiration.

Dès que le premier effort du rhume étoit passé, je ne laissois pas de continuer long-temps le même usage. J'ai observé qu'il y en a eu de très-longs, mais la plûpart des malades avoient contribué à leur longueur en s'exposant de nouveau à la suppression de la perspiration.

Lorsqu'on sentoit de l'ardeur & du feu dans la poitrine, je mettois un tiers de lait de vache à la ptisanne de scorsonere, & je voyois bien-tôt ouvrir la perspiration, & le malade soûlagé à mesure ; & voilà la méthode qui m'a reüssi constamment dans ces rhumes du

(*a*) Dans des Communautés Religieuses que j'ai l'honneur de servir, j'ai vû jusqu'à des 20. à 30. Religieux ou Religieuses malades à la fois de ce rhume, l'Infirmier faisoit de cette ptisanne à cruchées pour la donner chaude aux malades.

premier dégré. Nous allons voir dans les ſuivantes obſervations ce que j'ai mis en uſage, lorſque quelque autre maladie s'eſt compliquée avec le rhume.

QUATORZIE'ME OBSERVATION.

LE Révérend Pere Furt, Gardien des Récolets de cette ville, fut attaqué, comme bien d'autres Religieux de ſa Communauté, de ce rhume épidémique. Ce zélé Religieux ne voulut point s'en plaindre, ni ceſſer de donner bon exemple à ſa Communauté ; il alloit à minuit au chœur toûjours le premier, il ſoûtenoit l'abſtinence ordonnée par la regle de Saint François depuis le lendemain des Rois juſques au Carnaval, la nudité des pieds, &c. Il eut un jour de ces grands broüillards, grand froid à l'Autel, qui augmenta conſidérablement, ſoit pendant qu'il diſoit ſa Meſſe, ſoit après l'avoir finie. Je le trouvai dans ſa chambre ſur les onze heures du matin, très-rafroidi, étendu ſur ſa couchette avec un petit poulx fort concentré. Je commençai par le faire conduire à l'infirmerie, où je fis allumer un bon feu; je le fis mettre dans

dans un lit bien baſſiné & fort chaud ; j'ordonnai qu'on lui fît boire de la ptiſanne de ſcorſonere bien chaude, de le bien couvrir, & je promis de le revoir l'après-dînée. Je trouvai à ma ſeconde viſite ſur le ſoir, que le malade avoit vomi avec de grands efforts ; qu'il touſſoit beaucoup, & que la fiévre étoit très-allumée, ſon poulx très-fréquent, mais point dilaté ; & quelques intermiſſions, quoique de loin en loin. J'ordonnai qu'il perſévérât dans la boiſſon de la même ptiſanne chaude, & qu'on continuât à faire bon feu dans ſa chambre toute la nuit. Le lendemain ſecond jour de ſa maladie, je trouvai encore des envies de vomir avec une douleur qui avoit paru ſous la mamelle gauche. La même toux perſévéroit, difficulté de reſpirer, & un peu de ſang dans ſes crachats. Je trouvai encore ſon eſtomach tendu comme un balon, avec une douleur quand je peſois tant ſoit peu ſur le cartilage Xiphoide qui recouvre la partie ſupérieure de l'eſtomach. L'après-dînée je trouve la fiévre conſidérablement augmentée, auſſi-bien que le crachement de ſang, j'ordonnai ſur le ſoir un la-

vement dont il avoit beſoin, & une ſaignée du bras, après l'avoit rendu; & pour le lendemain à l'entrée de ſon troiſiéme, une once & demie de vin émétique. Hippocrate nous avertit dans ſes aphoriſmes, *In principiis ſi quid movendum videtur, move.* Le même jour du lavement & de la ſaignée, qui étoit le ſecond jour de ſon mal, un demi ſçavant, ou du moins un mauvais praticien qui étoit ſon pénitent, fut lui rendre viſite ſur le ſoir, lui répréſenta qu'on n'avoit jamais donné de l'émétique dans un crachement de ſang, douleur de côté, fiévre continuë, difficulté de reſpirer, &c. Que ce remede par ſes efforts, étoit capable de faire crever ou de rompre quelque vaiſſeau ſanguin, qui n'étoit encore qu'entr'ouvert, & de le faire ſuffoquer par une abondante hémorrogie: Que ſon mal étoit une pleureſie dans les formes, dont on ne pouvoit venir à bout qu'à coups de lancette. On lui cite un homme de ſon âge & de ſa connoiſſance placé à Bordeaux, qui étoit malade du même jour que lui, même mal, mêmes ſymptômes, & même âge, puiſqu'ils étoient tous les deux dans leur cinquante-

ſixiéme année : Qu'on avoit déjà ſaigné le malade quatrefois, & qu'on avoit encore ordonné une ſaignée pour le lendemain, &c. Il n'en fallut pas d'avantage pour révolter le malade contre mon ordonnance, de ſorte que le troiſiéme jour de ſon mal, que je comptois que l'émétique avoit été pris, je fus ſur les dix heures du matin pour en voir l'effet. Je fus très-ſurpris de trouver le malade fier & réſolu, diſant qu'il n'avoit pas pris le remede, & qu'il ne le prendroit point, qu'il n'avoit pas envie de mourir dans l'opération, que M..... Malade depuis le même jour que lui, âgé de 56. ans comme lui, étoit traité par des fréquentes ſaignées ; qu'il demandoit la même méthode ; qu'on n'avoit jamais donné de l'émétique à un homme qui crachoit le ſang, qui avoit une pleureſie bien marquée, &c. Je compris que le malade avoit été ſoufflé, & pour combattre ſon obſtination, je détaillai tout au long les ſuivantes raiſons.

1°. Que l'exemple qu'il citoit ne pouvoit point faire de préjugé, puiſqu'il m'étoit revenu, que quoique les ſaignées lui donnaſſent une tréve pen-

dant deux heures, que néanmoins sa difficulté de respirer, sa fiévre, ses crachats pleins de sang augmentoient & redoubloient bien-tôt après chaque saignée, & puisqu'il alloit de mal en pis, il ne devoit point se conformer à un exemple qui seroit vraisemblalement funeste, (& réellement le malade mourut dans son sixiéme après la huitiéme saignée.)

2°. Que la saignée fréquente étoit étroitement défenduë par Gallien 9. *meth. cap.* 5. lorsque l'estomach & les premieres voyes, étoient farcis de cacochimie & d'impuretés, jusques à ce qu'on eût enlevé les mauvaises humeurs, de peur qu'elles ne fussent prendre la place du sang qu'on auroit tiré, puisqu'elles ont plus de facilité à couler, suivant la méchanique où elles trouvent le moins de résistance, & que leur entrée devient plus facile dans les vaisseaux que l'on vient de desemplir, que lorsqu'ils étoient pleins, & que leur passage dans le sang apportoit plus de dommage, que la saignée d'utilité. Riviere dans ses instituts chapitre 3. de la saignée, page 149. en a fait une regle, *Ex iis quæ venæ sectionem prohibere so-*

lent in principio morbi aliisque temporibus, non infima est cruditas ventriculi, aut cibi incocti in primis viis. Or il paroissoit par l'état où il se trouvoit, que les premieres voyes grondoient ; que son estomach étoit plein, douloureux, révolté, repoussant souvent le boüillon ou la ptisanne ; d'ailleurs son dégoût, son amertume de bouche, tous signes qui se présentoient en foule, & qui indiquoient le vomissement, suivant l'aphorisme d'Hippocrate : *Cibi fastidium, amaritudo linguæ, fœtor oris, ventriculi morsus, nausea, purgatione corpus per superiora indigere significatur.*

3°. Que ceux qui lui avoient soufflé une doctrine si pernicieuse, n'étoient pas en état de faire la différence des pleuresies d'hiver, qui se trouvent accompagnées de poulx concentré, & quelquefois intermittent, d'avec celles où le poulx est tendu, & extrêmement dilaté, que les dilatations & vibrations de l'artere, sont vives & extraordinaires, jusqu'à se faire sentir aux quatres doigts que le Médecin a appliqué tout à la fois sur l'artere du poignet, ce qui a fait donner le nom à cette espece du poulx *Depulsus durus & serratilis, in quo*

est nimia arteriæ vibratio : Que c'est dans cette derniere espece que les fréquentes saignées conviennent ; mais que dans l'autre qui se trouve souvent ou causée ou soûtenuë par des mauvaises humeurs des premieres voyes, les Auteurs nous avoient avertis que la purgation vive & violente, en étoit le remede, (je rapporterai à la fin de cette observation, un recucil de leurs autorités.)

4°. Que ce n'étoit point une nouvelle expérience que je voulois faire sur lui ; que c'étoit une pratique constante qui me réüssissoit toûjours, dont je pouvois lui citer une infinité d'exemples & de témoins vivans dans cette ville & à la campagne, mais que je me bornois à celui du nommé l'Archevêque porteur de M. Labadie Daumay, Colonel d'infanterie, & Chevalier de l'Ordre militaire de Saint Louis ; que ce porteur en pareil cas & en pareille circonstance avoit éte sauvé par l'émétique, après l'opération duquel le crachement de sang cessa, l'oppression, & peu de jours après la fiévre ; que le Frere Luc Apoticaire de sa Communauté ici présent, étoit témoin de cet-

te guérison. Le Pere Gardien notre malade, m'objecte la différence qu'il y avoit à faire d'un porteur gourmand, & peut-être yvrogne qui mangeoit à toute heure, & qui devoit être regardé sous un autre aspect ; qu'un Religieux qui venant d'essuyer un carême de la Religion, venoit d'entrer dans le grand, commun à tous les fidelles, n'ayant eu qu'un très-petit nombre de jours d'intervalle. Je répondis, que cette même abstinence avoit fait chez lui ce qu'une nourriture surabondante avoit fait chez l'autre ; que je sçavois qu'à cause de la disette de poisson, les broüillards n'ayant pas permis aux pécheurs de tenir la mer, sa Communauté avoit vêcu de moruë mal conditionnée, de coquillages, de légumes, sardines, fromages, &c. qu'il étoit tombé dans le défaut de la cacochimie par cette mauvaise nourriture, tout comme l'autre par ses excès. Que si l'exemple de ce porteur ne lui convenoit pas, je lui citois celui de Mme. Joffret Religieuse Carmelite, à laquelle en pareille maladie produite par même cause, j'avois donné un émétique, que soudain après son opération, elle avoit respiré libre-

ment, que le crachement de ſang avoit ceſſé, la toux en partie, & que ſon mal avoit changé tout à coup de mal en bien.

5°. Que dans la vûë que j'avois de pouſſer par la perſpiration, c'étoit un préliminaire indiſpenſable de vuider l'eſtomach; puiſque les remedes que je devois employer pour produire cet effet, auroient été capables de pouſſer dans le ſang ces matieres hétérogenes de l'indigeſtion, auſquelles les matieres de la perſpiration renverſée, avoient mis le feu, & que la ſaignée que j'avois faite la veille, n'étoit qu'une diſpoſition à favoriſer l'action de l'émétique ſans trouble.

Il me répondit à toutes ces raiſons, qu'il avoit pris ſon parti, & qu'il ne prendroit jamais d'émétique, que n'en ayant pris de ſa vie, il ne commenceroit point. Je me retirai comptant lui avoir fait ma derniere viſite; je me plaignis même au R. P. Jean-François, Déſiniteur, de cette roide obſtination: je croyois par un ſervice de pluſieurs années avoir mérité un peu plus de confiance, ſur-tout de la part d'un Gardien qui devoit donner bon exemple à ſa Communauté. Il me dit qu'il lui

en

en parleroit. Effectivement le même jour il lui repréſenta qu'il falloit croire chacun dans ſon métier ; que la préſomption étoit toûjours en faveur de ceux qui conſacrent leurs ſoins, leurs veilles & leurs méditations pour la guériſon des malades. Que quand bien même on douteroit de l'infaillibilité des regles de leur art, ou de l'application qu'ils en font, la prudence vouloit qu'on ſe ſoumit à leurs lumieres, comme ſupérieures à celles des malades, ou des Philoſophes qui les ſoufflent : il lui cita ſaint Ignace, qui pour donner l'exemple de la ſoumiſſion qu'il exigeoit de ſes enfans, mangea le Vendredi Saint un poulet, parceque le Medecin le lui avoit ordonné.

Le reſte du troiſiéme jour de la maladie du R. P. Gardien ſe paſſa en diſputes, & la recréation fut remplie de diſſertations pour & contre.

Sur le ſoir le redoublement de la fiévre fut ſi vif, qu'on jugea à-propos d'adminiſtrer les Sacremens au malade : il ne pouvoit reſpirer qu'aſſis, le vomiſſement parut à l'entrée du retour ; & la Communauté, du conſentement du malade, ſe détermina à une conſulte

pour le lendemain matin à ſept heures.

Monſieur Seris fut appellé avec moi, nous convinmes d'un commun & unanime conſentement, 1°. Qu'il devoit prendre d'abord une once & demie de vin émétique. 2°. Qu'après l'opération du remede, on le mettroit à l'uſage du kina détrempé dans un verre de ſuc de bourrache. 3°. Qu'il uſeroit fréquemment de la ptiſanne de ſcorſonere chaude comme un boüillon. 4°. Qu'on ſoutiendroit toûjours un bon feu dans ſa chambre, & que l'on s'attacheroit à rappeller la perſpiration.

Le malade ſouſcrivit à notre déciſion ; & de peur qu'on ne renversât ſa docilité & ſa ſoumiſſion, j'envoyai ſur le champ le Frere Apoticaire chercher l'émétique, & le lui fis prendre en notre préſence. Ce remede produiſit une grande évacuation, ſoit par haut, ſoit par bas, qui fut ſuivie d'un ſoulagement capital, le malade fut en état de reſter couché, tout étendu dans ſon lit, plus de crachement de ſang que quelque reſte qui étoit déja épanché depuis long-tems, comme il étoit aiſé de le comprendre par ſa couleur & ſa conſiſtance. Le kina donné de trois en

trois heures, au poids d'une drachme, dilayée dans un verre de ſuc de bourrache, un boüillon entre deux, & grande boiſſon de ptiſanne de ſcorſonere, exciterent dans quarante heures une perſpiration louable, une moiteur graſſe, & à meſure nous avons vû tous les ſymptômes ſe diſſiper, & le malade bien guéri. Dans ſa convaleſcence je lui ai ſouvent dit cette phraſe de l'Evangile: *Modicæ fidei, quare dubitaſti.*

Dans le même tems je voyois un jeune homme, étudiant en Philoſophie, fils de Monſieur de Livardie, Docteur en Medecine, demeurant à Bergerac. Ce jeune homme fut attaqué d'un rhume avec fiévre reglée, qui paſſa bien-tôt en continuë, avec douleur de côté, & quelque teinture de ſang dans ſes crachats; je le mis à l'uſage de la ptiſanne de ſcorſonere avec le kina de quatre en quatre heures détrempé dans la même ptiſanne. Comme il n'avoit ni envie de vomir, ni cours de ventre, je n'eus pas beſoin de nétoyer les premieres voyes. Je lui fis ſervir quelques lavemens d'eau chaude (je regardois cette fiévre, bien qu'elle eût paſſé en continuë par ſouſintrance d'accès,

comme intermittente de ſa nature, puiſqu'elle avoit commencé par double tierce) par ces remedes ſimples, la tranſpiration s'ouvrit dans les 24. heures, auſſi copieuſe & auſſi abondante que je pouvois la ſouhaiter, & à meſure la douleur de côté, la teinture du ſang dans les crachats, la fiévre, la toux diſparurent, je n'eus beſoin que de continuer les mêmes remedes, à la faveur deſquels j'avois ouvert la perſpiration, & il fut très-bien guéri.

Cette maniere de traiter certaines eſpeces de pleuréſies, qui paroîtra peut-être extraordinaire à ceux qui ne liſent pas, ou qui ne méditent pas ce qu'ils ont lû, mérite bien que je rapporte ici les autorités ſur leſquelles je fonde cette pratique, qu'on a ſouvent regardée comme téméraire, & que le ſuccès fréquent & conſtant n'a pû faire adopter à bien des gens qui en ont été les témoins oculaires.

J'ai été étonné de voir des Chirurgiens qui ont vû pluſieurs fois le ſuccés de cette méthode, qu'on leur a expliquée & fait concevoir, retomber pourtant 24. heures après dans l'uſage des fréquentes ſaignées. Semblables à ces hé-

rétiques, qui pressés & convaincus dans une controverse par des raisons victorieuses, retombent ensuite d'eux-mêmes dans les préjugés de leur éducation.

Bien qu'Hippocrate nous propose, *L. de vict. rat. in acutis*, la saignée pour la guérison des pleuresies ; qu'il ordonne même de les rëiterer jusqu'à ce que le sang change de couleur ; qu'il ait guéri Anaxion par la saignée, *L. 3. epid.* lequel avoit une pleuresie assés négligée, néanmoins il reconnoît lui-même des pleuresies qui ne demandent pas la saignée : Voici ces propres paroles *L. de vict. rat. in accutis, pag.* 72. de l'édit de Foëzius, section 4. « Que si dans un pleuretique, la dou- » leur se fait sentir vive au-dessous de » la poitrine, tu lui purgeras le ventre » avec un remede. Le quatriéme jour » tu lui donneras un remede purgatif, » & les trois jours intermediaires tu lui » donneras une infusion laxative ; & s'il » ne se trouve pas soulagé, tu le repur- » geras un peu. »

Ce texte d'Hippocrate ne fait-il pas sentir que cet Auteur a reconnu des pleuresies qui devoient être guéries par les évacuations du ventre, qui dépen-

doient par conſéquent, ou qui étoient fomentées par des humeurs étrangeres & héterogenes, qui étoient contenuës dans les premieres voyes ?

Mais allons plus loin, & cherchons dans ce même Auteur de nouvelles preuves. Dans la coaque rapportée par Duret, fol. 387. il eſt dit : « Les » douleurs qui attaquent le côté dans » les fiévres, ſont effarouchées par la » ſaignée : lorſque le malade eſt dé- » goûté, que les hypocondres ſont gon- » flés, la ſaignée eſt nuiſible ; car » lorſqu'on croit être mieux, les mala- » des meurent. » Ne peut-on pas expliquer cette coaque de cette maniere ? Les pleuretiques dégoûtés, dont les hypocondres ſont tendus, ont des mauvais levains dans les premieres voyes, qui cauſent le dégoût & la tumefaction des hypocondres, la ſaignée facilite le paſſage de ces matieres étrangeres dans la maſſe du ſang, ils ſe trouvent mieux d'abord après la ſaignée, parce que les vaiſſeaux étant deſemplis, ils reſpirent plus librement ; mais bien-tôt après ces matieres ayant paſſé dans les veines, & occupé la place du ſang qu'on a tiré, les malades meurent. *Nam cùm*

sibi meliùs esse putant, intereunt.

Duret dans l'interprétation qu'il nous donne de cette coaque, nous dit *pag.* 187. « C'est une vieille opinion, qu'on » ne peut guérir aucune douleur de » côté, ni pleuresie, qu'à force de sai» gnées ; mais il est juste de faire voir » l'illusion de cette opinion, & com» bien cette vanité rafinée impose au » public, au préjudice de la vérité... » Et page 388. il dit : « Mais si la pleu» résie attaque les parties inférieures, » & si elle est le produit d'une séro» sité rhumatismale, ce ne sera pas la » saignée qui en sera le remede ; il faut » alors un purgatif un peu violent, tel » qu'Hippocrate le propose, composé » de l'hellebore blanc & de la colo» chinte mêlés ensemble, qu'il dit être » les plus souverains remedes qu'il ait » jamais connus (il en avoit pourtant » beaucoup connu.) Hippocrate n'a » pas recommandé ces deux purgatifs, » parce qu'il n'en connoissoit point d'au» tres, comme s'imaginent certains igno» rans, mais par choix, & comme les » meilleurs. »

Ballonius, célébre Medecin de la Faculté de Paris, fol. 46. nous dit :

« Lorſque dans les pleureſies les dou-
» leurs preſſent, nous ſaignons ; lorſ-
» qu'elles augmentent, nous ſaignons
» encore avec plus de hardieſſe. Cela
» eſt-il bien fait? point du tout. Nous
» ſupprimons les efforts que la Nature
» pourroit faire, ainſi il n'eſt pas ſur-
» prenant que tant de malades nous meu-
» rent. »

Le même Ballonius, fol. 79. nous dit : « Il faut bien obſerver que la plus
» grande partie des pleureſies viennent
» d'un amas d'excremens dans le poul-
» mon & la poitrine, ou du paſſage de
» certaine humeur qui part du ventre in-
» férieur, ce qu'on doit examiner avec
» circonſpection ; car pluſieurs n'oſent
» pas purger & nétoyer le ventre ; ce-
» pendant cela convient mieux que la
» ſaignée, & même la ſaignée pour lors
» n'a pas lieu (à moins que par cas for-
» tuit on en faſſe une) ſur-tout lorſque
» ces douleurs de côté prennent en hi-
» ver, cauſées par une humeur froide
» & cruë, dans leſquelles la ſaignée ne
» convient pas du tout. »

Martianus Medecin Romain, ſi verſé dans l'étude d'Hippocrate, nous dit dans ſon antiparalogiſme, fol. 21.

« Nous avons ſouvent obſervé dans
» la pratique des douleurs de côté va-
» gues qui venoient à paroître & diſ-
» paroître, que certains de ces malades
» avoient grand dégoût pour les alimens,
» d'autres avoient une matiere bilieuſe
» qui infectoit l'orifice ſupérieur de l'eſ-
» tomach; je les ai guéris les uns & les
» autres par un petit purgatif, & je ne
» doute point que la ſaignée ne leur eût
» été nuiſible, comme dit Hippocra-
» te, puiſqu'elle auroit attiré l'humeur
» bilieuſe dans les veines, & le mal au-
» roit augmenté, c'eſt un précepte in-
» violable d'Hippocrate, qu'il a toû-
» jours obſervé de ne point ſaigner,
» lorſque la bile abonde beaucoup; »
Et nous liſons dans le 6. des épide-
mies qu'il y a trois choſes dans ceux
qui crachent le ſang, qui contre-indi-
quent la ſaignée; la bile en eſt une des
trois.

Nicolas Cheſneau, célébre Praticien,
diſtingue dans ſon chap. 3. de la pleu-
reſie pag. 165. & ſuivantes, la pleu-
reſie où le poulx ſe trouve dur & ten-
du, d'avec celle où il eſt petit & con-
centré. Dans la premiere eſpece, la ſai-
gnée convient; mais dans l'autre, c'eſt

la purgation : puiſqu'après l'évacuation ou des vers ou des mauvaiſes humeurs des premieres voyes qui fomentoient la pleureſie, on voit un ſoulagement capital. Il va même plus loin, puiſqu'il conſeille le vin émétique dans une pleureſie épidemique, après avoir fait préceder une ſaignée, comme on peut le voir dans la page 170. *Germani, ut Hartmannus, ſi ægrotus à vomitoriis abhorreat, incipit quidem curationem pleuritidis à venæ ſectione lateris dolentis; ſi verò non abhorreat, ſic procedendum ſcribit. In pleuritide verò ante omnia & quidem ſub initio vel etiam tertio aut quinto die exhibeo aquam benedictam ad vomitus ciendos : ſic nimirum influxus humoris & inflammatio ſiſtitur, ac pectus ipſum ab impuritatibus repurgatur. Aqua benedicta exhibetur juſta doſi in aqua Cardui mariæ aut Rheados, aliquando diſcedo ad venæ ſectionem, ſi morbus non videtur reſolutus, & plethora juſſerit, idque facio vel ante vel poſt vomitorium. Hæc methodus non eſt ita ab uſu aliena, ut quibuſdam videri poſſet, præcipuè in pleuritide catharrali quæ frequens eſt in regionibus frigidis & humidis; vellem ta-*

men, ut ante vomitorium ſemper præcederet venæ ſectio ad tollendam ſanguinis plenitudinem, ne vomitus concuſſione vas aliquod rumpatur.

Il ajoûte que cette maniere de traiter les pleuretiques, eſt conforme à la doctrine d'Hippocrate, aphoriſme 18. ſect. 4. où il dit: *Suprà ſeptum tranſverſum dolores quicumque egent, purgatione per ſuperiora purgandum eſſe ſignificant, quæ verò infrà, per inferiora.*

On peut encore voir l'*Appendix ad pleuritidem de Bagl. pag.* 37. & ſuivantes, édition de Lyon *in* 4°. où il détaille fort au long cette doctrine, & rapporte beaucoup d'autres endroits des praticiens cités.

Sydenham pag. 310. dans ſon traité des maladies aiguës, chap. 5. nous dit: « Puiſque je trouve occaſion de parler » de cette maladie, je rapporterai quel» ques choſes qui ſont triviales, & que » tout le monde dit. Sçavoir, qu'il ſe » trouve quelquefois une eſpece de » pleureſie ſi maligne, qu'elle ne peut » en aucune maniere ſupporter & s'ac» commoder de la ſaignée, du moins » auſſi ſouvent réïterée que cette ma» ladie la demande pour l'ordinaire.

» Je crois à la vérité, que la pleuresie
» essentielle & véritable, qui, comme
» nous le dirons après, paroît dans tous
» les tems de l'année, & dans toutes
» les constitutions indifféremment, de-
» mande aussi les fréquentes saignées ;
» qu'il arrive néanmoins quelquefois,
» qu'une fiévre épidemique d'une cer-
» taine année, qui dépend des altéra-
» tions de l'air, & qui dépose la ma-
» tiere morbifique sur la plévre & sur le
» poulmon ; & que cette fiévre malgré
» les saignées, demeure la même : dans
» ce cas, quoiqu'on puisse passer la sai-
» gnée pour remedier au symptôme,
» s'il est fort pressant ; néanmoins gé-
» néralement parlant, on ne peut tirer
» plus de sang à raison du symptôme,
» qu'on auroit dû en tirer, à raison de
» la fiévre dont il dépend. Et si la fié-
» vre est d'une nature que la saignée ne
» l'éfarouche point, on peut la réïte-
» rer dans cette espece de pleuresie qui
» n'en est que le symptôme ; mais si la
» fiévre se révolte contre la fréquente
» saignée, bien-loin d'être utile dans la
» pleurésie qui en dépend, elle sera nui-
» sible & préjudiciable. »

Sur ces autorités redoublées com-

me autant de guides & de flambeaux, je me ſuis tracé une regle & une méthode pratique pour la guériſon des pleuréſies, qui conſiſte principalement dans les points ſuivans.

Qu'il falloit diſtinguer avec exactitude les pleureſies de l'hiver & du commencement du printemps, d'avec celles qui ſurviennent les autres tems de l'année ; que cette premiere ſaiſon étant plus propre à former des pleureſies que les autres, conformément à l'aphoriſme d'Hippocrate, ſect. 3. 23. *Hieme verò morbi laterales, pulmonum inflammationes, &c.* Il en falloit chercher la cauſe principale dans les arrerages de la perſpiration retenuë, qui refoulent ſur la poitrine & l'eſtomach à la premiere occaſion d'une ſuppreſſion capitale de la perſpiration, que ces matieres perſpirables renverſées mettoient, pour ainſi dire, le feu aux levains contenus dans les premieres voyes : levains engendrés, ſoit parce qu'on mange plus l'hiver, & qu'on tranſpire moins, ſoit parce que le carême ſe trouve ordinairement placé à la fin de l'hiver, ou au commencement du printems, & que les fautes que l'on a faites le carnaval

par excès ou par des veilles nocturnes, passions de l'ame, où les mauvais alimens du carême, par les legumes ou poissons salés, dont la plûpart du monde fait sa principale nourriture, donnent occasion ou naissance à ces mauvais levains : Que ces pleuresies, pour l'ordinaire n'ont jamais un poulx dur & tendu, mais au contraire mol, fréquent, embarrassé, & souvent intermittent : Que le vomissement ou les envies de vomir sont presque toûjours de la partie : Qu'outre ces signes qui marquent évidemment que les premieres voyes grondent & sont farcies, nous trouvons un dégoût affreux pour toute sorte de nourriture, avec une amertume de bouche, une douleur bien marquée dans la région épigastrique où l'estomach est placé, quelquefois un cours de ventre ; qu'il y a des retours de fiévre bien marqués ; que dans le temps du redoublement les symptômes augmentent comme la douleur, la difficulté de respirer, suppression de crachats, & que dans ce tems, souvent le poulx tombe en intermittence.

Ces sortes de pleuresies doivent sans doute être distinguées de celles qui fai-

fissent l'été dans les grandes ardeurs de la canicule, temps auquel la perspiration ne laisse point d'arrérage ; que les premieres voyes sont nettes, & qu'une subite suppression de la perspiration causée ou par quelque froid subit ou imprévû la nuit ou le jour, ou quelque pluye fraîche & abondante, essuyée dans un voyage.

Comme par la chaleur qui a précédé, la matiere de la perspiration a acquis de l'acrimonie, elle gonfle tout à coup, le sang fait un poulx dur & tendu, qui est le signe le plus certain & le plus univoque de cette espece de pleurésie vraie & essentielle, de laquelle les auteurs ont voulu parler, lorsqu'ils ont ordonné les fréquentes saignées.

Quand à la premiere espece que j'ai décrite ci-dessus, la guérison roule sur deux indications principales. 1°. De vuider efficacement les premieres voyes. 2°. De rétablir & rappeller incessament après la perspiration. Pour remplir le premier point, je donne au malade une once de vin émétique, & quelquefois une once & demie, ou si le cours de ventre se trouve compliqué, j'employe l'ippecacuana depuis

une drachme juſqu'à quatre ſcrupules. Le crachement de ſang ne m'a jamais arrêté, lorſque j'ai trouvé les ſignes que j'ai décrits, ou partie d'iceux, qui ſont les mêmes qu'Hippocrate nous propoſe, aphoriſme 17. ſect. 4. & nous dit marquer la néceſſité du vomiſſement; je fais précéder dans des jeunes ſujets pléthoriques une ſaignée, & quelquefois un lavement, s'il en a beſoin, & je donne dès le lendemain le vomitif.

Quand le remede procure une grande évacuation, ſoit par haut, ſoit par bas, il eſt inconcevable combien le malade ſe trouve ſoulagé du côté de la reſpiration, de la toux, de la fiévre, crachement de ſang. Dès le même jour je le mets à l'uſage du kina délayé dans du ſuc de bourrache bien chaud, ou dans la décoction de ſcorſonere chaude; je fais continuer le kina nuit & jour un boüillon entre deux, & le fais uſer de la ptiſanne de ſcorſonere pour boiſſon ordinaire, toûjours chaude comme un boüillon. Par cette ſimple méthode, je vois paroître une tranſpiration graſſe, onctueuſe, égale, abondante, durable, qui met en peu de jours le malade en ſûreté.

Cette méthode pratiquée est si importante, sur-tout dans cette ville & son voisinage, puisque les trois quarts de nos pleurctiques sont de cette espece, qu'au hazard de tomber dans quelque répétition, je propose ou repete les réflexions suivantes.

1°. Ces matieres étrangeres contenuës dans l'estomach & les premieres voyes, ne sçauroient être trop tôt vuidées. *In acutorum principiis, si quid movendum videtur, move. Quod si materia valdè turgeat, etiam eadem die.* (1) 2°. Par cette subite évacuation vous prévenez le passage de ces mêmes matieres dans le sang, qui ne peuvent que l'infecter & porter obstacle à son mouvement circulaire, & à sa dépuration. 3°. Comme nous l'avons marqué dans la Dissertation sur la Goutte, non-seulement vous produisez un bon effet en enlevant ces sucs sauvages des premieres voyes; mais même la secousse du remede contribuë à déboucher la peau, & à enlever un obstacle tout frais & nouveau, & facilite par-là le rétablissement de la perspiration. 4°. Cette évacuation faite, soit par haut, soit par bas, est utile pour retrancher

(1) *Hipp. in aph.*

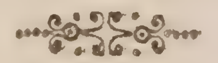
une partie des arrérages de la perſpiration retenuë, qui prendroient la route de la poitrine, puiſque le ventre & la peau ont un commerce d'office entr'eux, & ſe ſecourent mutuellement, comme on peut le voir aiſément dans divers endroits des Epidémies. 5°. Les remedes que vous employez pour rétablir la perſpiration, porteroient avec eux, chariroient & feroient paſſer en foule dans le ſang les mauvais ſucs des premieres voyes, ſi vous n'aviez par un préalable la précaution de les enlever en tout ou en partie.

Il eſt aiſé de comprendre par ce que nous venons de dire, combien il eſt dangereux de prendre le change, & de vouloir traiter cette eſpece de pleuréſie que nous avons décrite ci-deſſus par des fréquentes ſaignées. Car comme on déſemplit les vaiſſeaux par la ſaignée, on facilite l'entrée de ces matieres dans le ſang, qui augmentent le déſordre de plus en plus, comme nous l'avons dit aileurs, & pour lors il ſemble que le Médecin & le Chirurgien de concert avec la maladie, travaillent à la ruine du malade, & que la courte tréve que donne chaque ſaignée fréquemment réïtérée à la reſpiration, ſe paye bien cher

par l'augmentation de tous les ſymptômes, deux ou trois heures après, & par la mort même qui ſurvient dans peu de jours.

Ajoûtez à cette raiſon que la perſpiration dont nous avons tant de beſoin, eſt interrompuë, retardée, & même ſupprimée. Les vaiſſeaux ſanguins ont beſoin d'une certaine plénitude, d'un certain diamêtre dans les tuyaux capillaires pour les tenir ouverts, & faire le jeu de la perſpiration. Lorſque vous rompez les colonnes du ſang, que vous déſempliſſez les vaiſſeaux outre meſure, leur calibre s'affaiſſe, & ſe ferme (je veux dire dans les capillaires de la peau) point de perſpiration par conſéquent, qui pourtant doit être la principale reſſource pour la guériſon des pleuréſies, tout comme la ſuppreſſion en eſt la cauſe conſtante.

Je confirmerai cette pratique, que j'obſerve conſtamment depuis plus de 30. ans par les trois obſervations ſuivantes que j'ai choiſies dans un nombre infini de cette eſpece.



QUINZIE'ME OBSERVATION.

IL y a vingt-trois ans que la femme du ſieur Sabes marchand, logé ſur le bord de cette riviere à la Paludatte, fut attaquée de cette eſpece de pleuréſie, douleur de côté, fiévre continuë, crachement de ſang, &c. Elle avoit une douleur dans l'eſtomach, & des envies de vomir; elle étoit enceinte de quatre mois, ſon âge étoit d'environ 30. ans. M. Guinlette, maître Chirugien de cette ville, la voyoit avant moi. Je trouvai, lorſque je fus appellé, qu'il l'avoit ſaignée trois fois; & que bien loin de la trouver ſoulagée, les ſymptômes avoient augmenté, ſur-tout la difficulté de reſpirer: car elle étoit ſi preſſée, qu'elle ne pouvoit reſter qu'aſſiſe ſur ſon lit. Je lui fis ſervir un lavement, dont elle avoit beſoin, & j'ordonnai après une once & demie de vin émétique dans une infuſion de ſenné.

Cette ordonnance étonna fort le ſieur Guinlette, qui s'attendoit fort que je reviendrois aux ſaignées. Cependant en homme prudent, il ne voulut point

rendre, ni la femme, ni le mari, témoins de ſes doutes : il m'attire dans le jardin pour me propoſer ſes objections avec beaucoup de politeſſe. Il me dit, que le crachement de ſang paroiſſoit une contre-indication inſurmontable à ce remede, puiſque le vaiſſeau ſanguin entr'ouvert pourroit ſe rompre entiérement par les efforts du vomiſſement, & fournir du ſang en abondance, qui pourroit étouffer la malade : Que l'état de groſſeſſe étoit encore un obſtacle, puiſque la compreſſion que les muſcles de l'abdomen feroient ſur la matrice, pouvoit la faire avorter : Que d'ailleurs il voyoit actuellement des malades de cette eſpece avec des praticiens de cette ville, qui étoient en grande réputation, & que tout leur remede étoit des ſaignées qu'ils réïtéroient juſqu'à deux fois par jour. Je répondis que lorſque la pleuréſie étoit, ou fomentée, ou l'effet des mauvaiſes humeurs des premieres voyes, bien-loin que l'émétique augmentât le crachement de ſang, & les autres ſymptômes, il les faiſoit ceſſer preſque ſur le champ après l'opération ; qu'il voyoit bien que l'eſtomach étoit en faute,

puiſque la malade y reſſentoit douleur ; & qu'elle avoit envie de vomir ; que les fautes que commettent les femmes enceintes dans leur régime, fourniſſoit toûjours un ſoupçon légitime de corruption dans l'eſtomach. Quant à l'avortement qu'il craignoit par l'action du remede, l'expérience faiſoit voir qu'il ne produiſoit point cet effet, puiſque j'avois été ſouvent forcé de m'en ſervir dans des femmes enceintes, lorſqu'il étoit bien indiqué, ſans que par la grace de Dieu, jamais pas une eût avorté ; que nous devions beaucoup moins l'appréhender dans le cas préſent, puiſque la malade n'étant enceinte que de quatre mois, les muſcles de l'abdomen n'auroient pas la même priſe ſur la matrice, que ſi le fœtus eût été plus grand & dans ſon huitiéme ou neuviéme mois, & que c'eſt la raiſon pour laquelle Hippocrate dans ſon aphoriſme, nous permet de purger les femmes groſſes depuis le quatriéme mois juſqu'au ſeptiéme. *Gravidæ ſunt medicandæ, à quarto uſque ad ſeptimum ; ſed has minus, juniora autem & ſeniora vereri oportet.* Qu'à l'égard des praticiens qui ſaignoient ces ſortes de ma-

lades deux fois par jour, ce n'étoit point un exemple à citer, puiſque divers que je lui nommai, en étoient morts, & les autres en train de mourir. Enfin que je le priois de s'en rapporter là-deſſus à mes lumieres & mon expérience.

Le remede fut donné, il produiſit une grande évacuation, ſoit par haut, ſoit par bas, nous eûmes le plaiſir de la trouver l'après-dînée couchée dans ſon lit tout de ſon long, tranquille, ſa difficulté de reſpirer très-diminuée, auſſi-bien que tous les autres ſymptômes. Nous la mîmes à l'uſage du kina avec la ptiſanne bien chaude, la tranſpiration s'ouvrit, & elle fut hors d'affaires en très-peu de jours.

Elle accoucha très-heureuſement à ſon terme d'un beau garçon, qui eſt aujourd'hui Pilote ſur un des vaiſſeaux de ce port.

SEIZIE'ME OBSERVATION.

Il y a dix ans que je fus prié par M. le Préſident de Baratet, d'aller à Ludon voir M. Rabbier, Vicaire alors de M. Philibert, Curé de cette Paroiſſe,

aujourd'hui Curé de Bautiran, il étoit attaqué de cette eſpece de pleuréſie, qui étoit pour lors épidémique dans cette Province. Je me munis d'un carrelet de vin émétique, & de quelques onces de kina; je trouve à mon arrivée le malade très-oppreſſé, ne pouvant reſpirer qu'aſſis ſur ſon lit, crachant le ſang avec douleur de côté, & ſur le tout une douleur dans la région de l'eſtomach, qui s'étendoit vers l'hypocondre droit. J'interroge le malade, s'il n'avoit point des envies de vomir? il répond qu'oüi, qu'il avoit même vomi diverſes fois. Je demande s'il n'avoit point précédé quelques accès de fiévre intermittente. Il me dit qu'il en avoit eu deux bien marqués, & qu'au troiſiéme la fiévre s'étoit miſe en continuë avec toux, douleur de côté, crachement de ſang, &c. J'examinai ſes urines qui étoient rouges avec ſédiment de même couleur. Le malade avoit déjà été ſaigné trois fois; chaque ſaignée lui donnoit un calme d'une heure ou deux, mais il payoit cher cette courte tréve, puiſque les ſymptômes réverdiſſoient avec plus de fureur.

Sur le champ je lui donne une once

&

& demie de vin émétique dans un grand verre d'eau chaude. Le Chirurgien du lieu fut fort étonné de voir avec quelle certitude je donnois ce remede ; mais il le fut bien d'avantage, lorſqu'en trois heures de temps le malade avoit vomi deux grands plats de colles vertes & aigres, & qu'il étoit allé très-copieuſement à la ſelle par diverſes repriſes ; & qu'après cette grande opération, le malade reſpiroit librement, & ſe coucha horizontalement, & dormit très-tranquilement une bonne partie de la nuit. Il fut mis à l'uſage du kina, avec la ptiſanne bien chaude, & dans trois jours il fut convaleſcent.

Le jour qui ſuivit l'opération du remede, je partis ; j'avertis en partant M. le Curé, que le lendemain de mon départ le malade auroit un grand accès, qui lui feroit peur, mais que je lui prédiſois qu'il ſeroit le dernier : l'évenement confirma ce que j'avois dit.

Les fiévres intermittentes, qui ont paſſé en continuës, lorſqu'elles ſont vaincuës par le kina, produiſent un accès violent, qui ſe trouve le dernier, comme nous l'avons dit dans la Diſſertation ſur la Goutte, lorſque nous

avons parlé de la maniere d'operer du kina.

J'étois comme certain de réüssir dans cette cure, parceque dans cette même saison (qui étoit vers la fin de l'hiver) j'en avois vû plusieurs qui étoient guéris par cette méthode. Sydenham dans son Traité des maladies épidémiques, page 42. nous dit : « Que lorsqu'il en » voyoit paroître quelqu'une, & qu'a» près en avoir bien examiné le carac» tere, il avoit été assés heureux pour » en trouver la véritable méthode ; que » par la grace de Dieu, il réüssissoit » presque toûjours en la suivant, sauf » la différence du plus au moins, par » rapport à l'âge & au temperament; » mais lorsque cette maladie avoit fini, » qu'il en paroissoit une nouvelle, il » se trouvoit embarrassé, pour sçavoir » quel chemin il devoit prendre, & la » vie des deux premiers malades qui » l'appelloient, n'étoit point en sûreté, » jusqu'à ce qu'à force de travail d'es» prit & de méditations, il avoit dé» couvert le génie & la nature de cette » maladie, pour lors il marchoit fier » pour la combattre. »

DIX-SEPTIE'ME OBSERVATION.

Le nommé Martial, cuiſinier au Seminaire ſaint Raphaël de cette ville, fut attaqué de cete eſpece de pleureſie, il y a environ quatre ans. Outre les ſignes accoûtumés, difficulté de reſpirer, fiévre continuë, ſubintrante, douleur de côté, crachement de ſang, il avoit une plenitude palpable dans ſon eſtomach, dénotée par ſon dégoût & ſon vomiſſement. Il étoit natif du Limouſin, & étoit tombé malade, après avoir aſſiſté à une eſpece de fête qu'on célébre dans ce pays, quand on voiture le vin qu'on a vendu ; il étoit même tombé dans la riviere en le conduiſant au bord d'un navire, & il faillit à ſe noyer. Je trouvai qu'on l'avoit ſaigné, qu'on avoit reglé une ſeconde ſaignée ſur le champ, & trois heures après une autre par le pied, parce qu'il rêvoit après la précedente ; je ſubſtituai à ces deux ſaignées un lavement très-purgatif & une doſe de vin émétique. Le lendemain ce remede produiſit une évacuation très-conſidérable par haut & par bas, il rendit des vers

par la bouche, & des matieres par haut & par bas de différentes couleurs & d'une puanteur affreuſe. Il reſpira trois heures après librement, nous ne vîmes plus de ſang dans ſes crachats, il fut mis ſoudain à l'uſage du kina dans la ptiſanne bien chaude, & deux jours après je le trouvai dans ſa cuiſine, & il s'eſt toûjours bien porté depuis.

Je cite pour témoins oculaires de cette cure Monſieur Treich, Superieur de ce Seminaire, & M. Fourcade, maître Chirurgien de cette ville, qui voyoit le malade avec moi.

DIX-HUITIE'ME OBSERVATION.

JE fus appellé pour voir une Dame d'un merite diſtingué qui avoit une perte très-copieuſe & très-abondante, qui épuiſoit ſes forces. Par les éclairciſſemens que j'eus avec la malade ; je trouvai que cette perte avoit été précédée par une fiévre double tierce bien marquée, à laquelle on n'avoit fait aucun remede que dans les accès ; elle s'étoit bleſſée d'un fœtus de deux mois ; que la perte de l'avortement s'étoit toûjours ſoutenuë depuis ; qu'elle aug-

mentoit conſtamment à certaines heures, & plus un jour que l'autre, & qu'elle ſuivoit régulierement le type de la double tierce; qu'elle avoit un grand dégoût, les urines rouges, avec ſediment de même couleur, douleur de tête, &c.

Je jugeai qu'il falloit mettre la malade à l'uſage du kina régulierement, & en 48. heures la moiteur graſſe que le kina produit ordinairement parut, & la perte fut arrêtée ſans avoir beſoin d'aucun aſtringent.

Comme ſon dégoût ſubſiſtoit avec amertume de bouche, je lui fis donner trois jours après que la perte eût ceſſé, une drachme de racine d'ippecacuana en poudre, qui produiſit un effet merveilleux, & je la remis à l'uſage du kina, qu'elle continua long-tems: l'appetit ſe rétablit à merveille, & la malade reprit un peu de force & d'embonpoint.

Avant qu'elle eût repris & retrouvé ſa ſanté ordinaire, elle eut le malheur d'être attaquée de ce rhume épidémique qui ſe trouva accompagné de fiévre pendant les premiers jours, & avant qu'il fût fini, ſa perte reparut. Les premiers jours n'allarmerent point la ma-

lade, puiſqu'elle étoit venuë à peu près dans le tems où elle attendoit ſa perte ordinaire ; mais voyant qu'elle paſſoit les bornes, qu'elle devenoit plus abondante chaque jour, ſans donner aucune tréve ni relâche, qu'elle perdoit ſes forces de plus en plus, on demanda du conſeil. Il paroiſſoit naturel de penſer que cette perte ſurvenuë pendant le rhume y ayant actuellement une fiévre, devoit être guérie avec le kina, qui avoit ſi bien réüſſi ſix ſemaines auparavant ; cependant les raiſons d'en douter étoient, que la malade avoit bon appetit dans cette derniere perte, & non dans la premiere, qu'elle étoit exempte de mal de tête, qu'on ne voyoit point d'urines rouges avec ſédiment de même couleur, que la perte ne reverdiſſoit pas à certaines heures, & ſurtout de deux jours l'un, comme dans la premiere perte, qu'il y avoit un fonds de fiévre lente, ſans qu'il y eût des retours reglés, ſauf un peu d'augmentation la nuit, comme il eſt d'ordinaire dans toutes ſortes de maladies. Par ces raiſons je conſeillai à la malade de vivre pendant quinze jours de lait pour toute nourriture.

Je trouvois dans cette diéte blanche, 1°. Un remede contre l'impreſſion fâcheuſe que l'hiver avoit imprimé au ſang, & un grand adouciſſant pour le rhume, qui n'étoit pas totalement ceſſé. 2°. Un aliment tout formé, qui remettoit dans les veines un chile parfait, analogue au ſang, puiſque n'ayant point beſoin de ſéjourner ni dans l'eſtomach, ni dans les boyaux, il remplaçoit ſoudain le ſang qui ruiſſeloit ſans ceſſe. 3°. Ne pouvant douter que tous les pernicieux effets de l'hiver dernier, ne dûſſent être attribués à la ſuppreſſion de la perſpiraton dont la matiere avoit ſalé le ſang, on ne pouvoit qu'atendre un bon effet du lait, puiſque c'eſt un adouciſſant des plus ſimples, & des meilleurs que nous ayons, & que d'ailleurs il eſt ſi propre à rappeller la perſpiration, comme nous l'avons dit ailleurs. 4°. Que par ſon moyen, ſans avoir beſoin d'aucun narcotique, on devoit ſe flatter de procurer le ſommeil à la malade, qu'elle avoit perdu depuis pluſieurs jours. 5°. Enfin que le lait avoit très-bien réüſſi à la malade pour moderer des pertes abondantes, auſquelles elle étoit très-ſujette, & qui

vraiſemblablement avoient éte la cauſe de pluſieurs avortemens, puiſqu'une année qu'elle fit grand uſage du petit lait & de lait, ſes pertes s'étoient miſes en regle, & qu'elle avoit porté un enfant à bon port, qui avoit déja deux ou trois ans.

J'eus bien de la peine à la réſoudre à cette auſtere pénitence; elle craignoit ne pouvoir pas vivre avec du lait ſeul; mais enfin l'inutilité de certains remedes qu'elle avoit déja mis en uſage avant mon arrivée, & le conſeil de ſon mari, la déterminerent à en faire l'eſſai.

Ce fut au commencement du mois de Mai que nous commençâmes cette d'éte; le lait étoit alors dans toute ſa bonté. Les deux premiers jours la malade trouva du ſoulagement; ſa peau devint douce, le ſommeil commença à paroître; ſa perte diminua, & dès le cinquiéme jour elle fut totalement arrêtée. Elle continua les quinze jours, que j'avois marqués, & elle eſt très-bien guérie; je n'eus beſoin que de joindre dans les premiers jours quelques onces de ſuc d'ortie nouvellement exprimé, que je lui faiſois prendre le matin.

Je remarquerai ici deux choſes; la premiere, que la malade craignoit fort le ſuc d'ortie, parce qu'elle avoit obſervé que la ptiſanne faite avec les feüilles d'ortie, lui avoit augmenté la perte, & elle avoit même été obligée de la quitter avant mon arrivée. Que ſera-ce donc quand je prendrai le ſuc de la plante, puiſque la ſeule décoction produiſoit un ſi mauvais effet? Je répondis que l'effet en ſeroit bien différent, puiſque la vertu aſtringente, quand on la cherche dans l'ortie, ſe trouve dans le ſuc qui contient ſes particules fixes & aſtringentes; au lieu que la décoction de la plante, ſoit de ſa racine, ſoit de ſa tige, ſoit des feüilles, eſt aperitive & preſcrite par les auteurs dans les jauniſſes & obſtructions du foye, & quon avoit fait une faute contre la matiere médicale, lorſqu'on lui avoit fait prendre la décoction pour le ſuc, &c.

La ſeconde remarque eſt, que le troiſiéme jour elle vomit un plat de lait caillé; ce vomiſſement fut précedé par un poids & une langueur dans l'eſtomach. Ceux qui n'étoient point d'avis que cette Dame ſe mît dans ce

genre de vie, en tiroient un argument qu'ils croyoient invincible contre la convenance du lait. Mais je fis faire réflexion que nous venions d'essuyer un tonnerre avec les éclairs, & des éclats si vifs & si fréquens, qu'il étoit impossible que cet orage n'eût aigri le lait, & que la malade devoit s'en prendre & en accuser le tonnerre plûtôt que le lait, ou quelque autre disposition de son estomach. Je fis porter le vase du lait, je le fis gouter à toute la compagnie, qui convint qu'il étoit aigri; on en substitua d'autre nouvellement tiré, & nous n'avons plus vû de vomissement. *Omnia secundùm rationem facienti, etiamsi secundùm rationem non acciderit, tamen non est transeundum ad aliud, stante eo quod à principio visum est.* (1)

DIX-NEUVIE'ME OBSERVATION.

UN homme âgé de plus de 50. ans fut dans le commencement de l'hiver attaqué de rhume populaire, ses occupations l'obligeant à sortir journellement. Ce rhume se soutint, & il s'y joignit un dégoût affreux, saignement

(1) *Hipp. in aph.*

de nés dans les efforts de la toux, colique vive, fiévre avec quelques intermissions dans le poulx, envies de vomir; on remédia à ces symptômes les plus pressans, avec une saignée du bras, un émétique qui emporta la colique, du kina qui fixa la fiévre qui marquoit en double tierce; la toux fut adoucie par l'eau laitée bien chaude, mais il ne put, par tous ces divers moyens, retrouver son appetit: il avoit une horreur pour toute sorte d'alimens jusques au point de n'en pouvoir supporter la vûë, bien que je lui fisse présenter ceux que je sçavois être les plus agréables à son goût dans sa bonne santé. Je le fis vomir de nouveau; je le mis à l'usage des amers & des martiaux, sans avoir pû réveiller son appetit. Cependant comme j'étois pleinement convaincu, que le défaut de la perspiration avoit occasionné ce grand dégoût, que cette cause qui avoit joüé divers rolles cette année, joüoit encore celui-ci, je me mis dans l'esprit de procurer la perspiration à quelque prix que ce fût. Je jugeai, que si je n'y avois point réüssi par le moyen des remedes internes, comme kina, eau laitée,

mars, la raiſon en étoit, parce que l'obſtacle étoit dans la peau, qu'elle étoit devenuë comme calleuſe, étant journellement expoſée au froid & au brouillard, & qu'il falloit travailler ſur cette partie du corps, afin que la matiere de la perſpiration ne trouvant plus d'obſtacle, ſortît par les canaux naturels, au lieu de refouler dans l'eſtomach, dont elle interrompoit les fonctions.

Pour cet effet, 1°. Je fis raſer tout le corps du malade, la tête, la barbe, tous les endroits où le poil a coûtume de paroître, & que nous avons fait voir être ceux qui perſpirent d'avantage. 2°. Je fis laver tout le corps avec une décoction de plantes aromatiques, & je fis employer à cet uſage des éponges trempées dans cette décoction. 3°. Je fis couvrir le malade d'étoffes neuves d'une laine d'Eſpagne blanche, que je lui faiſois porter ſur la peau. 4°. J'avois grand ſoin de lui faire bien baſſiner ſon lit, de lui faire envelopper ſes extrémités inférieures avec ces mêmes lainages bien chauds, de le faire coucher de bonne heure, & de le faire lever tard, & de tenir toûjours un bon feu dans ſa chambre. 5°. Je lui ôtai

tous les alimens ſolides, & le réduiſis au boüillon bien conditionné avec un peu de vin de Canarie pardeſſus: *Modicum vini generoſi conciliat ſomnum & perſpirationem.* 6°. Je le fis monter à cheval ſoir & matin, comme un moyen très-propre & ſouverain pour rappeller la perſpiration, comme nous l'avons expliqué fort au long dans la diſſertation ſur la Goutte.

Cette méthode eut tout le ſuccès que j'en avois eſperé. Le malade reprit à grands pas l'appetit, la graiſſe, l'embonpoint, la force, la couleur vive & naturelle; & dans l'eſpace d'un mois ou cinq ſemaines, il fut parfaitement rétabli.

Cette maniere de travailler ſur la peau paroîtra peut-être riſible à ceux qui n'ont pas lû & médité les ouvrages d'Hippocrate, mais pour peu qu'ils refléchiſſent que cet auteur la pratiquoit ſouvent, ils ſeront convaincus qu'il en avoit éprouvé de bons effets, & qu'elle étoit d'une grande utilité.

Baglivi, page 253. édition de Lion, *in quarto*, dans l'article qui a pour titre: *Animadverſiones in Theoricem Veterum* nous dit: « Comme je parcou-

» rois, ſuivant ma coûtume, avec aſſi-
» duité les ouvrages d'Hippocrate. J'ai
» obſervé que dans les cures des ma-
» ladies, il n'ordonnoit rien plus ſou-
» vent & plus volontiers, que de faire
» frotter le corps, de le faire exercer,
» de le faire oindre, d'y porter des brû-
» lures & des inciſions, de le baigner,
» de le laver, de le pincer, de le ſecouer,
» &c. Ces idées m'ont fait ſoupçonner
» qu'Hippocrate penſoit à quelque ſyſ-
» tême ſur les ſolides, dont il n'a pas
» voulu faire part à la poſterité. »

Pour moi je crois qu'Hippocrate penſoit d'une maniere plus ſimple & plus naturelle, & qu'il prétendoit par ces moyens rétablir la perſpiration dont il faiſoit un ſi grand cas, comme on peut le voir par les textes que nous avons cités dans la Diſſertation ſur la Goutte.

Je finirai ce volume par un trait hiſtorique. Bien des gens même du mêtier voyant le malade dont je viens de parler, foible, extenué, maigre, qu'on avoit auparavant accoûtumé de voir frais, gras & vigoureux, lui donnerent charitablement la verole juſques dans la moëlle des os. Ils furent

même plus loin, ils lui tirerent l'horoſcope, & fixerent la durée de ſes jours à trois mois. Après ſon parfait rétabliſſement ayant rencontré deux de ſes amis qui lui dirent s'être trouvés à une nombreuſe aſſemblée où il avoit été mis ſur le tapis, & où il avoit été décidé à la majeure, qu'il étoit atteint d'un tel mal, & qu'il avoit trop attendu pour eſperer d'en guérir; il répondit que ſa guériſon & ſa parfaite ſanté, étoient une preuve convaincante que cette compagnie s'étoit trompée, ou que ma méthode pour guérir les maux vénériens, étoit excellente, puiſque ſans doute je n'en avois point employé d'autre pour lui, que celle que je pratique pour ces ſortes de malades.

DERNIERE OBSERVATION.

Le Sieur Rives, maître Chirurgien de Caſtres, à quatre lieuës de Bordeaux, très-employé & très-digne de l'être, & mon ami particulier depuis 25. ans, revenant le 15. de Juillet, d'une paroiſſe éloignée, où ſon miniſtere l'avoit appellé, fut obligé de marcher de nuit

jusques à dix heures du soir qu'il arriva chez lui. Il avoit essuyé pendant la journée beaucoup de chaud ; il eut le soir un vent frais, qui dans le commencement lui fit plaisir, mais qui dans la suite lui fit ressentir un froid incommode, d'autant qu'il n'avoit qu'une simple veste de toile, qui n'étoit pas en état de mettre la perspiration en sûreté.

Arrivé chez lui, il souppe de bon appetit dans sa salle-basse fraîche, sans prendre d'autres habits que ceux qu'il avoit dans son voyage ; il se couche après son souper ; il dormit assés mal, quoique très-fatigué.

Le lendemain voulant se lever pour retourner à ses malades, il se trouva saisi de douleurs qui l'obligerent à rester au lit ; & d'abord un rhumatisme se déclare (il en avoit essuyé un autre quelques années auparavant ;) & quoiqu'il souffrit dans différentes parties de son corps, sa douleur principale néanmoins étoit une sciatique, qui depuis la hanche s'étendoit tout le long de l'extrémité inférieure gauche.

Sans différer il se fit saigner par le bras deux fois, coup sur coup, & se

purgea

purgea avec un minoratif. Point de soulagement, au contraire la fiévre s'allume; il cherche à l'éteindre par un second purgatif, auquel il fit succéder des doses de kina forcées, dans l'espérance de reprendre bien-tôt son travail. Le kina ne réüssit point: il le mêlange avec le mars, le sel armoniac, les yeux d'écrevisse; il est très-étonné de voir qu'un long usage de près de vingt jours, soit du kina, soit des autres drogues qu'il y joignit, n'enleverent point sa fiévre, quoiqu'il eût pris le kina sans le peser, & que par la supputation qui en fut faite, il en avoit pris près de vingt onces. Il se purge pour la troisiéme fois, & reprend ensuite le kina de nouveau.

Il lui survint des tranchées très-vives & très-violentes, avec un cours de ventre qui le faisoit aller tous les quarts d'heures, & le faisoit crier comme une femme en travail d'enfant. La fiévre bien-loin de diminuer, augmente avec deux ou trois redoublemens par jour, mais le plus cruel étoit celui de l'entrée de la nuit.

Je fus appellé pour le voir: je trouve son poulx très-embarrassé, des mou-

vemens convulsifs aux tendons ; qui vont sous le ligament annulaire des poignets ; un délire qui à la vérité n'étoit pas permanent, & que les auteurs appellent *Delirium fugax* ; une grande difficulté à rendre ses urines ; la langue noire & séche, avec peine à prononcer ; car quoique très-accoûtumé à sa parole, j'étois obligé de le faire répéter souvent, ayant peine à l'entendre. A tous ces symptômes, se joignit un esprit (*a*) d'incurabilité, se comptant

(*a*) J'ai toûjours regardé comme un très-mauvais signe, cet esprit d'incurabilité chez les malades ; car quand même il ne dépendroit pas d'un sentiment particulier de l'ame, qui se trouve accablée par la violence des symptômes, & qu'il ne seroit que l'effet d'une terreur panique, il n'en faut point davantage. Cette frayeur capitale trouble toutes les fonctions corporelles. Cependant ce signe n'est pas toûjours funeste : dans ce cas je fais tous mes efforts pour relever le courage de ces sortes de malades, soit par mes discours, soit par mes remedes.

Je voyois un marchand de cette ville, très-âgé, nommé le sieur Lasserre, logé ruë du poisson salé ; il étoit attaqué d'une fiévre double tierce continuë qui étoit accompagnée d'un froid glacial aux extrêmités dans le temps du retour, & dans la vigueur de l'accès, la chaleur à peine paroissoit : le poulx fort concentré, avec un esprit d'incurabilité qui alloit jusques au désespoir. Je lui fis prendre du Kina dissous dans une once d'eau-de-vie, auquel j'ajoûtois trois onces de vin vieux généreux, le remede étoit réïtéré de trois en trois heures. Comme le vin & l'eau-de-vie relevent le courage, je détruisis cette crainte capitale,

ſans reſſource, & devoir mourir de cette maladie. Dès que je fus arrivé, je lui fis quitter tous les remedes, boüil-

d'autant mieux que le malade vint dans le premier dégré d'yvreſſe, n'étant point accoutumé à boire de l'eau-de-vie ni du vin pur. Mademoiſelle Thomas fille unique du malade, (dont je parlerai fort au long dans le traité *de Medicinâ Burdigalenſium*,) croyoit que les cocqs-à-l'âne, que ſon pere diſoit, étoient l'effet d'un transport au cerveau; je l'aſſurai que cela dépendoit uniquement du vin & de l'eau-de-vie, qui le faiſoient jaſer de la ſorte, qu'il falloit le tenir dans cet état, afin d'éviter qu'il retombât dans ſa crainte, juſqu'à ce que la fiévre fût détruite. Dans trois jours il fut très-bien guéri; il ſe porte aujourd'hui très-bien, quoiqu'un des plus vieux hommes de Bordeaux, que nous eſpérons voir un jour cité dans la Gazette pour avoir excédé le ſiecle.

Un Moine, ſçavant Théologien (à ſon avis) à qui je racontois cette cure, voulut me faire un ſcrupule de ce que j'avois enyvré le malade, me diſant qu'il auroit mieux valu le laiſſer mourir, auſſi-bien que tout le genre humain, ſur ce principe de morale, *Non ſunt facienda mala, ut inde eveniant bona*. Je répondis que ce principe n'étoit pas applicable dans l'hipothéſe préſente, puiſque je n'avois point fait un mal en employant un remede naturel, pour ôter la crainte auquel je ne pouvois point en ſubſtituer d'autres qui euſſent rempli cette indication. Qu'au reſte on devoit faire une grande différence du vin & de l'eau-de-vie, bûs par volupté ou par intempérance, à un remede amer que l'on prend pour ſe ſauver la vie; que le droit naturel donnoit cette permiſſion, que l'opium ôtoit la raiſon auſſi-bien que le vin & l'eau-de-vie, puiſque dans le temps intermédiaire de l'exhibition au ſommeil, le malade rêve avant de s'endormir; que cependant jamais aucun caſuiſte ne nous avoit défendu de donner de l'opium à nos malades quand ils en avoient beſoin. Il perſiſta dans ſon avis, & moi dans le mien.

lons & consommés, dont on le nourrissoit, & je substituai une écuellée de lait de chevre crû sortant de la bête, qu'on approchoit de son lit pour la traire. Cette écuellée de lait étoit réïtérée toutes les deux heures, soit le jour, soit la nuit; (nous avions assemblé un troupeau de chevres pour n'en point manquer.) De plus, je lui faisois servir deux lavemens du même lait par jour, l'un le matin, l'autre à l'entrée de la nuit.

Je ne sçaurois exprimer le soulagement subit & capital que le malade reçut par cette diette de lait, pris soit par haut, soit par bas. Dès les premieres 24. heures le malade se trouva très-soulagé de ses douleurs du bas ventre, les matieres des selles changerent de couleur,& devinrent moins corrosives, l'évacuation modérée; & le troisiéme jour les tranchées furent entiérement dissipées, l'écoulement des urines librement rétabli, le poulx parut dévelopé, plein & étendu; je le fis saigner du bras à l'entrée du quatriéme jour de sa diéte, & je fis donner au malade un peu de boüillon, entre les deux prises de son lait, de sorte qu'il

prenoit de deux en deux heures alternativement du lait & du boüillon, qu'il continua pendant huit jours.

Le même jour de la ſaignée deux criſes vinrent à ſon ſecours, une ſueur très-abondante qui a duré pendant huit jours, & un écoulement d'hémorroïdes auquel le malade étoit ſujet, qui a perſévéré autant que la ſueur. Pendant ces deux évacuations j'eus le plaiſir de voir le malade plongé dans le ſommeil; ſon courage rétabli, à meſure que la douleur ceſſa; les redoublemens de la fiévre anéantis, & la fiévre même; l'écoulement des urines rétabli; le cours de ventre modéré, que je ſupprimai enfin avec quelques priſes de thériaque Andromachique, la langue & le goſier s'exfolierent, pour ainſi dire, l'apétit revint: voilà le malade convaleſcent & guéri.

Je crois qu'il eſt à propos de rendre ici raiſon de ma conduite, & que je produiſe les motifs qui déterminerent mon indication.

Le malade fut attaqué en premier lieu d'un rhumatiſme qu'il s'étoit procuré par la fraîcheur qu'il eut le ſoir après s'être échauffé toute la journée. A

ce rhumatiſme la fiévre ſurvient, cette fiévre n'eſt pas de la compétence du kina, puiſque le malade en avoit pris vingt onces ſans ſuccès; au contraire il ſuccede à cette fiévre des vives tranchées avec un cours de ventre rapide, le dos eſt ouvert (c'eſt-à-dire, le rectum pouſſé hors de l'anus,) comme dans les diſſenteries; ſuppreſſion d'urines, fréquens redoublemens, mouvemens convulſifs, délire, poulx concentré, &c.

Au travers de cette foule de ſymptômes, je fixai ma vûë ſur le rhumatiſme qui avoit commencé, comme Hippocrate nous le recommande, *Verum ad cauſam ipſam, ad cauſæ occaſionem, ad primordia deveniendum fuit.* (1) La fiévre qui ſurvint n'étoit pas du genre des intermittentes, puiſque le kina avoit échoué: il y avoit lieu de croire que l'humeur rhumatiſmale étoit en très-grande abondance; que remuée par l'action de deux purgatifs, elle alluma la fiévre, & qu'elle fut déplacée & portée ſur les inteſtins, où elle excitoit de ſi vives tranchées, & le cours de ventre ſi violent. Cette conjecture

(1) *Sect. 7. l. 2. de morb. vulg.*

étoit prouvée, parce que dès-lors que le cours de ventre fut en train, toutes les douleurs rhumatiſmales ceſſerent, ſigne certain d'une métaſthaſe ou tranſport de l'humeur qui affligeoit les muſcles dans les boyaux. La difficulté de rendre les urines, étoit cauſée par la grande irritation que ſouffroit le ſphincter de l'anus qui ſe communiquoit à celui de la veſſie, ce dernier n'étant qu'un allongement & une production de celui de l'anus, comme M. Duverney l'a démontré.

Outre la cauſe évidente de la fraîcheur du 15. Juillet dont j'ai parlé, j'avois encore trois autres raiſons qui me perſuadoient qu'il y avoit antérieurement à cette faute un grand amas d'arrérages de perſpiration chez mon malade. 1°. Il eſt d'un âge auquel la peau durcit, je veux dire qu'il a paſſé cinquante ans, & peut-être cinquante-trois. 2°. Il a été fort maltraité de la petite vérole, auſſi-bien que moi, & nous avons dit ailleurs que les cicatrices qui ſuccedent aux puſtules de cette maladie, apportoient un grand dérangement aux canaux excrétoires de la perſpiration. 3°. Il a la mauvaiſe coû-

tume de dormir découvert les nuits pendant l'été, les risées de fraîcheur de la minuit & de l'avant-jour le surprennent, suppriment ou du moins diminuent la perspiration.

Sanctorius nous donne là-dessus un excellent aphorisme, c'est le 40. de la sect. 2. « Dans les nuits de l'été on » contracte des fiévres à cause de l'in» constance de l'air, à l'entrée de la » nuit il est très-chaud ; à mesure qu'el» le avance, il est plus tempéré, avant » le jour, il est froid : cette fraîcheur » de l'air du matin surprend les gens en» dormis sans couverture (la chaleur de » l'entrée de la nuit les ayant obligés à » la rejetter ;) la perspiration est sup» primée, les corps en deviennent plus » pesans, mais cela n'arrive pas les nuits » de l'hiver ; car comme elles sont très» froides, on a la précaution d'être bien » & également couvert pendant toute la » nuit. »

On doit présumer que la raison qui obligea saint Ignace d'ordonner dans sa regle que tous ses Religieux dormiroient la nuit les fenêtres de leur chambre fermées, avec défenses d'être découverts dans leur lit, étoit pour les garantir

garantir des mauvais effets de ces fraîcheurs de la minuit & du matin.

Tout cela présupposé, je sçais par une expérience constante, que la diéte blanche est un puissant moyen pour rappeller la perspiration, comme je l'ai marqué dans le traité des maux Veneriens, Observation XX. Que le rhumatisme, le cours de ventre, les tranchées dissenteriques, cedent à l'usage du lait pris pour toute nourriture; je ne pouvois donc point manquer en m'en servant pour le malade, & l'événement l'a justifié.

Je me suis servi du lait crû sortant du pis de la chevre, parce qu'il est certain qu'il est plus doux & plus balzamique, que lorsqu'il est cuit, le feu lui enleve dans la cuison un beaume précieux & volatil, & diminuë sa sérosité: De plus il s'y mêle des parties (*a*) ignées qui en affoiblissent la vertu.

(*a*) On peut présumer qu'il arrive au lait ce que l'on voit par la balance dans la pâte dont on fait le pain. Les Boulangers ont observé que le pain chaud, sortant du four, pese un sixiéme de plus, que lorsqu'il est rafroidi. Cette augmentation de poids ne peut venir que de la présence des parties ignées, qui après leur dissipation, laissent cette réduction du poids. On trouve également dans la calcination du plomb une augmentation de poids.

Si nous faiſons réflexion à la conduite de la nature, nous ſerons perſuadés que le lait crû doit être préferé. Nous voyons qu'elle nourrit tous les animaux qui vivent de lait ſans le faire cuire ; il ſemble même qu'elle a pris la précaution de l'introduire dans leur bouche par le canal du mamellon, afin que ce beaume précieux & volatil, qui fait le principal mérite du lait, ne puiſſe point ſe diſſiper, & que cette nourriture ne perde rien, ſoit par l'air, ſoit par le feu.

Un de mes amis me fit une objection tirée d'Hippocrate (*a*) aphoriſme 64. ſect. 5. la voici : Hippocrate défend dans cet aphoriſme de donner du lait à ceux qui ont douleur à la tête, à ceux qui ſont fébricitans, à ceux qui ont des déjections bilieuſes, & qui ont une fiévre aiguë, & à ceux qui ont perdu beaucoup de ſang par le dos. 1°. Dans

(*a*) Lac dare capite dolentibus malum, item & febricitantibus, & quibus præcordia ſublata murmurant, & ſiticuloſis, & quibus bilioſæ ſunt dejectiones, quique febre acuta laborant, & quibus copioſa ſanguinis dejectio facta eſt : at rapidis lac dare convenit non valdè admodum febricitantibus & in febribus longis & languidis, dum nullum ex ſuprà memoratis ſignis adfuerit, & præter rationem extenuatis.

le cas proposé vous vous trouviez par tous ces symptômes dans la prohibition du lait. 2°. Quoique vous eussiez raison d'envisager une humeur rhumatismale, qui avoit commencé, & qui menoit la danse, l'usage du petit lait étoit préférable, puisque Sydenham le recommande dans les rhumatismes, & qu'il s'en servit avec succès dans la personne d'un Apoticaire, son voisin nommé *Malthus*. 3°. Que cette fiévre portoit avec elle un caractere de malignité, & qu'on n'a jamais hazardé dans une fiévre maligne l'usage du lait.

Je répondis, 1°. Qu'Hippocrate ne condamne point le lait dans toutes sortes de fiévres, & qu'il y a lieu de croire que dans le premier membre de cet aphorisme il a parlé des fiévres du genre des intermittentes; que si l'on vouloit étendre le terme *febricitantibus* sur toute sorte de fiévre, l'aphorisme porteroit avec soi une contradiction manifeste, puisque dans la suite de ce même aphorisme, Hippocrate conseille de donner du lait dans trois sortes de fiévres, dans celles qui ne sont pas bien vives, dans les fiévres longues, & dans

les fiévres lentes ; qu'on devoit faire une différence essentielle à faire vivre le malade du lait, & à lui en donner une, deux, ou trois prises par jour. Dans ce dernier cas le marc & les lies des alimens mélangés avec le lait, peuvent le grumeller & le corrompre ; mais qu'il n'en est pas de même, quand on ne donne point au lait d'autre aliment pour compagnon, alors il est capable de produire de très-grands effets, comme nous le ferons voir dans le traité *de Medicinâ Burdigalensium*, & que je l'ai vû réüssir dans des fiévres même vives & fortes qui avoient résisté à un long usage de kina, J'ai vû réüssir le lait pris pour toute nourriture dans la fiévre de Monsieur le Comte de Malherbe, dont le pere est Lieutenant Général d'Artillerie à l'Isle de la Martinique ; dans celle de M. Jarreau Marchand Drapier ; celle de M. Rogelais Capitaine de la Patache des Chartrons, & plusieurs autres ; qu'au reste dans le cas présent j'avois suivi de point en point le précepte qu'Hippocrate donne dans ses épidémies, qu'il faut toûjours avoir égard aux maladies qui se succedent ; *Morborum successiones diligenter atten-*

dere oportet. Que sur ce principe, suivant la Nature pas à pas, je ne pouvois me dispenser d'attaquer une humeur rhumatismale, qui avoit changé de place, qui s'étoit métamorphosée, pour ainsi dire, mais qu'il falloit adoucir & en procurer l'évacuation par la peau en la ramollissant. Après tout que le succès étoit une raison victorieuse, qui parloit en ma faveur; que l'expérience étoit la regle des regles.

2°. Quant au second point de l'objection, bien que Sydenham se soit servi du petit lait dans la personne de *Malthus*, il n'auroit pas également réüssi dans l'hypothése proposée. Nous avions autant de besoin de la partie butireuse du lait, que de sa sérosité, pour empâter & amalgamer les sels rhumatismaux, qui menaçoient les boyaux d'inflammation & de gangrêne, par la vivacité de la douleur atroce : le lait crû avec tout son beaume appliqué, pour ainsi dire, immédiatement sur la partie malade, étoit capable de produire ce bon effet, & de changer à la longue le caractere du sang, de ramollir le cuir qui paroissoit sec & aride, pour donner issuë, soit à la sueur, soit à

la perſpiration ; ce qui eſt arrivé.

D'ailleurs le malade étant mangeur, & prenant beaucoup d'alimens dans ſa bonne ſanté, il n'auroit pû ſoutenir, ſi tout à coup on l'avoit réduit au petit lait pour toute nourriture. Sydenham nous en avertit pag. 405. voici ſes termes : « Quoique la diéte du petit lait » convienne aux jeunes gens, & à ceux » qui ont vêcu ſobrement, il ſeroit » pourtant imprudent de vouloir s'en » ſervir dans ceux qui ont paſſé l'âge » viril, ou qui ſont accoûtumés à boire » depuis long-tems du vin & des liqueurs » ſpiritueuſes, &c. »

3°. Quant au troiſiéme point de l'objection, les ſymptômes de la malignité ne m'ont jamais empêché d'uſer du lait, lorſque j'ai vû clairement que la ſuppreſſion de la perſpiration étoit la cauſe du mal, & que j'avois beſoin de la rétablir. Peut-être la fiévre maligne dépend-t'elle de cette ſuppreſſion. Sanctorius dans ſon aphoriſme 35. ſect. 2. nous dit que la (*a*) ſuppreſſion de la perſpiration peut cauſer la fiévre ma-

(*a*) Adiapneuſtia æſtate malignam febrem efficere poteſt ; corpora enim acriori perſpirabili æſtate referta ſunt, quàm hieme.

ligne. Sydenham dans son traité intitulé, *Schedula Monitoria*, *&c.* nous dit: « L'invention du nom & notion de » malignité a été plus funeste au genre » humain, que celle de la poudre à ca» non; car comme on regarde com» me malignes les fiévres où il y a un » grand degré d'éfervescence & d'in» flammation, les Medecins d'abord » ont jetté ces malades dans l'usage » des cordiaux & des alexipharmaques, » sous prétexte de chasser par la sueur » le venin prétendu qu'ils ont rêvé » (car c'est ainsi qu'il faut parler, à » moins qu'ils ne voulussent s'en tenir » aux mots, sans proposer ce qu'ils si» gnifient:) de-là vient qu'ils ont or» donné un régime très-chaud, & des » remedes de même vertu dans des ma» ladies ausquels les plus froids auroient » convenu. »

Enfin j'ajoûte à toutes ces raisons la loüange que donne Sydenham à la diéte du petit lait, qui doit aussi s'étendre sur la diéte blanche: « Si quel» qu'un méprise cette méthode, com» me grossiere & indigne de loüange » dans la Medecine, qu'il sçache de ma » part qu'il n'y a que les petits esprits

» qui méprisent les choses, parce qu'el-
» les sont simples & faciles ; que d'ail-
» leurs je serai toûjours disposé à pré-
» férer le bien public du genre humain
» au mépris qu'on pourra faire de moi.
» Je leur dis que sans l'obstacle des pré-
» jugés vulgaires, je ne doute point que
» cette méthode ne fût convenable à
» d'autres maladies, qu'il ne me plaît
» pas de nommer présentement, & qu'el-
» le seroit plus profitable aux malades,
» que ce magnifique étalage des reme-
» des qu'on ordonne aux moribonds,
» semblable aux couronnes que l'on met
» aux bêtes que l'on va immoler. (1)

J'ai méprisé la critique qu'ont fait certains Chirurgiens, du nombre de ceux qui furent rendre visite au malade. Ils regardoient, disoient-ils, avec mépris l'effet du lait, pour combattre des symptômes aussi graves : j'ai jugé qu'ils avoient fait leur visite dans le même esprit, qu'on va voir un renard pris à un trébuchet, & je fus vengé par le succès.

Avant de finir l'Observation, il faut que je rapporte un symptôme qui parut après que la fiévre eût tout-à-fait quitté,

(1) *Syd. epist. resp. 1. p. 403.*

& qui faiſoit grand peine, ſoit à ſa famille, ſoit à ſes amis. Le malade, quand il s'éveilloit, étoit en quelque abſence; & lorſqu'il étoit viſité par ſes bons amis, il verſoit des larmes. J'aſſurai fort ſon épouſe & ſa famille, que ce ſymptôme dépendoit uniquement des grandes évacuations que le malade avoit eſſuyées, ſoit par le cours de ventre, ſoit par les hémorroïdes, ſoit par les ſueurs, qu'à meſure que les tuyaux affaiſſés viendroient à ſe remplir, ce ſymptôme ſe diſſiperoit, parce qu'alors tous les organes du cerveau ſeroient en état d'exercer la raiſon; qu'à préſent je comparois ſa tête à un moulin qui ceſſe de moudre, ou languit dans ſa fonction faute d'eau: je lui ordonnai même de boire un peu de vin pur à ſes repas, de quitter l'uſage de la ptiſanne de ſcorſonere, dont il avoit uſé depuis que la ſueur commença à paroître; & par ce moyen dans cinq ou ſix jours ce ſymptôme fut entiérement diſſipé.

Nous trouvons dans Sydenham pag. 100. ce cas décidé. « J'ai quelquefois » obſervé, dit-il, que les malades ré» duits à la derniere foibleſſe par la lon» gueur de la maladie, par la fréquence

» des redoublemens, par des évacuations
» redoublées, ſont tombés dans la ma-
» nie à leur convaleſcence, qui pour-
» tant s'eſt diſſipée à meſure qu'ils ont
» repris leur force. »

Ce même (*a*) Auteur propoſe l'exemple d'un homme de condition qui l'avoit appellé. Il étoit ſujet à pleurer amerement ſans cauſe : il le guérit en lui faiſant manger un poulet rôti à ſon dîner, & en lui faiſant boire de bon vin.

J'ai guéri la femme d'un Marchand de cette ville, d'une manie (qui alloit juſques à méconnoître ſes propres enfans) avec une poudre compoſée de macis, de canelle, ſafran oriental, chair de vipere, mars, kina, corail, &c. Je lui en faiſois donner trois priſes par jour, l'une le matin, l'autre à quatre heures aprés midi, & la troiſiéme le ſoir. Pardeſſus chaque priſe je lui faiſois prendre un verre de vin de Canarie, du meilleur, contenant environ quatre onces.

(*a*) Hinc eum pronuntiavi, extra omnem febris aleam jam conſtitutum; ſymptomaque prædictum inanitioni tantùm deberi; ac proinde ſuadebam, ut pullum galinaceum aſſum in prandium juberet parari, & ſimul vinum modicè hauriret : quo facto, & carnibus deinceps moderatè veſcens, nunquam deinceps fletum hunc convulſivum paſſus eſt. *Syd. diſſert. epiſtol. pag.* 502.

Mon indication étoit que cette Dame avoit eu un chagrin vif & capital, pour raiſon d'un perte conſidérable que ſon mari faiſoit aux Billets de Banque; ſon chagrin avoit été très-augmenté par une diſpute de famille; ajoûtez à tout cela une grande frayeur qu'elle eut à l'occaſion d'un chat qui ſe trouva renfermé la nuit dans ſa chambre; dans le même tems elle jeûne tout un carême avec la même régularité qu'une Carmelite, quoiqu'elle fût diſpenſée du jeûne, étant alors fort avancée dans ſa groſſeſſe. Elle accouche à la fin du carême avec une douleur infinie, ſon accouchement fut ſuivi d'une perte affreuſe. On s'apperçut après qu'elle révoit; le Chirurgien, homme de confiance dans la famille, la ſaigne par le pied juſques à trois fois, ne doutant point que cette manie ne fût un reſte de vuidanges; après chaque ſaignée ſon cerveau parut dérangé de plus en plus, il penſa à la ſaigner par la jugulaire, & à la plonger dans un bain d'eau froide.

Je fus appellé pour donner mon avis ſur cette idée; le Chirurgien fut extrê-

mement surpris de voir ma décision; plus encore de voir que le mari & la famille étoient résolus de la suivre, mais le plus grand étonnement fut de voir que cette poudre à canon (c'est ainsi qu'il baptisoit mon remede) jointe avec trois verres de vin de Canarie, procurerent un silence, un sommeil doux, & une convalescence bien avancée dans moins de trois jours, & elle fut en douze jours très-bien guérie.

Je cite pour témoin oculaire de cette cure M. Place, maître Chirurgien de cette ville, & M. Pocquet maître Apoticaire, qui voyoient la malade avec moi.

J'avois Sydenham pour garant de ma conduite (*a*), il parle des manies de cette espece, page 123. & la suivante : ce cas m'est arrivé diverses fois

(*a*) Quod quidem nemo mirabitur qui secum reputaverit alteram amentiæ speciem à nimis exaltatâ & vividâ sanguinis crasi produci, hanc verò ab ejusdem debilitate, &, ut ita dicam, vapiditate à diutina fermentatione quam invexit febris, quâ mediante spiritus functionibus obeundis impares planè sunt. Dicta methodus maniam etiam quæ has febres minimè excepit, quandoque sanavit, frigidiori scilicet, atque infirmiori temperamento præditis.

dans la pratique ; & le ſuccès de ſemblables remedes a toûjours été heureux.

Je donnerai bien-tôt au public la Diſſertation ſur l'Epilepſie, avec la méthode pour la guérir radicalement.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit, qui a pour titre ; *Diſſertation ſur la Goutte*, &c. Le mérite de l'Auteur n'eſt pas douteux, ayant déja donné quelques Ouvrages qui ont été reçus avec applaudiſſement ; il y a lieu de croire que cette Diſſertation ſur la Goutte, ſur la méthode de la guérir, de même que ſes Obſervations ſur les maladies qui dépendent du défaut de la perſpiration, auront le même ſuccès. A Paris ce 20. Avril 1734.

CASAMAJOR.

PRIVILE'GE DU ROY.

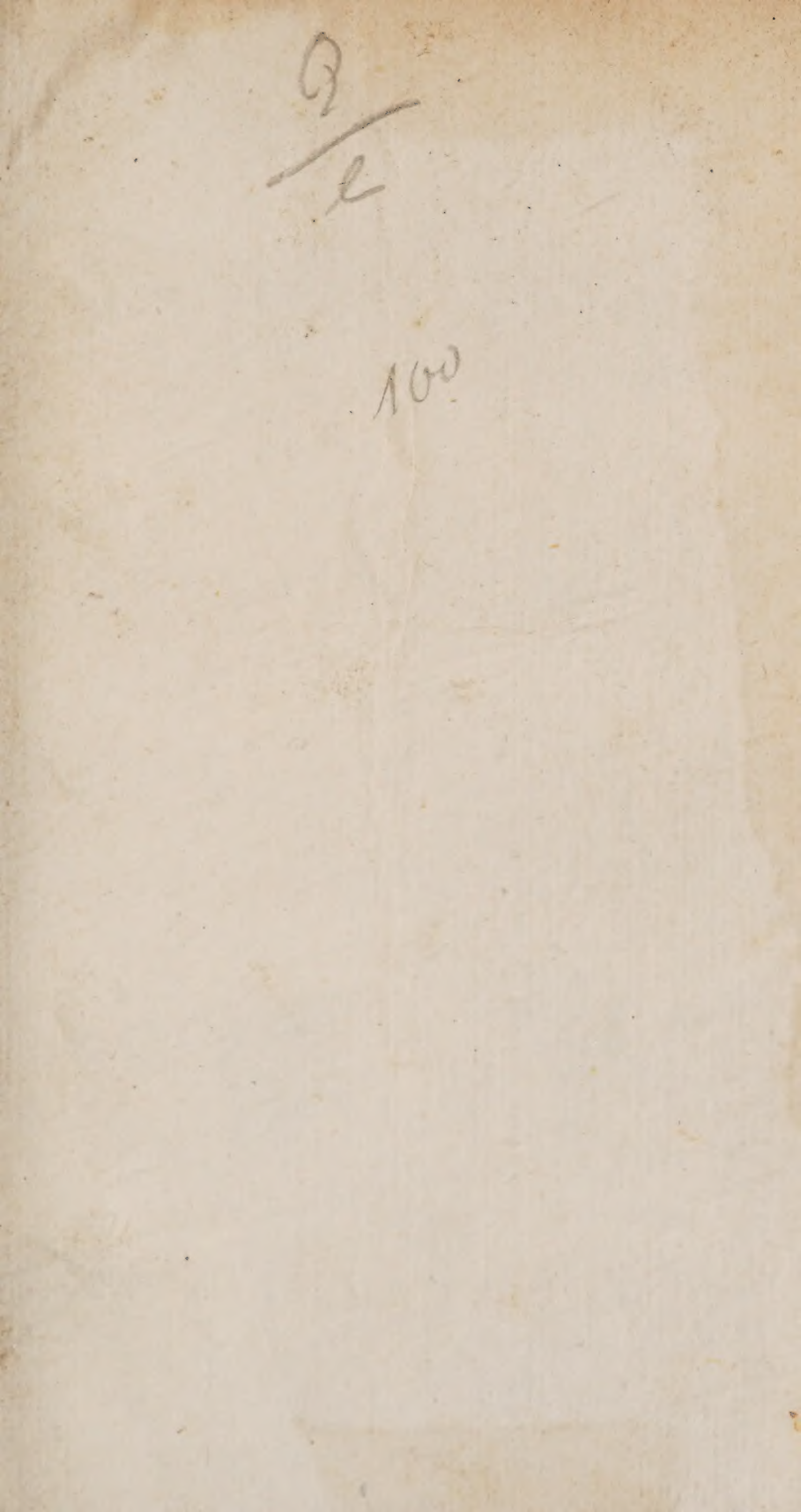
LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le sieur JACQUES GUERIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à imprimer ou faire imprimer & donner au Public *L'Ecole de Cavalerie par le sieur de la Gueriniere; les Ouvrages du sieur Desault, Medecin à Bordeaux*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privileges sur ce nécessaires. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de réimprimer ou faire réimprimer *l'Ecole de Cavalerie du sieur de la Gueriniere, & les Ouvrages du sieur Desault, Medecin à Bordeaux*, en un ou plusieurs volumes conjointement & séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conforme à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives à compter du jour de la date desdites Presentes; Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus specifiés, en tout, ni

en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cens vingt-cinq ; & qu'avant que de les exposer en vente ; les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le méme état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la

fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtiéme jour de Decembre, l'an de grace mil sept cens trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre neuf de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numero 580. folio 542. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 12. Janvier 1738.

Signé, LANGLOIS, *Syndic.*


100